





University
-BIO OT
Ottawa



=

ZB7

30
coll. spec.

DES TROPES

O U

DES DIFFÉRENS SENS

Dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue.

Ouvrage utile pour l'intelligence des Auteurs, & qui peut servir d'introduction à la Rhétorique & à la Logique.

Par Monsieur DU MARSAIS.

NOUVELLE ÉDITION.



A P A R I S,

Chez DAVID, Libraire, rue des Mathurins.

M. D C C. L V I I.

Avec Approbation & Privilège du Roy.



PN
227
.D8
1757

Call spec.



A M A D A M E

LA MARQUISE

DE POMPADOUR ,

DAME DU PALAIS DE LA REINE.

MADAME,

La protection éclairée que vous accordez aux Lettres , & l'accueil favorable dont vous honorez ceux qui les

cultivent avec succès , vous donnent un droit légitime à leurs hommages : mais oserai-je le dire ici , MADAME , ces hommages , quoique dûs à la supériorité de vos lumieres & de vos connoissances , ne sont souvent qu'un commerce de l'intérêt qui veut acheter les faveurs de la grandeur & de la fortune. Pour moi , MADAME , en publiant sous vos auspices le chef-d'œuvre d'un de nos plus profonds Grammairiens , je ne veux qu'apprendre à toute la terre que je dois beaucoup à votre justice & à vos bontés. Ma voix est trop foible pour se faire entendre ; mais cet Ouvrage de M. du Marsais la portera dans tous les lieux & dans tous les tems. Je le choisís comme un marbre que les siècles respecteront , & sur le-

*quel resteront éternellement gravés des
témoignages publics de ma reconnois-
sance.*

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très - humble &
très-obeïssant serviteur

DAVID.



AVERTISSEMENT

De la première Edition.

JE suis persuadé par des expériences réitérées, que la méthode la plus facile & la plus sûre pour commencer à apprendre le latin, est de se servir d'abord d'une interprétation interlinéaire, où la construction soit toute faite, & où les mots sous-entendus soient suppléés. J'espère donner bientôt au public quelques-unes de ces traductions.

Mais, quand les jeunes gens sont devenus capables de réflexion, on doit leur montrer les règles de la Grammaire, & faire avec eux les observations grammaticales qui sont nécessaires pour l'intelligence du texte qu'on explique. C'est dans cette vue que j'ai composé une Grammaire où

j'ai rassemblé ces observations.

Je divise la Grammaire en sept parties, c'est-à-dire, que je pense que les observations que l'on peut faire sur les mots, en tant que signes de nos pensées, peuvent être réduites sous sept articles, qui sont :

I. La conoissance de la proposition & de la période, en tant qu'elles sont composées de mots, dont les terminaisons & l'arrangement leur font signifier ce qu'on a dessein qu'ils signifient :

II. L'Orthographe.

III. La Prosodie, c'est-à-dire, la partie de la Grammaire, qui traite de la prononciation des mots, & de la quantité des syllabes.

IV. L'Etymologie.

V. Les préliminaires de la Syntaxe : j'appèle ainsi la partie qui traite de la nature des mots & de leurs propriétés grammaticales, c'est-à-

AVERTISSEMENT. v

dire, des nombres, des genres, des personnes, des terminaisons; elle contient ce qu'on apèle les Rudimens.

VI. La Syntaxe.

VII. Enfin la conoissance des différens sens dans lesquels un même mot est employé dans une même langue. La conoissance de ces différens sens est nécessaire, pour avoir une véritable intelligence des mots, en tant que signes de nos pensées: ainsi j'ai cru qu'un traité sur ce point appartenoit à la Grammaire; & qu'il ne falloit pas attendre que les enfans eussent passé sept ou huit ans dans l'étude du latin, pour leur apprendre ce que c'est que le sens propre & le sens figuré, & ce qu'on entend par Méta-phore ou par Métonymie.

On ne peut faire aucune question sur les mots, qui ne puisse être réduite sous quelqu'un de ces sept articles.

vj *AVERTISSEMENT.*

Tel est le plan que je me suis fait, il y a long-tems, de la Grammaire.

Mais, quoique ces différentes parties soient liées entre elles, de telle sorte qu'en les réunissant toutes ensemble, elles forment un tout qu'on apèle *Grammaire*; cependant chacune en particulier ne suppose nécessairement que les conoissances qu'on a acquises par l'usage de la vie. Il n'y a guère que les préliminaires de la syntaxe qui doivent précéder nécessairement la syntaxe; les autres parties peuvent aller assez indifférament l'une avant l'autre: ainsi cette partie de Grammaire que je donne aujourd'hui, ne suposant point les autres parties, & pouvant facilement y être ajoutée, doit être regardée come un traité particulier sur les tropes & sur les différents sens dans lesquels on peut prendre un même mot.

Nous avons des traités particuliers

AVERTISSEMENT. vij
sur l'orthographe, sur la prosodie, ou
quantité, sur la syntaxe, &c : en
voici un sur les tropes.

Je rapèle quelquefois dans ce traité
certains points, en disant que j'en ai
parlé plus au long ou dans la syntaxe,
ou dans quelqu'autre partie de la
Grammaire ; on doit me pardonner
de renvoyer ainsi à des ouvrages qui
ne sont point encore imprimés, parce
qu'en ces occasions je ne dis rien
qu'on ne puisse bien entendre sans
avoir recours aux endroits que je ra-
pèle, j'ai cru que puisque les autres
parties suivront celle-ci, il y auroit
plus d'ordre & de liaison entre elles,
à suposer pour quelque tems ce que
j'espère qui arivera.

AVERTISSEMENT.

PEu de tems après que ce Livre parut pour la première fois, je rencontrai par hazard un home riche qui sortoit d'une maison pour entrer dans son carosse. Je viens, me dit-il, en passant d'entendre dire beaucoup de bien de votre *Histoire des Tropes*. Il crut que les Tropes étoient un peuple. Cette aventure me fit faire réflexion à ce que bien d'autres personnes m'avoient déjà dit, que le titre de ce Livre n'étoit pas entendu de tout le monde ; mais après y avoir bien pensé, j'ai vu qu'on en pouvoit dire autant d'un grand nombre d'autres ouvrages auxquels les Auteurs ont conservé le nom propre de la Science ou de l'Art dont ils ont traité.

D'ailleurs, le mot de Tropes n'est

AVERTISSEMENT. ix

pas un terme que j'aie inventé, c'est un mot connu de toutes les personnes qui ont fait le cours ordinaire des études, & les autres qui étudient les belles-Lettres françoises trouvent ce mot dans toutes nos Rhétoriques.

Il n'y a point de Science ni d'Art qui ne soit désigné par un nom particulier, & qui n'ait des termes consacrés, inconnus aux personnes à qui ces Sciences & ces Arts sont étrangers. Les termes servent à abrégé, à mettre de l'ordre & de la précision, quand une fois ils sont expliqués & entendus. Seulement la bienséance, & ce qu'on apèle *l'apropos*, exigent qu'on ne fasse usage de ces termes qu'avec des personnes qui sont en état de les entendre, ou qui veulent s'en instruire, ou enfin quand il s'agit de la doctrine à laquelle ils appartient.

J'ai ajouté dans cette nouvelle édition, l'explication des noms que les Grammairiens donnent aux autres fi-

x *AVERTISSEMENT.*

gures, tant à celles qu'ils apèlent *figures de dictions*, *dictionum figura*, qu'à celles qu'ils noment figures de pensées, *figura sententiarum*.

Cette addition ne sera pas inutile, du moins à une sorte de personnes, & pour le prouver, je vais raconter en peu de mots ce qui y a doné lieu.

J'ai vu il y a quelque-tems un jeune home qui a bon esprit, & qui a aquis avec l'âge assez de lumières & d'expérience pour sentir qu'il lui seroit utile de revenir sur ses pas, & de relire les Auteurs classiques. Les jeunes gens qui comencent leurs études, & qui en fournissent la carrière, n'ont pas encore assez de consistance, du moins comunément, pour être touchés des beautés des Auteurs qu'on leur fait lire, ni même pour en saisir le sens. Il seroit à souhaiter que le goût des plaisirs & les ocupations de leur état leur laissassent le loisir d'imiter le jeune home dont je parle.

AVERTISSEMENT. xj

Je le trouvai sur Horace. Il avoit sur son bureau l'Horace de M. Dacier, celui du P. Sanadon, & celui des *Variorum* avec les notes de Jean Bon. Il en étoit à l'Ode XIII. du V^e. Livre *Horrida tempestas*. Horace au troisieme vers *nunc mare, nunc sylva*, fait ce dernier mot de trois syllabes sy-lu-æ. M. Dacier ne fait aucune remarque sur ce vers; le P. Sanadon se contente de dire qu'*Horace a fait ici ce mot de trois syllabes, & que ce n'est pas la première fois que ce Poète l'a employé ainsi*. Jean Bon ajoute qu'*Horace a fait ce mot de trois syllabes par Diérèse, per Diæresin*. Mais qu'est-ce que faire un mot de trois syllabes par Diérèse? c'est ce que Jean Bon n'explique pas, me dit ce jeune home. Y a-t-il là quelque mystère? Ne vous en dit-il pas assez, lui repliquai-je, quand il vous dit que le mot est ici de trois syllabes. Oui, me répondit-il, si le Comentateur en demeueroit-là;

xij *AVERTISSEMENT.*

mais il ajoute que c'est par *Diérèse*, & voilà ce que je n'entends point. Dans un autre endroit il dit que c'est par *Aphérèse*, ailleurs par *Epenthèse*, &c.

Je voudrois bien, ajouta le jeune home, que puisque ces termes sont en usage chez les Grammairiens, ils fussent expliqués dans quelque recueil où je puisse avoir recours au besoin. Ce fut ce qui me fit venir la pensée d'ajouter l'explication de ces termes à celle des Tropes.

Come les Géomètres ont donné des noms particuliers aux différentes sortes d'angles, de triangles & de figures géométriques, angle obtus, angle adjacent, angles verticaux, triangle *isoscèle*, triangle *oxygone*, triangle *scalène*, triangle *amblygone*, &c. de même les Grammairiens ont donné des noms particuliers aux divers changemens qui arivent aux lettres & aux syllabes des mots. Le mot ne paroît pas alors sous sa forme ordi-

AVERTISSEMENT. *xij*

naire, il prend, pour ainsi dire, une nouvelle figure à laquelle les Grammairiens donent un nom particulier. J'ai cru qu'il ne seroit pas inutile d'expliquer ici ces différentes figures, en faveur des jeunes gens, qui en trouvent souvent les noms dans leurs lectures, sans y trouver l'explication de ces noms.

On me dira peut-être que je m'arrête ici quelquefois à des choses trop aisées & trop comunes. Mais les jeunes gens, pour qui principalement ce livre a été fait, ne viennent pas dans le monde avec la conoissance des choses comunes, ils ont besoin de les aprendre, & l'on doit les leur montrer avec soin, si l'on veut les faire passer à la conoissance de celles qui sont plus difficiles & plus élevées, parce que celles-ci suposent nécessairement celles-là. C'est dans le discernement de la liaison, de la dépendance, de l'enchaînement & de la

subordination des conoissances ; que consiste le talent du maître.

D'autres au contraire trouveront que ce Traité contient des réflexions qui sont au-dessus de la portée des jeunes gens , mais je les supplie d'observer que je suppose toujours que les jeunes gens ont des maîtres. Mon objet est que les maîtres trouvent dans cet ouvrage les réflexions & les exemples dont ils peuvent avoir besoin , si ce n'est pour eux-mêmes , au moins pour leurs élèves. C'est ensuite aux maîtres à régler l'usage de ces réflexions & de ces exemples , selon les lumières, les talens & la portée de l'esprit de leurs disciples. C'est cette conduite qui écarte les épines ; qui donne le goût des lettres ; de là l'amour de la lecture ; d'où naît nécessairement l'instruction , & l'instruction fait le bon citoyen ; quand un intérêt sordide & mal entendu n'y forme pas d'opposition.

E R R A T A.

JE ne crois pas qu'il y ait de fautes typographiques dans cet ouvrage par l'attention des Imprimeurs, ou s'il y en a elles ne sont pas bien considérables. Cependant, come il n'y a point encore en France de manière uniforme d'orthographe, je ne doute pas que chacun, selon ses préjugés, ne trouve ici un grand nombre de fautes.

Mais, 1. mon cher Lecteur, avez-vous jamais médité sur l'Orthographe? Si vous n'avez point fait de réflexions sérieuses sur cette partie de la Grammaire, si vous n'avez qu'une orthographe de hazard & d'habitude, permettez-moi de vous prier de ne point vous arrêter à la manière dont ce livre est orthographié, vous vous y acoutumerez insensiblement.

2. Etes-vous partisan de ce qu'on apèle ancienne orthographe? Prenez donc la peine de mettre des lettres doubles qui ne se prononcent point, dans tous les mots que vous trouverez écrits sans ces doubles lettres. Ainsi, quoique selon vos principes il faille avoir égard à l'étymologie en écrivant, & que tous nos anciens auteurs, tels que Villehardouin, plus proches des sources que nous, écrivissent *home*, de *homo*, persone de *persona*, honneur de *honor*, doner de *donare*, naturel de *naturalis*, &c. cependant ajoutez une *m* à *home*, & doublez les autres consones, malgré l'étymologie & la prononciation, & donnez le nom de novateurs à ceux qui suivent l'ancienne pratique.

Ils vous diront peut-être que les lettres sont des signes, que tout signe doit signifier quelque chose, qu'ainsi une lettre double qui ne marque ni l'étymologie, ni la prononciation d'un mot, est un signe qui ne signifie rien, n'importe: ajoutez-les toujours, satisfaites vos yeux, je ne veux rien qui vous blesse; & pourvu que vous vous doniez la peine d'entrer dans le sens de mes paroles, vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira des signes qui servent à l'exprimer.

Vous me direz peut-être que je me suis écarté de l'usage présent: mais je vous supplie d'observer, 1. Que je

E R R A T A.

n'ai aucune manière d'écrire qui me soit particulière, & qui ne soit autorisée par l'exemple de plusieurs auteurs de réputation.

2. Le P. Bufier prétend même que le grand nombre des Auteurs suit aujourd'hui la nouvelle orthographe, c'est-à-dire qu'on ne suit plus exactement l'ancienne. *J'ai trouvé la nouvelle orthographe*, dit-il, (Gramm. Franç. pag. 388.) *dans plus des deux tiers des Livres qui s'impriment depuis dix ans.* Le P. Bufier nome les Auteurs de ces livres. Le P. Sanadon ajoute que depuis la supputation du P. Bufier le nombre des partisans de la nouvelle orthographe *s'est beaucoup augmenté & s'augmente encore tous les jours.* (Poësies d'Horace. Préface, page xvii.) Ainsi, mon cher Lecteur, je conviens que je m'éloigne de votre usage; mais selon le P. Bufier & le P. Sanadon, je me conforme à l'usage le plus suivi.

3. Etes-vous partisan de la nouvelle orthographe? Vous trouverez ici à réformer.

Le parti de l'ancienne orthographe & celui de la nouvelle se subdivisent en bien des branches: de quelque côté que vous soyez, retranchez ou ajoutez toutes les lettres qu'il vous plaira, & ne me condânez qu'après que vous aurez vu mes raisons dans mon Traité de l'Orthographe.



DES TROPES

OU

DES DIFERENS SENS

Dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue.

PREMIERE PARTIE.

Des Tropes en général.

ARTICLE PREMIER.

Idées générales des Figures.



AVANT que de parler des Tropes en particulier, je dois dire un mot des figures en général; puisque les Tropes ne sont qu'une espèce de figures.

On dit comunément que *les figures sont des manières de parler éloignés de celles qui*

A

sont naturelles & ordinaires : que ce sont de certains tours & de certaines façons de s'exprimer , qui s'éloignent en quelque chose de la manière comunc & simple de parler : ce qui ne veut dire autre chose , sinon que les Figures sont des manières de parler éloignées de celles qui ne sont pas figurées , & qu'en un mot les Figures sont des Figures , & ne sont pas ce qui n'est pas Figures.

D'ailleurs , bien loin que les Figures soient des manières de parler éloignées de celles qui sont naturelles & ordinaires , il n'y a rien de si naturel , de si ordinaire , & de si comun que les Figures dans le langage des homes. M. de Bretteville après avoir

*Eloq. de la
Chaire &
du Bar-
reau. L. III.
ch. 1.*

dit que les Figures ne sont autre chose que de certains tours d'expression & de pensée dont on ne se sert point comunément , ajoute « qu'il n'y » a rien de si aisé & de si naturel. J'ai pris » souvent plaisir , dit-il , à entendre des » payfans s'entretenir avec des Figures de » discours si variées , si vives , si éloignées » du vulgaire , que j'avois honte d'avoir si » long-tems étudié l'éloquence , voyant en » eux une certaine Rhétorique de nature » beaucoup plus persuasive , & plus élo- » quente que toutes nos Rhétoriques ar- » tificielles. »

En éfet, je fuis perfuadé qu'il fe fait plus de Figures un jour de marché à la Halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'aflemblées académiques. Ainfi ; bien loin que les Figures s'éloignent du langage ordinaire des homes ; ce feroient au contraire les façons de parler fans Figures qui s'en éloigneroient, s'il étoit poffible de faire un difcours où il n'y eût que des expreffions non figurées. Ce font encore les façons de parler recherchées, les Figures déplacées, & tirées de loin ; qui s'écartent *de la manière comune & fimple de parler* ; côme les parures affectées s'éloignent de la manière de s'habiller, qui eft en ufage parmi les honêtes gens.

Les Apôtres étoient perfécutés, & ils foufroient patiemment les perfécutions. Qu'y a-t-il de plus naturel & de moins éloigné du langage ordinaire, que la peinture que fait S. Paul de cette fituation & de cette conduite des Apôtres ? * » On nous » maudit, & nous beniffons : on nous » perfécute, & nous foufrons la perfécution : on prononce des blafphèmes con-

* Maledicimur, & benedicimus : perfecutionem patimur, & fufinémus : blafphemámur, & obfecrámus. 1. Cor. 4. v. 12.

» tre nous , & nous répondons par des
 » prières. « Quoiqu'il y ait dans ces paroles de la simplicité , de la naïveté , & qu'elles ne s'éloignent en rien du langage ordinaire ; cependant elles contiennent une fort belle Figure qu'on apèle *antithèse* , c'est-à-dire , opposition : *maudir* est oposé à *benir* , *persécuter* à *souffrir* , *blasphèmes* à *prières*.

Il n'y a rien de plus comun que d'adresser la parole à ceux à qui l'on parle , & de leur faire des reproches quand on n'est pas content de leur conduite. * *O Nation incrédule & méchante !* s'écrie Jesus-Christ , *jusques à quand serai-je avec vous ! jusques à quand aurai-je à vous souffrir !* C'est une Figure très-simple qu'on apèle *apostrophe*.

Oraif. funèbre de M. de Turène. Exorde.

M. Flêchier au comencement de son Oraifon funèbre de M. de Turène , voulant donner une idée générale des exploits de son Héros , dit » conduites d'armées , » sièges de places , prises de villes , passages de rivières , attaques hardies , retraites honorables , campemens bien ordonnés , combats soutenus , batailles gagnées , ennemis vaincus par la force ,

* O generatio incredula & perversa , quo usque ero vobiscum ! Quo usque patiar vos. *Matt. c. 17. v. 16.*

» dissipés par l'adresse , lassés par une sage
 » & noble patience : Où peut-on trouver
 » tant & de si puissans exemples , que dans
 » les actions d'un home , &c. «

Il me semble qu'il n'y a rien dans ces paroles qui s'éloigne du langage militaire le plus simple ; c'est là cependant une Figure qu'on apèle *congeries* , amas , assemblage. M. Flêchier la termine en cet exemple , par une autre Figure qu'on apèle *interrogation* , qui est encore une façon de parler fort triviale dans le langage ordinaire.

Dans l'Andriène de TERENCE, Simon se croyant trompé par son fils , lui dit , *Quid ais omnium* : . . . Que dis-tu le plus . . . vous voyez que la proposition n'est point entière , mais le sens fait voir que ce père vouloit dire à son fils , *Que dis-tu le plus méchant de tous les homes ?* Ces façons de parler dans lesquelles il est évident qu'il faut suplérer des mots , pour achever d'exprimer une pensée que la vivacité de la passion se contente de faire entendre , sont fort ordinaires dans le langage des homes. On apèle cette figure *Ellipse* , c'est-à-dire ; *omission*.

Andr. act. V. Sc. 3. v. 3.

Il y a , à la vérité , quelques Figures qui

Oraif. fu-
nèbre de M.
de Mon-
taufier.

ne font ufitées que dans le style sublime : telle est la *profopopée*, qui confifte à faire parler un mort, une personne absente, ou même les choses inanimées. » Ce tombeau » s'ouvreroit, ces offemens se rejoindroient » pour me dire : Pourquoi viens-tu men- » tir pour moi, qui ne mentis jamais » pour personne ? Laisse-moi reposer dans » le fein de la vérité, & ne viens pas » troubler ma paix, par la flaterie que » j'ai haïe. « C'est ainsi que M. Flêchier prévient ses auditeurs, & les assure par cette *profopopée*, que la flaterie n'aura point de part dans l'éloge qu'il va faire de M. le Duc de Montaufier.

Hors un petit nombre de figures semblables, réservées pour le style élevé, les autres se trouvent tous les jours dans le style le plus simple, & dans le langage le plus comun.

Qu'est-ce donc que les Figures ? Ce mot se prend ici lui-même dans un sens figuré. C'est une métaphore. *Figure* dans le sens propre, est la forme extérieure d'un corps. Tous les corps sont étendus ; mais outre cette propriété générale d'être étendus, ils ont encore chacun leur figure & leur forme particulière, qui fait que cha-

que corps paroît à nos yeux différent d'un autre corps : il en est de même des expressions figurées ; elles font d'abord connoître ce qu'on pense ; elles ont d'abord cette propriété générale qui convient à toutes les phrases & à tous les assemblages de mots , & qui consiste à signifier quelque chose , en vertu de la construction grammaticale ; mais de plus les expressions figurées ont encore une modification particulière qui leur est propre , & c'est en vertu de cette modification particulière , que l'on fait une espèce à part de chaque sorte de figure.

L'antithèse , par exemple , est distinguée des autres manières de parler , en ce que dans cet assemblage de mots qui forment l'antithèse , les mots sont opposés les uns aux autres ; ainsi quand on rencontre des exemples de ces sortes d'oppositions de mots , on les rapporte à l'antithèse.

L'apostrophe est différente des autres énonciations , parce que ce n'est que dans l'apostrophe qu'on adresse tout d'un coup la parole à quelque personne présente , ou absente , &c.

Ce n'est que dans la prosopopée que l'on fait parler les morts , les absens , ou

les êtres inanimés : il en est de même des autres figures, elles ont chacune leur caractère particulier, qui les distingue des autres assemblages de mots, qui font un sens dans le langage ordinaire des hommes.

Les Grammairiens & les Rhéteurs ayant fait des observations sur les différentes manières de parler, ils ont fait des classes particulières de ces différentes manières, afin de mettre plus d'ordre & d'arrangement dans leurs réflexions. Les manières de parler dans lesquelles ils n'ont remarqué d'autre propriété que celle de faire conoître ce qu'on pense, sont apelées simplement *phrases*, *expressions*, *périodes*; mais celles qui expriment non seulement des pensées, mais encore des pensées énoncées d'une manière particulière qui leur donne un caractère propre, celles-là, dis-je, sont apelées *figures*, parce qu'elles paroissent, pour ainsi dire, sous une forme particulière, & avec ce caractère propre qui les distingue les unes des autres, & de tout ce qui n'est que phrase ou expression.

Caract. Des
ouvrag. de
l'esprit.

M. de la Bruyère dit » qu'il y a de cer-
tains choses dont la médiocrité est in-
supportable : la poésie, la musique, la

» peinture, & le discours public. « Il n'y point là de figure ; c'est-à-dire , que toute cette phrase ne fait autre chose qu'exprimer la pensée de M. de la Bruyère , sans avoir de plus un de ces tours qui ont un caractère particulier. Mais quand il ajoute ,
 » Quel supplice que d'entendre déclamer
 » pompeusement un froid discours , ou
 » prononcer de médiocres vers avec emphase ! « c'est la même pensée ; mais de plus elle est exprimée sous la forme particulière de la surprise, de l'admiration , c'est une figure.

Imaginez-vous pour un moment une multitude de soldats , dont les uns n'ont que l'habit ordinaire qu'ils avoient avant leur engagement , & les autres ont l'habit uniforme de leur régiment : ceux-ci ont tous un habit qui les distingue , & qui fait conoitre de quel régiment ils sont ; les uns sont habillés de rouge , les autres de bleu , de blanc , de jaune , &c. Il en est de même des assemblages de mots qui composent le discours ; un lecteur instruit rapporte un tel mot , une telle phrase à une telle espèce de figure , selon qu'il y reconnoit la forme , le signe , le caractère de cette figure ; les phrases & les mots , qui

n'ont la marque d'aucune figure particulière, sont come les soldats qui n'ont l'habit d'aucun régiment : elles n'ont d'autres modifications que celles qui sont nécessaires pour faire conoitre ce qu'on pense.

Il ne faut point s'étonner si les figures, quand elles sont employées à propos, donnent de la vivacité, de la force, ou de la grace au discours ; car outre la propriété d'exprimer les pensées, come tous les autres assemblages de mots, elles ont encore, si j'ose parler ainsi, l'avantage de leur habit, je veux dire, de leur modification particulière, qui sert à réveiller l'attention, à plaire, ou à toucher.

Mais, quoique les figures bien placées embéllissent le discours, & qu'elles soient, pour ainsi dire, le langage de l'imagination & des passions ; il ne faut pas croire que le discours ne tire ses beautés que des figures. Nous avons plusieurs exemples en tout genre d'écrire, où toute la beauté consiste dans la pensée exprimée sans figure. Le père des trois Horaces ne sachant point encore le motif de la fuite de son

* Corneille.
Horaces.
Act. III.
Sc. 3.

fils, apprend avec douleur qu'il n'a pas résisté aux trois Curiaces .

* *Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?*

lui dit Julie, *Qu'il mourût*, répond le père.

* Dans une autre tragédie de Corneille, Prusias dit qu'en une occasion dont il s'agit, il veut se conduire en père, en *ma-* * Id. Nicomède. Act. IV, sc. 3.
ri. Ne soyez ni l'un ni l'autre, lui dit Nicomède:

PRUSIAS

Et que dois-je être ?

NICOMEDE

Roi.

Il n'y a point là de figure, & il y a cependant beaucoup de sublime dans ce seul mot : voici un exemple plus simple.

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,

Nous passons près des Rois tout le tems de nos vies, Malherbe.

A souffrir des mépris, à ployer les genoux :

Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils font ce que nous L. 1. Paraphr. du Ps. CXLV.

fomes,

Véritablement homes,

Et meurent come nous.

Je pourois rapporter un grand nombre d'exemples pareils, énoncés sans figure, & dont la pensée seule fait le prix. Ainsi, quand on dit que les figures embélistent le discours, on veut dire seulement, que dans les occasions où les figures ne seroient point déplacées, le même fonds de pen-

sée sera exprimé d'une manière ou plus vive ou plus noble, ou plus agréable par le secours des figures, que si on l'exprimoit sans figure.

De tout ce que je viens de dire, on peut former cette définition des figures : LES FIGURES sont des manières de parler distinctement des autres par une modification particulière, qui fait qu'on les réduit chacune à une espèce à part, & qui les rend, ou plus vives, ou plus nobles, ou plus agréables que les manières de parler, qui expriment le même fonds de pensée, sans avoir d'autre modification particulière.

A R T I C L E I I.

Division des Figures.

ON divise les figures en figures de pensées, *figuræ sentiariarum*, *Schémata*; & en figures de mots, *figuræ verborum*. Il y a cette différence, dit Cicéron, * entre les figures de pensées & les figures de mots,

Σχῆμα,
εἶδος, for-
me, habit,
attitude.

* Inter conformationem verborum & Sentiariarum hoc interest, quod verborum tollitur, si verba mutaris, sentiariarum permanet, quibuscumque verbis uti velis. *Cic. de Orat. L. III. n. 201. aliter LII.*

que les figures de pensées dépendent uniquement du tour de l'imagination; elles ne consistent que dans la manière particulière de penser ou de sentir, enforté que la figure demeure toujours la même, quoiqu'on viène à changer les mots qui l'expriment. De quelque manière que M. Fléchier eût fait parler M. de Montausier dans la profopopée que j'ai rapportée ci-dessus, il auroit fait une profopopée. Au contraire, les figures de mots sont telles que si vous changez les paroles, la figure s'évanouit; par exemple, lorsque parlant d'une armée navale, je dis qu'elle étoit composée de cent *voiles*; c'est une figure de mots dont nous parlerons dans la suite; *voiles* est là pour *vaisseaux*: que si je substitue le mot de *vaisseaux* à celui de *voiles*, j'exprime également ma pensée; mais il n'y a plus de figure.

CHAPITRE III.

Division des figures de mots.

IL y a quatre différentes sortes de figures qui regardent les mots.

1^o. Celles que les Grammairiens apè-

lent *figures de diction*: elles regardent les changemens qui arivent dans les lettres ou dans les syllabes des mots; telle est; par exemple; la syncope, c'est le retranchement d'une lettre ou d'une syllabe au milieu d'un mot, *scuta virum* pour *virorum*.

2°. Celles qui regardent uniquement la construction; par exemple; lorsqu'Horace L. 1. Od. 37. v. 21. race parlant de Cléopatre, dit *monstrum*; *quæ... nous disons en françois la plupart des homes disent, & non pas dit.* On fait alors la construction selon le sens. Cette figure s'appèle *syllapse*. J'ai traité ailleurs de ces sortes de figures, ainsi je n'en parlerai point ici.

3°. Il y a quelques figures de mots; dans lesquelles les mots conservent leur signification propre, telle est la répétition; &c. C'est aux Rhéteurs à parler de ces sortes de figures, aussi bien que des figures de pensées. Dans les unes & dans les autres, la figure ne consiste point dans le changement de signification des mots; ainsi elles ne sont point de mon sujet.

4°. Enfin il y a des figures de mots qu'on apèle *Tropes*; les mots prennent par ces figures des significations différentes de

leur signification propre. Ce sont là les figures dont j'entreprends de parler dans cette partie de la Grammaire.

ARTICLE IV.

Définition des Tropes.

L Es Tropes sont des figures par lesquelles on fait prendre à un mot une signification, qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot: ainsi pour entendre ce que c'est qu'un trope, il faut comencer par bien comprendre ce que c'est que la signification propre d'un mot; nous l'expliquerons bien-tôt.

Ces figures sont apelées *tropes* du grec *tropos conversio*, dont la racine est *trepo*, verbe, je tourne. Elles sont ainsi apelées, parce que quand on prend un mot dans le sens figuré; on le tourne, pour ainsi dire, afin de lui faire signifier ce qu'il ne signifie point dans le sens propre: *voiles* dans le sens propre ne signifie point *vaisseaux*, les voiles ne sont qu'une partie du vaisseau: cependant *voiles* se dit quelquefois pour *vaisseaux*, come nous l'avons déjà remarqué.

τρόπος
τρέπω

Les tropes sont des figures , puisq̄ue c̄e sont des manières de parler , qui ; outre la propriété de faire conoître ce qu'on pense , sont encore distinguées par quelque différence particulière , qui fait qu'on les rapporte chacune à une espèce à part.

Il y a dans les tropes une modification ou différence générale qui les rend tropes , & qui les distingue des autres figures : elle consiste en ce qu'un mot est pris dans une signification qui n'est pas précisément la signification propre ; mais de plus chaque trope difère d'un autre trope , & cette différence particulière consiste dans la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre : par exemple , *Il n'y a plus de Pyrénées* , dit Louis XIV. d'immortèle mémoire , lorsque son petit-fils le Duc d'Anjou , aujourd'hui Philippe V. fut apelé à la Couronne d'Espagne. Louis XIV. vouloit-il dire que les Pyrénées avoient été abimées ou anéanties ? nulement : personne n'entendit cette expression à la lettre , & dans le sens propre ; elle avoit un sens figuré. Boileau faisant allusion ; à ce qu'en 1664. le Roi envoya au secours de l'Empereur des troupes qui défirent les Turcs , & encore à ce que Sa

Majesté

Majesté établit la compagnie des Indes ,
dit :

Quand je vois ta sagesse.

Rendre à l'*Aigle* éperdu sa première vigueur,
La France sous tes loix maitriser la Fortune,
Et nos vaisseaux domtant l'un & l'autre *Neptune*....

Discours
au Roi.

Ni l'*Aigle* ni *Neptune* ne se prennent point là dans le sens propre. Telle est la modification ou différence générale, qui fait que ces façons de parler sont des tropes.

Mais quelle espèce particulière de trope? cela dépend de la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre pour en prendre une autre. Les Pyrénées dans le sens propre, sont de hautes montagnes qui séparent la France & l'Espagne. *Il n'y a plus de Pyrénées*, c'est-à-dire, plus de séparation, plus de division, plus de guerre: il n'y aura plus à l'avenir qu'une bonne intelligence entre la France & l'Espagne: c'est une métonymie du signe; ou une métalepse: les Pyrénées ne seront plus un signe de séparation.

L'Aigle est le symbole de l'Empire; l'Empereur porte un aigle à deux têtes dans ses armoiries: ainsi, dans l'exemple que je viens de rapporter; l'*aigle* signifie

l'Allemagne. C'est le signe pour la chose signifiée : c'est une métonymie.

Neptune étoit le Dieu de la mer, il est pris dans le même exemple pour l'Océan, pour la mer des Indes orientales & occidentales : c'est encore une métonymie. Nous remarquerons dans la suite ces différences particulières qui font les différentes espèces de tropes.

Il y a autant de tropes qu'il y a de manières différentes, par lesquelles on donne à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot. *Aveugle* dans le sens propre, signifie une personne qui est privée de l'usage de la vue : si je me sers de ce mot pour marquer ceux qui ont été guéris de leur aveuglement, come quand Jesus-Christ a dit, *les aveugles voient*, alors *aveugles* n'est plus dans le sens propre, il est dans un sens que les Philosophes apèlent *sens divisé* : ce sens divisé est un trope, puisqu'alors *aveugles* signifie ceux qui ont été aveugles, & non pas ceux qui le sont. Ainsi outre les tropes dont on parle ordinairement, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile ni étranger à mon sujet, d'expliquer encore ici les autres sens dans lesquels un même mot peut être pris dans le discours.

*Mut. c.
Xi. v. 5.*

ARTICLE V.

Le traité des Tropes est du ressort de la Grammaire. On doit conoître les Tropes pour bien entendre les Auteurs, & pour avoir des conoissances exactes dans l'art de parler & d'écrire.

AU reste ce traité me paroît être une partie essentielle de la Grammaire, puisqu'il est du ressort de la Grammaire de faire entendre la véritable signification des mots, & en quel sens ils sont employés dans le discours.

Il n'est pas possible de bien expliquer l'auteur même le plus facile, sans avoir recours aux conoissances dont je parle ici. Les livres que l'on met d'abord entre les mains des començans, aussi-bien que les autres livres, sont pleins de mots pris dans des sens détournés & éloignés de la première signification de ces mots; par exemple :

Tityre, tú pátulæ, récubans sub tégmine fagi, Virg. Ecl.
Sylvéstrem, ténui, musám medítáris, avénâ. I. V. l.

Vous méditez une Muse, c'est-à-dire, une

chançon, vous vous exercez à chanter. Les Muses étoient regardées dans le Paganisme comme les Déesſes qui inſpiroient les Poètes & les Muſiciens: ainſi *Muſe* ſe prend ici pour la chançon même, c'eſt la cauſe pour l'éfet; c'eſt une métonymie particulière, qui étoit en uſage en latin; nous l'expliquerons dans la ſuite.

Avéna dans le ſens propre, veut dire de *l'aveine*: mais parce que les Bergers ſe ſervirent de petits tuyaux de blé ou d'aveine pour en faire une ſorte de flute, come font encore les enfans à la campagne; de là par extension on a apelé *avéna* un chalumeau, une flute de Berger.

On trouve un grand nombre de ces ſortes de figures dans le Nouveau Teſtament, dans l'Imitation de J. C. dans les fables de Phèdre, en un mot, dans les livres mêmes qui ſont écrits le plus ſimplement, & par leſquels on comence: ainſi je demeure toujours convaincu que cette partie n'eſt point étrangère à la Grammaire, & qu'un Grammairien doit avoir une conoiſſance détaillée des tropes.

Réponſe
à une ob-
jection.

Je conviens, ſi l'on veut, qu'on peut bien parler ſans jamais avoir appris les noms particuliers de ces figures. Combien

de perſones ſe ſervent d'exprefſions métaphoriques, ſans ſavoir précifément ce que c'eſt que métaphore ? C'eſt ainſi qu'il y avoit plus de 40. ans que le Bourgeois-Gentilhomme *diſoit de la Proſe, ſans qu'il en fût rien*. Ces connoiſſances ne ſont d'aucun uſage pour faire un compte, ni pour *bien conduire une maiſon*, come dit M^c. Jourdain, mais elles ſont utiles & néceſſaires à ceux qui ont beſoin de l'art de parler & d'écrire; elles mettent de l'ordre dans les idées qu'on ſe forme des mots; elles ſervent à démêler le vrai ſens des paroles, à rendre raiſon du diſcours, & donent de la précifion & de la juſteſſe.

Les Sciences & les Arts ne ſont que des obſervations ſur la pratique: l'uſage & la pratique ont précédé toutes les ſciences & tous les arts; mais les ſciences & les arts ont enſuite perfectionné la pratique. Si Molière n'avoit pas étudié lui-même les obſervations détaillées de l'art de parler & d'écrire, ſes pièces n'auroient été que des pièces informes, où le génie, à la vérité, auroit paru quelquefois; mais qu'on auroit renvoyées à l'enfance de la Comédie: ſes talens ont été perfectionés par les obſervations, & c'eſt l'art même qui lui a

Molière
Bourg.
Gentil. act.
11. ſc. 4.

Ibid. act.
111. ſc. 3.

apris à faisir le ridicule d'un art déplacé.

On voit tous les jours des personnes qui chantent agréablement, sans conoître les notes, les clés, ni les règles de la Musique, elles ont chanté pendant bien des années des *sol* & des *fa*, sans le savoir; faut-il pour cela qu'elles rejettent les secours qu'elles peuvent tirer de la Musique, pour perfectioner leur talent?

Nos pères ont vécu sans conoître la circulation du sang; faut-il négliger la conoissance de l'Anatomie? & ne faut-il plus étudier la Physique, parce qu'on a respiré pendant plusieurs siècles sans savoir que l'air eût de la pesanteur & de l'élasticité? Tout a son tems & ses usages, & Molière nous déclare dans ses préfaces, qu'il ne se moque que des abus & du ridicule.

A R T I C L E V I.

Sens Propre, Sens Figuré.

Avant que d'entrer dans le détail de chaque Trope, il est nécessaire de bien comprendre la différence qu'il y a entre le sens propre & le sens figuré.

Un mot est employé dans le discours , ou dans le sens propre , ou en général dans un sens figuré , quel que puisse être le nom que les Rhéteurs donnent ensuite à ce sens figuré.

Le sens propre d'un mot , c'est la première signification du mot. Un mot est pris dans le sens propre , lorsqu'il signifie ce pourquoi il a été premièrement établi ; par exemple : *Le feu brûle , la lumière nous éclaire* , tous ces mots là sont dans le sens propre.

Mais , quand un mot est pris dans un autre sens , il paroît alors , pour ainsi dire , sous une forme empruntée , sous une figure qui n'est pas sa figure naturelle , c'est-à-dire , celle qu'il a eue d'abord ; alors on dit que ce mot est au figuré ; par exemple : *Le feu de vos yeux , le feu de l'imagination , la lumière de l'esprit , la clarté d'un discours*.

Masque dans le sens propre , signifie une sorte de couverture de toile cirée ou de quelque autre matière , qu'on se met sur le visage pour se déguiser ou pour se garantir des injures de l'air. Ce n'est point dans ce sens propre que Malherbe prenoit le mot de *masque* , lorsqu'il disoit qu'à la

Cour il y avoit plus de masques que de visages : *masques* est là dans un sens figuré , & se prend pour *personnes dissimulées* , pour ceux qui cachent leurs véritables sentimens , qui se démontent , pour ainsi dire , le visage , & prennent des mines propres à marquer une situation d'esprit & de cœur toute autre que celle où ils sont effective-ment.

Ce mot *voix* , (*vox*) a été d'abord établi pour signifier le son qui sort de la bouche des animaux , & sur-tout de la bouche des hommes. On dit d'un homme , qu'il a la voix mâle ou féminine , douce ou rude , claire ou enrouée , foible ou forte , enfin aigue , flexible , grêle , cassée , &c. En toutes ces occasions , *voix* est pris dans le sens propre , c'est-à-dire , dans le sens pour lequel ce mot a été d'abord établi : mais quand on dit que *le mensonge ne sauroit étouffer la voix de la vérité dans le fond de nos cœurs* , alors *voix* est au figuré , il se prend pour *inspiration intérieure* , *remords* , &c. On dit aussi que *tant que le Peuple Juif écouta la voix de Dieu* , c'est-à-dire , tant qu'il obéit à ses commandemens , *il en fut assisté*. *Les brebis entendent la voix du pasteur* , on ne veut pas dire seulement qu'elles

reconoissent sa voix , & la distinguent de la voix d'un autre home , ce qui seroit le sens propre ; on veut marquer principalement qu'elles lui obéissent , ce qui est le sens figuré. *La voix du sang , la voix de la nature* , c'est-à-dire , les mouvemens intérieurs que nous ressentons à l'occasion de quelque accident arrivé à un parent , &c. *La voix du peuple est la voix de Dieu* , c'est-à-dire , que le sentiment du peuple , dans les matières qui sont de son ressort , est le véritable sentiment.

C'est par la voix qu'on dit son avis dans les délibérations , dans les élections , dans les assemblées où il s'agit de juger ; ensuite , par extension , on a apelé *voix* , le sentiment d'un particulier , d'un Juge ; ainsi en ce sens , *voix* signifie *avis* , *opinion* , *suffrage* , *il a eu toutes les voix* , c'est à dire , tous les suffrages ; *briguer les voix* , *la pluralité des voix* ; *il vaudroit mieux* , s'il étoit possible , *peser les voix que de les compter* , c'est-à-dire , qu'il vaudroit mieux suivre l'avis de ceux qui sont les plus savans & les plus sensés , que de se laisser entraîner au sentiment aveugle du plus grand nombre.

Voix signifie aussi dans un sens étendu ,

gémissement , prière. Dieu a écouté la voix de son peuple , &c.

Tous ces différens sens du mot *voix*, qui ne sont pas précisément le premier sens, qui seul est le sens propre, sont autant de sens figurés.

ARTICLE VII.

Réflexions générales sur le Sens Figuré.

I.

Origine du Sens Figuré.

LA liaison qu'il y a entre les idées accessoires, je veux dire, entre les idées qui ont rapport les unes aux autres, est la source & le principe des divers sens figurés que l'on donne aux mots. Les objets qui font sur nous des impressions, sont toujours accompagnés de différentes circonstances qui nous frappent, & par lesquelles nous désignons souvent, ou les objets mêmes qu'elles n'ont fait qu'accompagner, ou ceux dont elles nous réveillent le souvenir. Le nom propre de l'idée accessoire est souvent plus présent à l'imagination que

le nom de l'idée principale, & souvent aussi ces idées accessoires, désignant les objets avec plus de circonstances que ne feroient les noms propres de ces objets, les peignent ou avec plus d'énergie, ou avec plus d'agrément. De-là le signe pour la chose signifiée, la cause pour l'effet, la partie pour le tout, l'antécédent pour le conséquent, & les autres tropes dont je parlerai dans la suite. Comme l'une de ces idées ne sauroit être réveillée sans exciter l'autre, il arrive que l'expression figurée est aussi facilement entendue que si l'on se servoit du mot propre; elle est même ordinairement plus vive & plus agréable quand elle est employée à propos, parce qu'elle réveille plus d'une image; elle attaque ou amuse l'imagination & donne aisément à deviner à l'esprit.

I I.

Usages ou effets des Tropes.

1. Un des plus fréquens usages des tropes, c'est de réveiller une idée principale, par le moyen de quelque idée accessoire: c'est ainsi qu'on dit cent voiles pour cent vaisseaux; cent feux pour cent maisons;

il aime la bouteille, c'est-à-dire, il aime le vin; le fer pour l'épée; la plume ou le style pour la manière d'écrire, &c.

2. Les tropes donent plus d'énergie à nos expressions. Quand nous sommes vivement frappés de quelque pensée, nous nous exprimons rarement avec simplicité; l'objet qui nous ocupe se présente à nous, avec les idées accessoiress qui l'accompagent, nous prononçons les noms de ces images qui nous frappent, ainsi nous avons naturellement recours aux tropes, d'où il arrive que nous faisons mieux sentir aux autres ce que nous sentons nous-mêmes: de là viennent ces façons de parler, *il est enflamé de colère, il est tombé dans une erreur grossière, flétrir la réputation, s'enivrer de plaisir*, &c.

3. Les Tropes ornent le discours. M. Fléchier voulant parler de l'instruction qui disposa M. le Duc de Montausier à faire abjuration de l'hérésie, au lieu de dire simplement qu'il se fit instruire, que les ministres de J. C. lui aprirent les dogmes de la Religion Catholique, & lui découvrirent les erreurs de l'hérésie, s'exprime en ces termes: » Tombez, tombez, voiles » importuns qui lui couvrez la vérité de

» nos mystères : & vous, Prêtres de Jésus-
 » Christ, prenez le glaive de la parole ;
 » & coupez sagement jusqu'aux racines
 » de l'erreur, que la naissance & l'éduca-
 » tion avoient fait croître dans son ame.
 » Mais par combien de liens étoit-il re-
 » tenu ?

Outre l'Apostrophe, figure de pensée, qui se trouve dans ces paroles, les Tropes en font le principal ornement : *Tombez voiles, couvrez, prenez le glaive, coupez jusqu'aux racines, croître, liens, retenu* ; toutes ces expressions sont autant de tropes qui forment des images, dont l'imagination est agréablement occupée.

4. Les Tropes rendent le discours plus noble : les idées communes auxquelles nous sommes accoutumés, n'excitent point en nous ce sentiment d'admiration & de surprise, qui élève l'ame : en ces occasions on a recours aux idées accessoires, qui prêtent, pour ainsi dire, des habits plus nobles à ces idées communes. *Tous les homes meurent également* ; voilà une pensée commune : Horace a dit :

Pallida mors, æquo pulsât pede pàuperum tabernas
 Regùmque turres. Liv. 1.
od. 4.

On fait la paraphrase simple & naturelle
que Malherbe a fait de ces vers.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
Malherb. On a beau la prier ;
VI. La cruèle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.



Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre ;
Est sujet à ses loix,
Et la garde qui veille aux barières du Louvre ;
N'en défend pas nos Rois.

Au lieu de dire que c'est un Phénicien ;
qui a inventé les caractères de l'écriture ;
ce qui seroit une expression trop simple
pour la Poësie, Brébeuf a dit :

Pharfale, C'est de lui que nous vient cet art ingénieux ;
Lib. III. De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Doner de la couleur & du corps aux pensées. *

5. Les tropes sont d'un grand usage
pour déguiser des idées dures, désagréa-
bles, tristes, ou contraires à la modestie ;

* Phœnicæ primi, famæ si creditur, aucti
Mansuram, rûdibus, vocem signare, figuris. Lucan:
Lib. III. v. 220.

on en trouvera des exemples dans l'article de l'euphémisme, & dans celui de la périphrase.

6. Enfin les tropes enrichissent une langue en multipliant l'usage d'un même mot, ils donent à un mot une signification nouvelle, soit parce qu'on l'unit avec d'autres mots, auxquels souvent il ne se peut joindre dans le sens propre, soit parce qu'on s'en sert par extension & par ressemblance, pour suplérer aux termes qui manquent dans la langue.

Mais il ne faut pas croire avec quelques Savans, que les tropes n'aient *d'abord été inventés que par nécessité, à cause du défaut & de la disette des mots propres, & qu'ils aient contribué depuis à la beauté & à l'ornement du discours, de même à peu près que les vêtemens ont été employés dans le comencement pour couvrir le corps & le défendre contre le froid, & ensuite ont servi à l'embélir & à l'orner.* Je ne crois pas qu'il y ait un assez grand nombre de mots qui suplément à ceux qui manquent, pour pouvoir dire que tel ait été le premier & le principal usage des tropes. D'ailleurs ce n'est point là, ce me semble, la marche, pour ainsi dire, de la nature, l'imagination a trop de

Manière
d'ensei-
gner & d'é-
tudier les
belles let-
tres, par
M. Rollin,
tom. II. p.
246. & Cic.
de Orato-
re, n. 155.
aliter
xxxviii.
Voss. inst.
orat. L. IV.
c. VI. n. 14.

part dans le langage & dans la conduite des homes, pour avoir été précédée en ce point par la nécessité. Si nous disons d'un home qui marche avec trop de lenteur ; qu'il *va plus lentement qu'une tortue* ; d'un autre, qu'il *va plus vite que le vent*, d'un passionné, qu'il *se laisse emporter au torrent de ses passions* ; &c. c'est que la vivacité avec laquelle nous ressentons ce que nous voulons exprimer, excite en nous ces images ; nous en sommes occupés les premiers, & nous nous en servons ensuite pour mettre en quelque sorte devant les yeux des autres ce que nous voulons leur faire entendre. Les homes n'ont point consulté, s'ils avoient ou s'ils n'avoient pas des termes propres pour exprimer ces idées, ni si l'expression figurée seroit plus agréable que l'expression propre ; ils ont suivi les mouvemens de leur imagination, & ce que leur inspiroit le desir de faire sentir vivement aux autres ce qu'ils sentoient eux-mêmes vivement. Les Rhéteurs ont ensuite remarqué que telle expression étoit plus noble, telle autre plus énergique, celle-là plus agréable, celle-ci moins dure ; en un mot ; ils ont fait leurs observations sur le langage des homes :

Je prendrai la liberté à ce sujet, de m'arrêter un moment sur une remarque de peu d'importance : c'est que pour faire voir que l'on *substitue quelquefois des termes figurés à la place des mots propres qui manquent*, ce qui est très-véritable, Cicéron, Quintilien & M. Rollin, qui pense & qui parle come ces grands homes, disent que c'est *par emprunt & par métaphore qu'on a apelé gemma le bourgeon de la vigne : parce, disent-ils, qu'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer*. Mais si nous en croyons les Etymologistes, *gemma* est le mot propre pour signifier le bourgeon de la vigne, & ç'a été ensuite par figure que les Latins ont doné ce nom aux perles & aux pierres précieuses. En éfet, c'est toujours le plus comun & le plus connu qui est le propre, & qui se prête ensuite au sens figuré. Les laboureurs du pays Latin connoissoient les bourgeons des vignes & des arbres, & leur avoient doné un nom avant que d'avoir vu des perles & des pierres précieuses : mais come on dona ensuite par figure & par imitation ce même nom aux perles & aux pierres précieuses, & qu'aparement Cicéron, Quintilien &

M. Rollin, Tome
11. p. 246.

Verbi translatio instituta est inopiæ causâ, frequentata

C

M. Rollin ont vu plus de perles que de bourgeons de vignes, ils ont cru que le nom de ce qui leur étoit plus connu, étoit le nom propre, & que le figuré étoit celui de ce qu'ils conoissoient moins.

III.

Ce qu'on doit observer, & ce qu'on doit éviter dans l'usage des Tropes, & pourquoi ils plaisent.

Les Tropes qui ne produisent pas les effets que je viens de remarquer, sont défectueux. Ils doivent sur-tout être clairs,

delectationis. Nam *gemmae vitis, luxuriam esse in herbis, letas segetes*, etiam rustici dicunt. *Cic. de Orator. L. III. n. 155. aliter xxxviii.*

Necessitate rustici dicunt *gemma* in vitibus. Quid enim dicerent aliud? *Quintil. instit. orat. lib. VIII. cap. 6. Metaph.*

Gemma est id quod in arboribus tumescit cum parere incipiunt, à *geno*, id est, gigno: hinc Margarita & deinceps omnis lapis pretiosus dicitur *gemma*. . . . quod habet quoque Perottus, cujus hæc sunt verba, » lapillos gemmas vocavere à similitudine gemmarum quas in vitibus » sive arboribus cernimus; gemmæ enim propriè sunt pupuli quos primo vitis emittunt; & *gemmae vitis* dicuntur, dum gemmas emittunt. « *Martinii Lexicon*, voce *gemma*.

Gemma oculus vitis propriè. 2. *gemma* deinde générale nomen est lapidum pretiosorum. *Bas. Fabri Thesaur. v. gemma.*

faciles, se présenter naturellement, & n'être mis en œuvre qu'en tems & lieu. Il n'y a rien de plus ridicule en tout genre, que l'affectation & le défaut de convenance. Molière dans ses Précieuses, nous fournit un grand nombre d'exemples de ces expressions recherchées & déplacées. La convenance demande qu'on dise simplement à un laquais, *donnez des sièges*, sans aller chercher le détour de lui dire; *voituez-nous ici les comodités de la conversation*. De plus, les idées accessoires ne jouent point, si j'ose parler ainsi, dans le langage des Précieuses de Molière, ou ne jouent point comé elles jouent dans l'imagination d'un homme sensé: *Le conseiller des grâces*, pour dire le miroir: *contentez l'envie qu'a ce fauteuil de vous embrasser*, pour dire asséyez-vous.

Les Préc.
Rid. Sc. ix.

ibid. Sc. vi.

ibid. Sc. ix.

Toutes ces expressions tirées de loin & hors de leur place, marquent une trop grande contention d'esprit, & font sentir toute la peine qu'on a eue à les rechercher: elles ne font pas, s'il est permis de parler ainsi, à l'unisson du bon sens, je veux dire qu'elles sont trop éloignées de la manière de penser, de ceux qui ont l'esprit droit & juste, & qui sentent les conve-

nances. Ceux qui cherchent trop l'ornement dans le discours, tombent souvent dans ce défaut, sans s'en apercevoir; ils se savent bon gré d'une expression qui leur paroît brillante & qui leur a coûté, & se persuadent que les autres en doivent être aussi satisfaits qu'ils le sont eux-mêmes.

On ne doit donc se servir de Tropes que lorsqu'ils se présentent naturellement à l'esprit; qu'ils sont tirés du sujet; que les idées accessoires les font naître; ou que les bienséances les inspirent: ils plaisent alors, mais il ne faut point les aller chercher dans la vue de plaire.

Manière
d'enfei-
gner. T. II.
p. 247.

Je ne crois donc pas que ces sortes de figures *plaisent extrêmement, par l'ingénieuse hardiesse qu'il y a d'aller au loin chercher des expressions étrangères à la place des naturelles, qui sont sous la main, si l'on peut parler ainsi.* Quoique ce soit là une pensée de Cicéron, adoptée par M. Rollin, je crois plutôt que les expressions figurées donent de la grace au discours, parce que, come ces deux grands homes le remarquent, *elles donent du corps, pour ainsi dire, aux choses les plus spirituelles; & les font presque toucher au doigt & à l'œil par les images qu'elles en tracent à l'imagination;*

ib. p. 248.

en un mot, par les idées sensibles & accessoires.

I V.

*Suite des Réflexions générales sur le
Sens figuré.*

I. Il n'y a peut-être point de mot qui ne se prène en quelque sens figuré, c'est-à-dire, éloigné de la signification propre & primitive.

Les mots les plus comuns & qui reviennent souvent dans le discours, sont ceux qui sont pris le plus fréquemment dans un sens figuré, & qui ont un plus grand nombre de ces sortes de sens: tels sont *corps, ame, tête, couleur, avoir, faire, &c.*

II. Un mot ne conserve pas dans la traduction tous les sens figurés qu'il a dans la langue originale: chaque langue a des expressions figurées qui lui sont particulières, soit parce que ces expressions sont tirées de certains usages établis dans un pays, & inconnus dans un autre; soit par quelque autre raison purement arbitraire. Les différens sens figurés du mot *voix*, que nous avons remarqués, ne sont pas tous en usage en latin, on ne dit point *vox* pour

sufrage. Nous disons *porter envie*, ce qui ne seroit pas entendu en latin par *ferre invidiam*: au contraire, *morem gerere alicui*, est une façon de parler latine, qui ne seroit pas entendue en françois, si on se conténoit de la rendre mot à mot, & que l'on traduisît, *porter la coutume à quelqu'un*, au lieu de dire, faire voir à quelqu'un qu'on se conforme à son goût, à sa manière de vivre, être complaisant, lui obéir. Il en est de même de *vicem gerere*, *verba dare*, & d'un grand nombre d'autres façons de parler que j'ai remarquées ailleurs, & que la pratique de la version interlinéaire apprendra.

Ainsi, quand il s'agit de traduire en une autre langue quelque expression figurée, le traducteur trouve souvent que sa langue n'adopte point la figure de la langue originale, alors il doit avoir recours à quelque autre expression figurée de sa propre langue, qui réponde, s'il est possible, à celle de son auteur.

Le but de ces sortes de traductions, n'est que de faire entendre la pensée d'un auteur; ainsi on doit alors s'attacher à la pensée & non à la lettre, & parler comme l'auteur lui-même auroit parlé, si la lan-

que dans laquelle on le traduit avoit été la langue naturelle. Mais quand il s'agit de faire entendre une langue étrangère, on doit alors traduire littéralement, afin de faire comprendre le tour original de cette langue.

V.

*Observations sur les Dictionnaires Latins.
Français.*

Nos Dictionnaires n'ont point assez remarqué ces différences ; je veux dire, les divers sens que l'on donne par figure à un même mot dans une même langue ; & les différentes significations que celui qui traduit est obligé de donner à un même mot ou à une même expression, pour faire entendre la pensée de son auteur. Ce sont deux idées fort différentes que nos Dictionnaires confondent ; ce qui les rend moins utiles & souvent nuisibles aux commençans. Je vais faire entendre ma pensée par cet exemple.

Porter, se rend en latin dans le sens propre par *ferre* : mais quand nous disons *porter envie*, *porter la parole*, *se porter bien ou mal*, &c., on ne se sert plus de *ferre* pour rendre ces façons de parler en latin :

la langue latine a ses expressions particulières pour les exprimer ; *porter* ou *ferre* ne sont plus alors dans l'imagination de celui qui parle latin : ainsi, quand on considère *porter*, tout seul & séparé des autres mots qui lui donnent un sens figuré, on manqueroit d'exactitude dans les Dictionnaires françois-latins, si l'on disoit d'abord simplement que *porter* se rend en latin par *ferre*, *invidere*, *alloqui*, *valere*, &c.

Pourquoi donc tombe-t-on dans la même faute dans les Dictionnaires latins-françois, quand il s'agit de traduire un mot latin ? Pourquoi joint-on à la signification propre d'un mot, quelque autre signification figurée qu'il n'a jamais tout seul en latin ? La figure n'est que dans notre françois, parce que nous nous servons d'une autre image, & par conséquent de mots tout différens ; par exemple : * *Mittere* signifie, dit-on, envoyer, retenir, arrêter, écrire, n'est-ce pas come si l'on disoit dans le Dictionnaire françois-latin, que *porter* se rend en latin par *ferre*, *invidere*, *alloqui*, *valere* ? Jamais *mittere* n'a eu la signification de *retenir*, *d'arrêter*, *d'écrire* dans l'imagination d'un home qui

* Voyez le Dictionnaire latin-françois, imprimé sous le nom du R. P. Tachart, en 1727, & quelques autres Dictionnaires nouveaux.

parloit latin. Quand Térence a dit : * *lacrymas mitte*, & ** *missam iram faciet*; *mittere* avoit toujours dans son esprit la signification d'*envoyer* : envoyez loin de vous vos larmes, votre colère, come on renvoie tout ce dont on veut se défaire. Que si en ces occasions nous disons plutôt, *retenez vos larmes*, *retenez votre colère*, c'est que pour exprimer ce sens, nous avons recours à une métaphore prise de l'action que l'on fait quand on retient un cheval avec le frein, ou quand on empêche qu'une chose ne tombe ou ne s'échape. Ainsi il faut toujours distinguer les deux sortes de traductions dont j'ai parlé ailleurs. Quand on ne traduit que pour faire entendre la pensée d'un auteur, on doit rendre, s'il est possible, figure par figure, sans s'attacher à traduire littéralement; mais quand il s'agit de doner l'intelligence d'une langue, ce qui est le but des Dictionnaires, on doit traduire littéralement, afin de faire entendre le sens figuré qui est en usage en cette langue à l'égard d'un certain mot; autrement c'est tout confondre: les Dictionnaires nous diront que *aqua* signifie *le feu*, de la même manière qu'ils nous disent que *mittere* veut dire *arrêter*,

* Adelp.
Act. 3. sc.
2. v. 37.
** Hec.
Act. 5. sc.
2. v. 14.

retenir ; car enfin les Latins. crioient *aquas*,
 * *Territa* *aquas*, * c'est-à-dire, *afferte aquas*, quand
 le feu avoit pris à la maison, & nous
 crions alors *au feu*, c'est-à-dire, acourez
 au feu pour aider à l'éteindre. Ainsi quand
 il s'agit d'apprendre la langue d'un auteur,
 il faut d'abord donner à un mot sa signifi-
 cation propre, c'est-à-dire, celle qu'il
 avoit dans l'imagination de l'auteur qui
 s'en est servi, & ensuite on le traduit, si
 l'on veut, selon la traduction des pensées,
 c'est à-dire, à la manière dont on rend le
 même fonds de pensée, selon l'usage d'une
 autre langue.

Mittere ne signifie donc point en latin
retenir, non plus que *pellere*, qui veut dire
 chasser. Si Térence a dit *lacrymas mitte*,
 Virgile a dit dans le même sens, *lacrymas dilecta pelle Créüse*. Chassez les larmes
 de Créüse, c'est-à-dire, les larmes que
 vous répandez pour l'amour de Créüse,
 cessez de pleurer votre chère Créüse, re-
 tenez les larmes que vous répandez pour
 l'amour d'elle, consolez-vous.

Mittere ne veut pas dire non plus en
 latin *écrire* : & quand on trouve *mittere*
epistolam alicui, cela veut dire dans le latin,
envoyer une lettre à quelqu'un, & nous di-

* *Territa*
vicinas,
Tertia cla-
mat aquas.
 Prop. L. 4.
 EL 9. v. 32.
ad extin-
guendum
incendium,
 inquit Be-
 roaldus.
 Ibid.

En. 2. v.
 785.

sons plus ordinairement , *écrire une lettre à quelqu'un*. Je ne finirois point si je voulois rapporter ici un plus grand nombre d'exemples du peu d'exactitude de nos meilleurs Dictionnaires ; *merces* punition , *nox* la mort , *pulvis* le bareau , &c.

Je voudrois donc que nos Dictionnaires donassent d'abord à un mot latin la signification propre que ce mot avoit dans l'imagination des auteurs latins : qu'ensuite ils ajoutassent les divers sens figurés que les Latins donoient à ce mot. Mais quand il arrive qu'un mot joint à un autre , forme une expression figurée , un sens , une pensée que nous rendons en notre langue , par une image différente de celle qui étoit en usage en latin ; alors je voudrois distinguer :

1. Si l'explication littéraire qu'on a déjà donnée du mot latin , suffit pour faire entendre à la lettre l'expression figurée , ou la pensée littéraire du latin ; en ce cas , je me contenterois de rendre la pensée à notre manière ; par exemple : *mittere* envoyer , *mitte iram* , retenez votre colère , *mittere epistolam alicui* , écrire une lettre à quelqu'un.

Provincia , Province , de *pro* ou *procul* ,

& de *vincire* lier, obliger, ou selon d'autres, de *vincere*, vaincre : c'étoit le nom générique que les Romains donnoient aux pays dont ils s'étoient rendus maîtres hors de l'Italie. On dit dans le sens propre, *provinciam capere, suscipere*, prendre le gouvernement d'une province, en être fait gouverneur ; & on dit par métaphore, *provinciam suscipere*, être dans un emploi, dans une fonction, faire quelque entreprise. *Provinciam cepisti duram*, tu t'es chargé d'une mauvaise commission, d'un emploi difficile.

Ter. Phor.
Act. I. sc. 2.

2. Mais lorsque la façon de parler latine est trop éloignée de la françoise, & que la lettre n'en peut pas être aisément entendue, les Dictionnaires devoient l'expliquer d'abord littéralement, & ensuite ajouter la phrase françoise qui répond à la latine, par exemple : *laterem crudum lavare*, laver une brique crue, c'est-à-dire, perdre son tems & sa peine, perdre son latin. Qui laverait une brique avant qu'elle fût cuite, ne ferait que de la boue, & perdrait la brique. On ne doit pas conclure de cet exemple, que jamais *lavare* ait signifié en latin perdre, ni *later* tems ou peine.

Au reste , il est évident que ces diverses significations qu'une langue donne à un même mot d'une autre langue , sont étrangères à ce mot dans la langue originale ; ainsi elles ne sont point de mon sujet : je traite seulement ici des différens sens que l'on donne à un même mot dans une même langue , & non pas des différentes images dont on peut se servir en traduisant , pour exprimer le même fonds de pensée.



DES TROPES.
SECONDE PARTIE.
Des Tropes en particulier.

I.

LA CATACHRESE,

Abus, Extension, ou Imitation.

Κατάχρησις
Abúſio.

LEs langues les plus riches n'ont point un assez grand nombre de mots pour exprimer chaque idée particulière, par un terme qui ne soit que le signe propre de cette idée; ainsi l'on est souvent obligé d'emprunter le mot propre de quelqu'autre idée, qui a le plus de rapport à celle qu'on veut exprimer; par exemple: l'usage ordinaire est de clouer des fers sous les piés des chevaux, ce qui s'appèle *ferrer un cheval*; que s'il arive qu'au lieu de fer on se serve d'argent, on dit alors que les chevaux *sont ferrés d'argent*, plutôt que d'inventer un nouveau mot qui ne seroit pas entendu: on ferre aussi d'argent une cassette, &c. alors *ferrer* signifie par exten-

sion, garnir d'argent au lieu de fer. On dit de même *aler à cheval sur un bâton*, c'est-à-dire, se mettre sur un bâton de la même manière qu'on se place à cheval.

Ludere par impar; equitare in arundine longâ.

Hor. 2.
Sat. 3. v. 24.

Dans les ports de mer on dit *bâtir un vaisseau*, quoique le mot de *bâtir* ne se dise proprement que des maisons ou autres édifices: Virgile s'est servi d'*edificare*, bâtir, en parlant du cheval de Troie; & Cicéron a dit, *edificare classem*, bâtir une flote.

Æn. 2. v.
16.
Cic. pro
lege Mani-
liâ. n. 4.

Dieu dit à Moïse, *je ferai pleuvoir pour vous des pains du Ciel*, & ces pains c'étoit la mâne: Moïse en la montrant dit aux Juifs, *voilà le pain que Dieu vous a donné pour vivre*. Ainsi la mâne fut apelée *pain* par extension.

Exod. ch.
xvi. v. 4
& 5.

Parricida, parricide, se dit en latin & en françois, non seulement de celui qui tue son père, ce qui est le premier usage de ce mot; mais il se dit encore par extension de celui qui fait mourir sa mère, ou quelqu'un de ses parens, ou enfin quelque personne sacrée.

Ainsi la Catachrèse est un écart que certains mots font de leur première signi-

fication, pour en prendre une autre qui y a quelque rapport, & c'est aussi ce qu'on apèle *extension*: par exemple; *feuille* se dit par extension ou imitation des choses qui sont plates & minces, come les feuilles des plantes; on dit *une feuille de papier, une feuille de fer blanc, une feuille d'or, une feuille d'étain*, qu'on met derrière les miroirs: *une feuille de carton; le talc se lève par feuilles; les feuilles d'un paravent, &c.*

La langue, qui est le principal organe de la parole, a doné son nom par métonymie & par extension au mot générique dont on se sert pour marquer les idiomes, le langage des différentes nations: *langue latine, langue françoise.*

Glace, dans le sens propre, c'est de l'eau gelée: ce mot signifie ensuite par imitation, par extension, un verre poli, une glace de miroir, une glace de carosse.

Glace signifie encore une sorte de composition de sucre & de blanc d'œuf, que l'on coule sur les biscuits, ou que l'on met sur les fruits confits.

Enfin, *glace* se dit encore au pluriel, d'une sorte de liqueur congelée.

Il y a même des mots qui ont perdu leur première signification, & n'ont retenu que

que celle qu'ils ont eue par extension : *florir*, *florissant*, se disoient autrefois des arbres & des plantes qui sont en fleurs ; aujourd'hui on dit plus ordinairement *fleurir* au propre, & *florir* au figuré : si ce n'est à l'infinitif, c'est au moins dans les autres modes de ce verbe ; alors il signifie être en crédit, en honneur, en réputation : *Pétrarque florissoit* vers le milieu du XIV. siècle : *une armée florissante*, *un empire florissant*. » La langue grèque, dit Madame » Dacier, se maintint encore assez *florif-* » *sante* jusqu'à la prise de Constantinople, » en 1453.

Prince, en latin *princeps*, signifioit seulement autrefois, premier, principal ; mais aujourd'hui en françois il signifie, un souverain, ou une personne de maison souveraine.

Le mot *Imperator*, Empereur, ne fut d'abord qu'un titre d'honneur que les soldats donnoient dans le camp à leur Général, quand il s'étoit distingué par quelque expédition mémorable : on n'avoit attaché à ce mot aucune idée de souveraineté, du tems même de Jules César, qui avoit bien la réalité de souverain, mais qui gouvernoit sous la forme de l'ancienne Républi-

que. Ce mot perdit son ancienne signification vers la fin du règne d'Auguste, ou peut-être même plus tard.

Le mot latin *succurrere*, que nous traduisons par *secourir*, veut dire proprement *courir sous* ou *sur*. Cicéron s'en est servi plusieurs fois en ce sens; *succurram atque*

* Cic. ad *subíbo*. *Quidquid* * *succurrit libet scribere*, &
Att. L. 14. Sénèque dit, *óbvius*, *si nomen non succúr-*
Epist. 1. sub *rit*, *Dóminos salutámus*; » lorsque nous ren-
finem. » controns quelqu'un, & que son nom ne
Senec. Ep. » nous vient pas dans l'esprit, nous l'ape-
111. » lons Monsieur. « Cependant come il

faut souvent se hâter & courir pour venir au secours de quelqu'un, on a donné insensiblement à ce mot par extension, le sens d'*aider* ou *secourir*.

πέτω
πέτομαι
Periz. in *peto* & *petomai*, dont le premier signifie
Sanct. min. *tomber*, & l'autre *voler*; enforte que ces
lib. 4. c. 4. verbes marquent une action qui se fait
n. 46. avec effort & mouvement vers quelque ob-
jet; ainsi:

1. Le premier sens de *pétere*, c'est *aler vers*, *se porter avec ardeur* vers un objet; ensuite on donne à ce mot par extension plusieurs autres sens, qui sont une suite du premier.

2. Il signifie *souhaiter d'avoir*, *briguer*, *demandeur*; *pétere consulátum*, *briguer le consulat*; *pétere núptias alicújus*, *rechercher une personne en mariage*.

3. *Aler prendre*; unde mihi petam cibum. Ter. Heaut. 5. 2. 25.

4. *Aler vers quelqu'un*; & en conséquence *le fraper*, *l'ataquer*. Virgile a dit: *malò me Galatèa petit*, & Ovide, *à pópulo saxis prætereúnte petor*. Ecl. 3. v. 64. Eleg. de nuce. v. 2.

5. Enfin *pétere* veut dire par extension, *aler en quelque lieu*, en sorte que ce lieu soit l'objet de nos demandes & de nos mouvemens. Les compagnons d'Enée, après leur naufrage, demandent à Didon qu'il leur soit permis de se mètre en état d'aler en Italie, dans le Latium, ou du moins d'aler trouver le Roi Aceste.

—— Itáliam læti Latiúmque petámus. Virg. Æn. I. v. 558.

At freta Sicániæ saltem sedésque parátas,
Unde huc advécti, regémque petámus Acéstén.

La réponse de Didon est digne de remarque :

Seu vos Hespériam magnam Saturniáque arva,
Sive Erycis fines, regémque optátis Acéstén.

où vous voyez qu'*optátis* explique *petámus*.

Virg. Æn. *Advértere* signifie *tourner vers* : *advértere*
 12. v. 555. *agmen urbi*, tourner son armée vers la ville ;
navem advértere, tourner son vaisseau vers
 quelque endroit, y aborder : ensuite on l'a
 dit par métaphore de l'esprit ; *advértere*
ánimum, *advértere mentem* ; tourner l'esprit
 vers quelque objet, faire attention, faire
 réflexion, considérer : on a même fait un
 mot composé de *ánimum* & d'*advértere* ;
anim-advértere, considérer, remarquer,
 examiner.

Mais parce qu'on tourne son esprit, son
 ressentiment, vers ceux qui nous ont ofen-
 sés, & qu'on veut punir ; on a donné ensuite
 par extension le sens de *punir* à *animadvér-*
tere ; *verbéribus animadvértébant in civés* ;

* Saluste * ils tournoient leur ressentiment, leur
 Catil. 51. colère, avec des verges contre les ci-
 toyens, c'est-à-dire, qu'ils condanoient au
 fouet les citoyens. Remarquez qu'*ánimus*
 se prend alors dans le sens de colère.

Basil. Fab. * *Animus*, dit Faber, se prend souvent
 Thef. v. pour cette partie de l'ame, *que ímpetus ha-*
bet & motus.

Hor. lib. *Ira furor brevis est ; ánimum rege*, qui nisi paret
 1. Epist. 2. *Imperat ; hunc frenis, hunc tu compésce caténâ*.
 v. 62.

Ces sortes d'extensions doivent être au-

torifées par l'usage d'une langue, & ne sont pas toujours réciproques dans une autre langue ; c'est-à-dire, que le mot françois ou allemand, qui répond au mot latin, selon le sens propre, ne se prend pas toujours en françois ou en allemand dans le même sens figuré que l'on donne au mot latin : *demander* répond à *pétere* ; cependant nous ne disons point *demander* pour *ataquer*, ni pour *aler à*.

Oppido dans son origine est le datif d'*óppidum*, ville ; *óppido* pour *la ville*, au datif. Les laboureurs en s'entretenant ensemble, dit Festus, se demandoient l'un à l'autre, avez-vous fait bone récolte ? *Sapè respondebatur, quantum vel óppido satis esset*, j'en aurois pour nourrir toute la ville : & de là est venu qu'on a dit *óppido* adverbialement, pour beaucoup ; *hinc in consuetudinem venit ut diceretur, óppido pro valdè, multum. Festus. v. Oppido.*

Dont vient de *undè*, ou plutôt de *de undè*, come nous disons *delà, dedans. Aliquid dederis undè utatur*, donnez-lui un peu d'argent dont il puisse vivre en le metant à profit : ce mot ne se prend plus aujourd'hui dans sa signification primitive ; on ne dit pas *la ville dont je viens*, mais *d'où je viens*.

Terencia
Adelph.
Act. 5. sc.
9. v. 24.

Propinâre, boire à la fanté de quelqu'un, est un mot purement grec, qui veut dire à la lettre, *boire le premier*. Quand les anciens vouloient exciter quelqu'un à boire, & faire à peu près à son égard ce que nous apelons *boire à la fanté*; ils prenoient une coupe pleine de vin, ils en buvoient un peu les premiers, & ensuite ils présentoient la coupe à celui qu'ils vouloient exciter à boire. * Cet usage s'est conservé en Flandre, en Hollande, & dans le Nord: on fait l'essai, c'est-à dire, qu'avant que de vous présenter le vase, on en boit un peu, pour vous marquer que vous pouvez en boire sans rien craindre. De là, par extension, par imitation, on s'est servi de *propinâre* pour *livrer quelqu'un, le trahir pour faire plaisir à un autre; le livrer, le doner* come on done la coupe à boire après avoir fait l'essai. *Je vous le livre*, dit Térence, en se servant par extension du mot *propino*, *moquez vous de lui tant qu'il vous*

Ter. Eun.
Act. v. scè-
ne dern.

* Hic Regina gravem gemmis auroque p̄p̄op̄oscit,
Implevitque mero p̄ateram.
— & in mensa laticum libavit honorem,
Primaque libato summo tenuis attigit ore:
Tum Bitiæ dedit increpitans; ille impiger hausit
Spumantem p̄ateram, & pleno se pr̄oluit auro. Æn. I. 732.

plaira, hunc vobis deridendum propino.

Nous avons vu dans la cinquième partie de cette Grammaire, que la préposition suppléoit aux rapports qu'on ne sauroit marquer par les terminaisons des mots ; qu'elle marquoit un rapport général ou une circonstance générale, qui étoit ensuite déterminée par le mot qui suit la préposition.

Or, ces rapports ou circonstances générales sont presque infinies, & le nombre des prépositions est extrêmement borné ; mais pour suppléer à celles qui manquent, on donne divers usages à la même préposition.

Chaque préposition a sa première signification, elle a sa destination principale, son premier sens propre ; & ensuite par extension, par imitation, par abus, en un mot par catachrèse, on la fait servir à marquer d'autres rapports qui ont quelque analogie avec la destination principale de la préposition, & qui sont suffisamment indiqués par le sens du mot qui est lié à cette préposition ; par exemple :

La préposition *in* est une préposition de lieu, c'est-à-dire, que son premier usage est de marquer la circonstance générale.

LA CATACHRESE.

d'être dans un lieu . *César fut tué dans le sénat, entrer dans une maison, serrer dans une cassette.*

Ensuite on considère par métaphore les différentes situations de l'esprit & du corps, les différens états de la fortune, en un mot les différentes manières d'être, come autant de lieux où l'homme peut se trouver; & alors on dit par extension, *être dans la joie, dans la crainte, dans le dessein, dans la bonc ou dans la mauvaise fortune, dans une parfaite santé, dans le désordre, dans l'épée, dans la robe, dans le doute, &c.*

On se fert aussi de cette préposition pour marquer le tems: c'est encore par extension, par imitation; on considère le tems come un lieu, *nolo me in tempore hoc videat senex*, c'est le dernier vers du quatrième acte de l'Andriène de Térence.

Ubi & ibi sont des adverbes de lieu; on les fait servir aussi par imitation pour marquer le tems, *hæc ubi dicta*, après que ces mots furent dits, après ces paroles. *Non tu ibi natum? (objurgasti)* n'alâtes-vous pas sur le champ gronder votre fils? ne lui dites-vous rien alors?

On peut faire de pareilles observations sur les autres prépositions, & sur un grand nombre d'autres mots.

Virg. Æn.
I. v. 85.
Térence,
And. Act.
I. sc. I. v.
322.

» La préposition *après*, dit M. l'Abé de Dangeau, * marque premièrement postériorité de lieu entre des personnes ou des choses : *marcher après quelqu'un ; le valet court après son maître ; les Conseillers sont assis après les Présidens.*

* Feuille volante sur la préposition *après*.

Ensuite, considérant les honeurs, les richesses, &c. come des êtres réels, on a dit par imitation, *courir après les honeurs, soupirer après sa liberté.*

» *Après*, marque aussi postériorité de tems, par une espèce d'extension de la quantité de lieu à celle du tems. *Pierre est arrivé après Jaques.* Quand un homme marche après un autre, il arive ordinairement plus tard ; *après demain, après dîné, &c.*

» *Ce Tableau est fait d'après le Titien. Ce paysage est fait d'après nature* : ces façons de parler ont raport à la postériorité de tems. Le Titien avoit fait le tableau avant que le peintre le copiât ; la nature avoit formé le paysage avant que le peintre le représentât.

C'est ainsi que les prépositions latines *à* & *sub* marquent aussi le tems, come je l'ai fait voir en parlant des prépositions.

» Il me semble, dit M. l'Abé de Dan-

» geau, qu'il seroit fort utile de faire voir
 » coment on est venu à doner tous ces
 » divers usages à un même mot; ce qui
 » est comun à la plûpart des langues.

Le mot d'*heures* ὥρα, n'a signifié d'abord que le tems; ensuite par extension il a signifié les quatre saisons de l'année. Lors-

Hiad.L.V. qu'Homère dit que *depuis le commencement*
 Trad. pag. *des tems les heures veillent à la garde du haut*
 224. *Olympe, & que le soin des portes du ciel leur*

Rem. P. *est confié*; Madame Dacier remarque qu'
 278. Homère apèle les *heures* ce que nous apelons *les saisons*.

Herod.L.2. Hérodote dit que les Grecs ont pris des
 Babyloniens l'usage de diviser le jour en

Pline, L. douze parties. Les Romains prirent en
 7. c. 60. suite cet usage des Grecs, il ne fut introduit chez les Romains qu'après la première guerre punique: ce fut vers ce tems-là que par une autre extension l'on donna le nom d'*heures* aux douze parties du jour, & aux douze parties de la nuit; celles-ci étoient divisées en quatre veilles, dont chacune comprenoit trois heures.

Dans le langage de l'Eglise, les jours de la semaine qui suivent le dimanche, sont apelés *féries* par extension.

Il y avoit parmi les anciens des fêtes &

des fêtes : les fêtes étoient des jours Solemnels où l'on faisoit des jeux & des sacrifices avec pompe ; les fêtes étoient seulement des jours de repos où l'on s'abste-
noit du travail. Festus prétend que ce mot vient à *feriendis victimis*.

L'année chrétienne començoit autrefois au jour de Pâques ; ce qui étoit fondé sur ce passage de S. Paul : *Quomodo Christus resurrexit à mortuis, ita & nos in novitate Rom. c. 6. v. 4. vite ambulémus.*

L'Empereur Constantin ordona que l'on s'abstiendroit de toute œuvre servile pendant la quinzaine de Pâques, & que ces quinze jours seroient *féries* : cela fut exécuté du moins pour la première semaine ; ainsi tous les jours de cette première semaine furent *féries*. Le lendemain du dimanche d'après Pâques fut la seconde *férie*, ainsi des autres. L'on donna ensuite par extension, par imitation, le nom de *férie seconde, troisième, quatrième, &c.* aux autres jours des semaines suivantes, pour éviter de leur doner les noms profanes des Dieux des payens.

C'est ainsi que chez les Juifs le nom de *sabat* (*sabbatum*) qui signifie *repos*, fut doné au septième jour de la semaine, en mé-

moire de ce qu'en ce jour Dieu se reposa ; pour ainsi dire, en cessant de créer de nouveaux êtres : ensuite par extension on donna le même nom à tous les jours de la semaine, en ajoutant *premier, second, troisième, &c. prima, secunda, &c, sabbatorum. Sabbatum* se dit aussi de la semaine. On donna encore ce nom à chaque septième année, qu'on apela *année sabbatique*, & enfin à l'année qui arivoit après sept fois sept ans, c'étoit le jubilé des Juifs ; tems de rémission, de restitution, où chaque particulier rentroit dans ses anciens héritages aliénés, & où les esclaves devenoient libres.

Notre verbe *aler*, signifie dans le sens propre, *se transporter d'un lieu à un autre* ; mais ensuite dans combien de sens figurés n'est il pas employé par extension ! Tout mouvement qui aboutit à quelque fin ; toute manière de procéder, de se conduire, d'atcindre à quelque but ; enfin tout ce qui peut être comparé à des voyageurs qui vont ensemble, s'exprime par le verbe *aler* ; *je vais*, ou *je vas* ; *aler à ses fins*, *aler droit au but* : *il ira loin*, c'est-à-dire, il fera de grands progrès, *aler étudier, aler lire, &c.*

Devoir, veut dire dans le sens propre,

LA CATACHRESE. 61

être obligé par les loix à payer ou à faire quelque chose : on le dit ensuite par extension de tout ce qu'on doit faire par bienfiance, par politesse, nous devons apprendre ce que nous devons aux autres, & ce que les autres nous doivent.

Devoir se dit encore par extension de ce qui arrivera, come si c'étoit une dette qui dût être payée : je dois sortir : instruisez-vous de ce que vous êtes, de ce que vous n'êtes pas, & de ce que vous devez être, c'est-à-dire, de ce que vous ferez, de ce à quoi vous êtes destiné.

Notre verbe auxiliaire avoir, que nous avons pris des Italiens, vient dans son origine du verbe habere, avoir, posséder. César a dit qu'il envoya au devant toute la cavalerie qu'il avoit assemblée de toute la province, quem coactum habebat. Il dit encore dans le même sens, avoir les fermes tenues à bon marché, c'est-à-dire, avoir pris les fermes à bon marché, les tenir à bas prix. Dans la suite on s'est écarté de cette signification propre d'avoir, & on a joint ce verbe par métaphore & par abus, à un supin, à un participe ou adjectif; ce sont des termes abstraits dont on parle come de choses réelles : amavi, j'ai aimé, habeo

Cæsar præ-
misit equi-
tatum om-
nem, quem
ex omni
provincia
coactum
habebat.

Cæsar de
bello Gal-
lico. L. I.

Vestigalia
parvo præ-
tio redem-
pta habere.

Idem ibid.
Nostram
adolescens-
tiam ha-

bent despi-
cátam. Ter.
Eun Act. 2.
sc. 3. v. 92.

amátum ; aimé est alors un supin ; un nom qui marque le sentiment que le verbe signifie ; je possède le sentiment d'aimer , come un autre possède sa montre. On est si fort acoutumé à ces façons de parler , qu'on ne fait plus attention à l'ancienne signification propre d'*avoir* ; on lui en done une autre qui ne signifie *avoir* que par figure , & qui marque en deux mots le même sens que les Latins exprimoient en un seul mot. Nos Grammairiens qui ont toujours rapporté notre Grammaire à la Grammaire latine , disent qu'alors *avoir* est un verbe auxiliaire , parce qu'il aide le supin ou le participe du verbe à marquer le même tems que le verbe latin signifie en un seul mot.

Etre , avoir , faire , sont les idées les plus simples , les plus comunes , & les plus intéressantes pour l'home : or les homes parlent toujours de tout par comparaison à eux-mêmes ; de là vient que ces mots ont été le plus détournés à des usages différens : *être assis , être aimé , &c. avoir de l'argent , avoir peur , avoir honte , avoir quelque chose faite , &c* en moins de mots *avoir fait*.

De plus , les homes réalisent leurs abstractions ; ils en parlent par imitation ;

come ils parlent des objets réels : ainsi ils se font servir du mot *avoir* en parlant de choses inanimées & de choses abstraites. On dit *cette ville a deux lieues de tour, cet ouvrage a des défauts ; les passions ont leur usage ; il a de l'esprit, il a de la vertu : & ensuite par imitation & par abus, il a aimé, il a lu, &c.*

Remarquez en passant que le verbe *a* est alors au présent, & que la signification du prétérit n'est que dans le supin ou participe.

On a fait aussi du mot *il* un terme abstrait, qui représente une idée générale, l'être en général ; il y a des homes qui disent, *illud quod est, ibi habet homines qui dicunt* : dans la bone latinité on prend un autre tour, come nous l'avons remarqué ailleurs.

Notre *il* dans ces façons de parler, répond au *res* des Latins : *Própius metum res fuerat*, la chose avoit été proche de la crainte : c'est-à-dire, il y avoit eu sujet de craindre. *Res ita se habet*, il est ainsi. *Rex tua ágitur*, il s'agit de vos intérêts, &c.

T. Liv. L.
I. II. 25.

Ce n'est pas seulement la propriété d'*avoir*, qu'on a atribuée à des êtres inani-

més & à des idées abstraites, on leur a aussi attribué celle de *vouloir* : on dit *cela veut dire*, au lieu de *cela signifie* ; *un tel verbe veut un tel cas* ; *ce bois ne veut pas brûler* ; *cette clé ne veut pas tourner*, &c. Ces façons de parler figurées sont si ordinaires, qu'on ne s'aperçoit pas même de la figure.

La signification des mots ne leur a pas été donnée dans une assemblée générale de chaque peuple, dont le résultat ait été signifiée à chaque particulier qui est venu dans le monde ; cela s'est fait insensiblement & par l'éducation : les enfans ont lié la signification des mots aux idées que l'usage leur a fait conoître que ces mots signifioient.

1. A mesure qu'on nous a donné du pain, & qu'on nous a prononcé le mot *pain* ; d'un côté le pain a gravé par les yeux son image dans notre cerveau, & en a excité l'idée : d'un autre côté, le son du mot *pain* a fait aussi son impression par les oreilles, de sorte que ces deux idées accessoires, c'est-à-dire, excitées en nous en même-tems, ne sauroient se réveiller séparément, sans que l'une excite l'autre.

2. Mais parce que la conoissance des autres mots qui signifient des abstractions ou
des

des opérations de l'esprit, ne nous a pas été donnée d'une manière aussi sensible ; que d'ailleurs la vie des homes est courte, & qu'ils sont plus occupés de leurs besoins & de leur bien être, que de cultiver leur esprit, & de perfectioner leur langage ; come il y a tant de variété & d'inconstance dans leur situation, dans leur état ; dans leur imagination, dans les différentes relations qu'ils ont les uns avec les autres ; que par la difficulté que les homes trouvent à prendre les idées précises de ceux qui parlent, ils retranchent ou ajoutent presque toujours à ce qu'on leur dit ; que d'ailleurs la mémoire n'est ni assez fidèle, ni assez scrupuleuse pour retenir & rendre exactement les mêmes mots & les mêmes sons, & que les organes de la parole n'ont pas dans tous les homes une conformation assez uniforme pour exprimer les sons précisément de la même manière ; enfin come les langues ne sont point assez fécondes pour fournir à chaque idée un mot précis qui y réponde : de tout cela il est arrivé que les enfans se sont insensiblement écartés de la manière de parler de leurs pères, come ils se sont écartés de leur manière de vivre & de s'habiller ;

ils ont lié au même mot des idées différentes & éloignées, ils ont donné à ce même mot des significations empruntées, & y ont attaché un tour différent d'imagination : ainsi les mots n'ont pû garder longtems une simplicité qui les restraingît à un seul usage ; c'est ce qui a causé plusieurs irrégularités aparentes dans la Grammaire & dans le régime des mots ; on n'en peut rendre raison que par la conoissance de leur première origine, & de l'écart, pour ainsi dire, qu'un mot a fait de sa première signification & de son premier usage : ainsi cette figure mérite une attention particulière, elle règne en quelque sorte sur toutes les autres figures.

Avant que de finir cet article, je crois qu'il n'est pas inutile d'observer que la catachrèse n'est pas toujours de la même espèce.

1. Il y a la catachrèse qui se fait lorsqu'on donne à un mot une signification éloignée, qui n'est qu'une suite de la signification primitive : c'est ainsi que *succurrere* signifie aider, secourir : *Pétere*, attaquer : *Animadvertere*, punir : ce qui peut souvent être rapporté à la métalepse, dont nous parlerons dans la suite.

II. La seconde espèce de catachrèse n'est proprement qu'une sorte de métaphore, c'est lorsqu'il y a imitation & comparaison, còme quand on dit *ferrer d'argent*, *feuille de papier*, &c.

I I.

LA METONYMIE.

LE mot de *Métonymie* signifie transposition, ou changement de nom, un nom pour un autre.

Μετωνυμία.
Changé-
ment de
nom, de
μετά, qui
dans la
composi-
tion mar-
que chan-
gement, &
de ὄνομα,
nom.

En ce sens cette figure comprend tous les autres tropes; car dans tous les tropes, un mot n'étant pas pris dans le sens qui lui est propre, il réveille une idée qui pourroit être exprimée par un autre mot. Nous remarquerons dans la suite ce qui distingue proprement la métonymie des autres tropes.

Les maîtres de l'art restreignent la métonymie aux usages suivans.

I. LA CAUSE POUR L'EFET; par exemple: vivre de son travail, c'est-à-dire, vivre de ce qu'on gagne en travaillant.

Les Païens regardoient Cérés come la Déesse qui avoit fait sortir le blé de la

terre, & qui avoit appris aux homes la manière d'en faire du pain : ils croyoient que Bacchus étoit le Dieu qui avoit trouvé l'usage du vin ; ainsi ils donoient au blé le nom de *Cérès*, & au vin le nom de *Bacchus* ; on en trouve un grand nombre d'exemples dans les Poètes : Virgile a dit ; *un vieux Bacchus*, pour dire du vin vieux.

Virg. *Æn.* *Impléntur veteris Bacchi.* Madame des Houlières a fait une balade dont le refrain est,

L'amour languit sans Bacchus & Cérès.

C'est la traduction de ce passage de Té-

Ter. *Eun.* *sine Cérere & Libero friget Venus.*
Act. 4. sc. 5. C'est-à-dire, qu'on ne songe guère à faire l'amour quand on n'a pas de quoi vivre. Virgile a dit :

Æn. 1. v. *Tum Cérerem corrúptam undis cerealiáque arma*
 181. *Expédiunt fessi rerum.*

Scarron, dans sa traduction burlesque, se sert d'abord de la même figure ; mais voyant bien que cette façon de parler ne seroit point entendue en notre langue, il en ajoute l'explication :

Scarron,
 Virgile
 travesti. L.
 1.

Lors fut des vaisseaux descendue
 Toute la Cérès corompue ;
 En langage un peu plus humain,
 C'est ce de quoi l'on fait du pain.

Ovide a dit, qu'une lampe prête à s'éteindre se ralume quand on y verse Pallas, * c'est-à-dire, de l'huile: ce fut Pallas, selon la fable, qui la première fit sortir l'olivier de la terre, & enseigna aux homes l'art de faire de l'huile; ainsi Pallas se prend pour l'huile, come Bacchus pour le vin.

On raporte à la même espèce de figure les façons de parler, où le nom des Dieux du Paganisme se prend pour la chose à quoi ils présidoient, quoiqu'ils n'en fussent pas les inventeurs. Jupiter se prend pour l'air, Vulcain pour le feu: ainsi pour dire, où vas-tu avec ta lanterne? Plaute a dit, *Quo ámbulas tu, qui Vulcánum in cornu conclusum geris?* Où vas-tu toi qui portes Vulcain enfermé dans une corne? Et Virgile, *furit Vulcánus*; & encore au premier livre des Géorgiques, voulant parler du vin cuit ou du résiné que fait une ménagère de la campagne, il dit qu'elle se sert de Vulcain pour dissiper l'humidité du vin doux.

Aut dulcis musti Vulcáno decoquit humórem. Plaut. Amph. Act. I. sc. I. v. 185. Æn. 5. v. 662. Georg: I. v. 295.

* Cujus ab allóquiis ánima hæc moribúnda revíxit,
Ut vigil infusâ Pállade flamma solet. *Ovid. Trist. L. IV. El. 5. v. 4.*

Neptune se prend pour la mer ; Mars le Dieu de la guerre se prend souvent pour la guerre même , ou pour la fortune de la guerre , pour l'évènement des combats , l'ardeur , l'avantage des combatans. Les historiens disent souvent qu'on a combattu avec un Mars égal , *aquo Marte pugnatum est* , c'est-à-dire , avec un avantage égal ; *ancipiti Marte* , avec un succès douteux ; *vario Marte* , quand l'avantage est tantôt d'un côté , & tantôt de l'autre.

C'est encore prendre la cause pour l'effet , que de dire d'un Général ce qui , à la lettre , ne doit être entendu que de son armée ; il en est de même lorsqu'on donne le nom de l'auteur à ses ouvrages : il a lu Cicéron , Horace , Virgile ; c'est-à-dire , les ouvrages de Cicéron , &c.

Jésus-Christ lui-même s'est servi de la métonymie en ce sens , lorsqu'il a dit , parlant des Juifs : ils ont Moïse & les Prophètes , c'est-à-dire , ils ont les livres de Moïse & ceux des Prophètes.

On donne souvent le nom de l'ouvrier à l'ouvrage ; on dit d'un drap que c'est un *Van-Robais* , un *Rousseau* , un *Pagnon* , c'est-à-dire , un drap de la manufacture de Van-Robais , ou de celle de Rousseau , &c.

C'est ainsi qu'on donne le nom du peintre au tableau : on dit j'ai vu un beau *Rembrant*, pour dire un beau tableau fait par le Rembrant. On dit d'un curieux en estampes, qu'il a un grand nombre de *Callots*, c'est-à-dire, un grand nombre d'estampes gravées par Callot.

On trouve souvent dans l'Écriture Sainte *Jacob, Israël, Juda*, qui sont des noms de Patriarches, pris dans un sens étendu pour marquer tout le Peuple Juif. M. Fléchier, parlant du sage & vaillant Machabée, auquel il compare M. de Turène, a dit » cet » home qui réjouissoit *Jacob* par ses vertus » & par ses exploits. « *Jacob*, c'est-à-dire, le Peuple Juif.

Oraison
funèbre de
M. de Tu-
rène.

Au lieu du nom de l'effet, on se sert souvent du nom de la cause instrumentale qui sert à le produire : ainsi pour dire que quelqu'un écrit bien, c'est-à-dire, qu'il forme bien les caractères de l'écriture, on dit qu'il a une belle main.

La plume est aussi une cause instrumentale de l'écriture, & par conséquent de la composition ; ainsi *plume* se dit par métonymie, de la manière de former les caractères de l'écriture, & de la manière de composer.

Plume se prend aussi pour l'auteur même, c'est une *bonne plume*, c'est-à-dire, c'est un auteur qui écrit bien : c'est une de nos *meilleures plumes*, c'est-à-dire, un de nos meilleurs auteurs.

- *Style*, signifie aussi par figure la manière d'exprimer les pensées.

Les anciens avoient deux manières de former les caractères de l'écriture ; l'une étoit *pingendo*, en peignant les lettres, ou sur des feuilles d'arbres, ou sur des peaux préparées, ou sur la petite membrane intérieure de l'écorce de certains arbres ; cette membrane s'appèle en latin *liber*, d'où vient *livre* ; ou sur de petites tablettes faites de l'arbrisseau *papyrus*, ou sur de la toile ; &c. Ils écrivoient alors avec de petits roseaux, & dans la suite ils se servirent aussi de plumes come nous.

L'autre manière d'écrire des anciens, étoit *incidendo*, en gravant les lettres sur des lames de plomb ou de cuivre ; ou bien sur des tablettes de bois, enduites de cire. Or pour graver les lettres sur ces lames, ou sur ces tablettes, ils se servoient d'un poinçon, qui étoit pointu par un bout, & aplati par l'autre : la pointe servoit à graver, & l'extrémité aplatie servoit à effacer ;

& c'est pour cela qu'Horace a dit *stylum* Lib. i. sat. x. v. 72. *vertere*, tourner le style, pour dire, *effacer*, *corriger*, *retoucher à un ouvrage*. Ce poinçon s'apeloit *Stylus*, * *Style*, tel est le sens propre de ce mot ; dans le sens figuré, il signifie la manière d'exprimer les pensées. C'est en ce sens que l'on dit, le style sublime, le style simple, le style médiocre, le style soutenu, le style grave, le style comique, le style poétique, le style de la conversation, &c.

* de *σύλος*
Columna,
columella,
petite colonne.

Outre routes ces manières différentes d'exprimer les pensées, manières qui doivent convenir aux sujets dont on parle, & que pour cela on apèle style de convenance ; il y a encore le style personnel : c'est la manière particulière dont chacun exprime ses pensées. On dit d'un auteur que son style est clair & facile, ou au contraire, que son style est obscur, embarrassé, &c : on reconoît un auteur à son style, c'est-à-dire, à sa manière d'écrire, come on reconoît un home à sa voix, à ses gestes, & à sa démarche.

Style se prend encore pour les différentes manières de faire les procédures selon les différents usages établis en chaque juridiction : le style du Palais, le style du Con-

feil, le style des Notaires, &c. Ce mot a encore plusieurs autres usages qui viennent par extension de ceux dont nous venons de parler.

Pinceau, outre son sens propre, se dit aussi quelquefois par métonymie, come *plume & style* : on dit d'un habile peintre, que c'est un savant *pinceau*.

Voici encore quelques exemples tirés de l'Écriture Sainte, où la cause est prise

* Levit. c. V. v. 1. pour l'effet. Si * *peccáverit ánima, portábit iniquitátem suam*, elle portera son iniquité,

Mich. c. VII. v. 9. c'est-à-dire, la peine de son iniquité. *Iram Dómini portábo quóniam peccávi*, où vous voyez que par la colère du Seigneur, il faut entendre la *peine* qui est une suite de

Levit. c. XIX. v. 13. la colère. *Non morábitur opus mercenárii tui apud te usque manè*, opus, l'ouvrage, c'est-à-dire, le salaire, la récompense qui est due à l'ouvrier à cause de son travail.

Tobie a dit la même chose à son fils tout simplement : *Quicumque tibi áliquid operátus fuerit, statim ei mercédem restitue, & merces mercenárii tui apud te omnínò non remáneat*. Le Prophète Osée dit, que les Prêtres mangeront les péchés du peuple, *pec-*

Osée, c. IV. v. 8. *cáta pópuli mei cómedent*, c'est-à-dire, les victimes ofertes pour les péchés.

II. L'ÉFET POUR LA CAUSE : COME lorsqu'Ovide dit que le mont Pélion n'a point d'ombres, *nec habet Pélion umbras*; Metam. L. XII. v. 513. c'est-à-dire, qu'il n'a point d'arbres, qui sont la cause de l'ombre; *l'ombre*, qui est l'éfet des arbres, est prise ici pour les arbres mêmes.

Dans la Genèse, il est dit de Rébecca, que deux nations étoient en elle; * c'est-à-dire, Esau & Jacob, les pères de deux nations; Jacob des Juifs, Esau des Idu-mécens.

Les Poètes disent *la pâle mort*, *les pâles maladies*, la mort & les maladies rendent pâle. *Pallidámque Pyrènen*, la pâle fontaine Perse. Prof. de Pyrène : c'étoit une fontaine consacrée aux Muses. L'aplication à la poésie rend pâle, come toute autre aplication violente. Par la même raison Virgile a dit la triste vicillesse.

Pallentes hábitant morbi trístisque Senéctus. Æn. L. VI. V. 275.
 Et Horace, *pállida mors*. La mort, la maladie, & les fontaines consacrées aux Muses ne sont point pâles; mais elles produisent la pâleur: ainsi on donne à la cause une épithète qui ne convient qu'à l'éfet. Lib. I. Od. 4.

* *Dux gentes sunt in útero tuo, & duo pópuli ex ventre tuo dividéntur.* Gen. c. XXV. v. 23.

III. LE CONTENANT POUR LE CONTENU: come quand on dit, *il aime la bouteille*, c'est-à-dire, *il aime le vin*. Virgile dit que Didon ayant présenté à Bitias une coupe d'or pleine de vin, Bitias la prit & *se lava, s'arosa de cet or plein*; c'est-à-dire, de la liqueur contenue dans cette coupe d'or.

Æn. I. v. ille impiger hausit
743. Spumântem pateram, & pleno se prôluit auro.

Auro est pris pour la coupe, c'est la matière pour la chose qui en est faite, nous parlerons bien-tôt de cette espèce de figure, ensuite la coupe est prise pour le vin.

Le ciel, où les anges & les saints jouissent de la présence de Dieu, se prend souvent pour Dieu même: *Implorer le secours du ciel; grace au ciel: j'ai péché contre le ciel & contre vous*, dit l'enfant prodigue à son père. *Le ciel* se prend aussi pour les Dieux du Paganisme.

Pater, pec-
câvi in cœ-
lum & co-
ram te. Luc.
c. xv. v. 18.
Siluit terra
in conspec-
tu ejus.
Macab. L.
x. c. 1. v. 3.

La terre se tut devant Alexandre; c'est-à-dire, les peuples de la terre se soumirent à lui: *Rome désaprouva la conduite d'Appius*, c'est-à-dire, les Romains désaprouvèrent: *Toute l'Europe s'est réjouie à la naissance du Dauphin*; c'est à-dire, tous les souverains, tous les peuples de l'Europe se sont réjouis.

Lucrèce a dit que les chiens de chasse mettoient *une forêt* en mouvement ; * où l'on voit qu'il prend la forêt pour les animaux qui sont dans la forêt.

Un *nid* se prend aussi pour les petits oiseaux qui sont encore au nid.

Carcer, prison, se dit en latin d'un homme qui mérite la prison.

IV. LE NOM DU LIEU , où une chose se fait, se prend POUR LA CHOSE MESME : on dit un *Caudebec* , au lieu de dire , un chapeau fait à Caudebec, ville de Normandie.

On dit de certaines étofes, *c'est une Marseille* , c'est-à-dire , une étofe de la manufacture de Marseille : *c'est une Perse* , c'est-à-dire , une toile peinte qui vient de Perse.

A propos de ces sortes de noms , j'observerai ici une méprise de M. Ménage , qui a été suivie par les auteurs du Dictionnaire Universel , apelé comunément Dictionnaire de Trévoux ; c'est au sujet d'une sorte de lame d'épée qu'on apèle *Olinde* : les olindes nous viennent d'Alemagne , & sur-tout de la ville de *Solingen* , dans le cercle de Westphalie : on prononce *Solin-gue*. Il y a aparence que c'est du nom de

* Sepire plagis saltum canibusque ciere. *Lucr.* L. v. v. 1250.

cette ville que les épées dont je parle, ont été apelées des *olindes* par abus. Le nom d'*olinde*, nom romanesque, étoit déjà connu, come le nom de *Silvie* ; ces sortes d'abus sont assez ordinaires en fait d'étymologie. Quoi qu'il en soit, M. Ménage & les Auteurs du Dictionnaire de Trévoux n'ont point rencontré heureusement, quand ils ont dit *que les olindes ont été ainsi apelées de la ville d'Olinde dans le Brésil, d'où ils nous disent que ces sortes de lames sont venues.* Les ouvrages de fer ne viennent point de ce pays-là : il nous vient du Brésil une sorte de bois que nous apelons *brésil*, il en vient aussi du sucre, du tabac, du baume, de l'or, de l'argent, &c : mais on y porte le fer de l'Europe, & sur-tout le fer travaillé.

La ville de Damas en Syrie, au pié du mont Liban, a donné son nom à une sorte de sabres ou de couteaux qu'on y fait : *il a un vrai Damas*, c'est-à-dire, un sabre ou un couteau qui a été fait à Damas.

On donne aussi le nom de *Damas* à une sorte d'étoffe de soie, qui a été fabriquée originairement dans la ville de Damas ; on a depuis imité cette sorte d'étoffe à Venise, à Gènes, à Lyon, &c. ainsi on dit *Damas de Venise, de Lyon, &c.* On donne

encore ce nom à une sorte de prune , dont la peau est fleurie de façon qu'elle imite l'étoffe dont nous venons de parler.

Fayence est une ville d'Italie dans la Romagne : on y a trouvé la manière de faire une sorte de vaissèle de terre vernissée , qu'on apèle *de la fayence* ; on a dit ensuite par métonymie , qu'on fait de fort belles *fayences* en Holande , à Nevers , à Rouen , &c.

C'est ainsi que *le Lycée* se prend pour les disciples d'Aristote , ou pour la doctrine qu'Aristote enseignoit dans le Lycée. *Le Portique* se prend pour la Philosophie que Zénon enseignoit à ses disciples dans le Portique.

Le Lycée étoit un lieu près d'Athènes , où Aristote enseignoit la Philosophie en se promenant avec ses disciples ; ils furent apelés *Péripatéticiens* du grec *peripateo* , je me promène : *on ne pense point ainsi dans le Lycée* , c'est-à-dire , que les disciples d'Aristote ne sont point de ce sentiment.

Les anciens avoient de magnifiques portiques publics où ils aloient se promener ; c'étoient des galeries basses , soutenues par des colones ou par des arcades , à peu près come la Place Royale de Paris , & come

περιπατέω ,
 ámbulo
 ánimi cákē
 sá.

les cloîtres de certaines grandes maisons religieuses. Il y en avoit un entr'autres fort célèbre à Athènes, où le philosophe Zénon tenoit son école : ainsi par le *Portique* on entend souvent la philosophie de Zénon, la doctrine des Stoïciens ; car les disciples de Zénon furent apelés *Stoïciens* du grec *stoa*, qui signifie *portique*. Le *Portique* n'est pas toujours d'accord avec le *Lycée*, c'est-à-dire, que les sentimens de Zénon ne sont pas toujours conformes à ceux d'Aristote.

Rousseau ; pour dire que Cicéron dans sa maison de campagne méditoit la philosophie d'Aristote & celle de Zénon, s'explique en ces termes :

C'est-là que ce Romain ; dont l'éloquente voix,
D'un joug presque certain, sauva sa République ;
Fortifioit son cœur dans l'étude des loix ;

Et du Lycée, & du Portique.

Rousseau,
Liv. 2. ode
3.

Académus laissa près d'Athènes un héritage où Platon enseigna la philosophie. Ce lieu fut apelé *Académie*, du nom de son ancien possesseur ; de là la doctrine de Platon fut apelée *l'Académie*. On donc aussi par extension le nom d'*Académie* à différentes assemblées de savans qui s'appliquent

à cultiver les langues, les sciences, ou les beaux arts.

Robert Sorbon, confesseur & aumônier de S. Louis, institua dans l'Université de Paris cette fameuse école de Théologie, qui du nom de son fondateur est apelée *Sorbone*: le nom de *Sorbone* se prend aussi par figure pour les Docteurs de Sorbone, ou pour les sentimens qu'on y enseigne: *La Sorbone enseigne que la puissance Ecclésiastique ne peut ôter aux Rois les couronnes que Dieu a mises sur leurs têtes, ni dispenser leurs sujets du serment de fidélité.* Regnum meum non est de hoc mundo.

Joan. c.
xviii. v. 36.

V. LE SIGNE POUR LA CHOSE SIGNIFIÉE,

Dans ma vieillesse languissante,

Le Sceptre que je tiens pèse à ma main tremblante. Quinault. Phaëton, act. II. sc. 5.
C'est-à-dire, je ne suis plus dans un âge convenable pour me bien acquiter des soins que demande la Royauté. Ainsi le *Sceptre* se prend pour l'autorité royale; le *bâton de Maréchal de France*; pour la dignité de Maréchal de France; le *chapeau de Cardinal*, & même simplement le *chapeau* se dit pour le Cardinalat.

L'épée se prend pour la profession militaire; la *Robe* pour la Magistrature; &

pour l'état de ceux qui suivent le bareau.

A la fin j'ai quité la Robe pour l'Épée.

Corn. le
Menteur,
act. 1. sc. 1.
v. 1.

Cicéron a dit que les armes doivent céder à la robe.

Cedant arma togæ ; concedat laurea lingue.

C'est-à-dire, comme il l'explique lui-même, * que la paix l'emporte sur la guerre, & que les vertus civiles & pacifiques sont préférables aux vertus militaires.

Mezerai.
Hist. de
France, in-
fol. tom. 3.
p. 900.

» La lance, dit Mézerai, étoit autrefois la plus noble de toutes les armes dont se servoient les Gentilshommes françois : « la quenouille étoit aussi plus souvent qu'aujourd'hui entre les mains des femmes : de là on dit en plusieurs occasions *lance*, pour signifier un home, & *quenouille* pour marquer une femme : *sief qui tombe de lance en quenouille*, c'est-à-dire, sief qui passe des mâles aux femmes. *Le Royaume de France ne tombe point en quenouille*, c'est-à-dire, qu'en France les femmes ne succèdent point à la couronne : mais les Royaumes d'Espagne, d'Angleterre, & de Suède, tombent en quenouille : les femmes peuvent aussi succéder à l'Empire de Moscovie.

* More Poetarum locutus hoc intelligi volui, bellum ac rumultum paci atque otio concessurum. Cic. Orat. in Pison. n. 73. aliter xxx.

C'est ainsi que du tems des Romains les *faisceaux* se prenoient pour l'autorité consulaire ; les aigles romaines, pour les armées des Romains qui avoient des aigles pour enseignes. L'Aigle qui est le plus fort des oiseaux de proie, étoit le symbole de la victoire chez les Egyptiens.

Saluste a dit que Catilina, après avoir rangé son armée en bataille, fit un corps de réserve des autres enseignes, c'est-à-dire, des autres troupes qui lui restoient, *reliqua signa in subsidiis arctius collocat.* Salust.
Catil.

On trouve souvent dans les auteurs latins *Pubes*, poil folet, pour dire *la jeunesse, les jeunes gens* ; c'est ainsi que nous disons familièrement à un jeune homme, *vous êtes une jeune barbe* ; c'est-à-dire, vous n'avez pas encore assez d'expérience. *Canities*, les cheveux blancs, se prend aussi pour la vieillesse. * *Non dedúces canítíem ejus ad ínferos.*

** *Deducétis canos meos cum dolóre ad ínferos.*

Les divers symboles dont les anciens se sont servis, & dont nous nous servons encore quelquefois pour marquer ou certaines Divinités, ou certaines nations, ou enfin les vices & les vertus, ces symboles, dis-je, sont souvent employés pour marquer la chose dont ils sont le symbole.

Boileau,
Ode sur la
prise de
Namur.

En vain au *Lion* belge
Il voit l'*Aigle* germanique
Uni sous les *Léopards*.

Par le *Lion* belge, le Poète entend les Provinces-unies des pays bas : par l'*Aigle* germanique, il entend l'Allemagne ; & par les *Léopards*, il désigne l'Angleterre, qui a des léopards dans ses armoiries.

Id. *ibid.* Mais qui fait enfler la Sambre,
Sous les *Jumeaux* éfrayés ?

Sous les *Jumeaux*, c'est-à-dire, à la fin du mois de Mai & au commencement du mois de Juin. Le Roi assiégea Namur le 26 de Mai 1692. & la ville fut prise au mois de Juin suivant. Chaque mois de l'année est désigné par un signe vis à-vis duquel le soleil se trouve depuis le 21. d'un mois ou environ, jusqu'au 21. du mois suivant.

Sunt Aries, Taurus, Gémini, Cancer, Leo, Virgo, Libraque, Scorpion, Arcitenens, Capre, Amphora, Pisces.

Aries, le Bélier comence vers le 21. du mois de Mars, ainsi de suite.

Montf. Antiq. expliq. tom. III. p. 183.

» Les villes, les fleuves, les régions &
» même les trois parties du monde avoient
» autrefois leurs symboles, qui étoient
» come des armoiries par lesquelles on les
» distinguoit les unes des autres.

Le trident est le symbole de Neptune : le pan est le symbole de Junon : l'olive ou l'olivier est le symbole de la paix & de Minerve, Déesse des beaux arts : le laurier étoit le symbole de la victoire : les vainqueurs étoient couronnés de laurier, même les vainqueurs dans les arts & dans les sciences, c'est-à-dire, ceux qui s'y distinguoient au-dessus des autres. Peut-être qu'on en ufoit ainsi à l'égard de ces derniers, parce que le laurier étoit consacré à Apollon, Dieu de la poésie & des beaux arts. Les Poètes étoient sous la protection d'Apollon & de Bacchus; ainsi ils étoient couronnés, quelquefois de laurier, & quelquefois de lierre, *doctarum édera premia fróntium.*

Hor. l. r.
Od. l. v. 29.
Voy. aussi
le prologue
de Persé.

La palme étoit aussi le symbole de la victoire. On dit d'un saint, qu'il a remporté la palme du martyre. Il y a dans cette expression une métonymie, *palme* se prend pour *victoire*, & de plus l'expression est métaphorique; la victoire dont on veut parler, est une victoire spirituelle.

» A l'autel de Jupiter, dit le P. de Mont-
» faucon, on mettoit des feuilles de hêtre.
» à celui d'Apollon, de laurier : à ce-
» lui de Minerve, d'olivier : à l'autel de

Antiq. Ex-
pli. tom.
2. p. 129.

» Vénus, de myrte : à celui d'Hercule, de
 » peuplier : à celui de Bacchus, de lierre :
 » à celui de Pan, des feuilles de pin.

VI. LE NOM ABSTRAIT POUR LE CONCRET. J'explique dans un article exprès le sens abstrait & le sens concret, j'observerai seulement ici que *blancheur* est un terme abstrait ; mais quand je dis que *ce papier est blanc*, *blanc* est alors un terme concret. *Un nouvel esclavage se forme tous les jours pour vous*, dit Horace, c'est-à-dire, vous avez tous les jours de nouveaux esclaves. *Tibi servitus crescit nova. Servitus* est un abstrait, au lieu de *servi*, ou *novi amatores qui tibi serviant. Invidiâ major*, au-dessus de l'envie, c'est-à-dire, triomphant de mes envieux.

Hor. liv. 2.
 Od. 3. v. 18.

Hor. liv.
 2. Od. 20.

Æn. l. IX.
 v. 266.

Custodia, garde, conservation, se prend en latin pour ceux qui gardent, *noctem custodia ducit insomnem*.

Spes, l'espérance, se dit souvent pour ce qu'on espère. *Spes que differtur affligit animam*.

1. Reg. c.
 1. v. 27.

Petitio, demande, se dit aussi pour la chose demandée. *Dedit mihi dominus petitionem meam*.

Lib. 1. fab.
 3.

C'est ainsi que Phèdre a dit, *tua calamitas non sentiret*, c'est-à-dire, *tu calamité-*

sus non sentires. Tua calamitas est un terme * *ibid. fab.* abstrait, au lieu que *tu calamitosus* est le ^{8.} concret. *Credens colli longitudinem* * pour ^{** *ibid. fab. 13.*} *collum longum* : & encore *corvi stupor* ** qui est l'abstrait, pour *corvus stupidus* qui est ^{*** *Georg. l. 1. v. 143.*} le concret. Virgile a dit de même, *ferrum rigidum* *** qui est l'abstrait, au lieu de *fer- rum rigidum* qui est le concret.

VII. Les parties du corps qui sont regardées come le siège des passions & des sentimens intérieurs, se prennent pour les sentimens mêmes : c'est ainsi qu'on dit *il a du cœur*, c'est-à-dire, du courage.

Observez que les anciens regardoient le cœur come le siège de la sagesse, de l'esprit, de l'adresse : ainsi *habet cor* * dans *Plaute*, ne veut pas dire come parmi nous, elle a du courage, mais elle a de l'esprit ; *vir cordatus*, veut dire en latin un homme de sens, qui a un bon discernement.

* *Cata est & callida, habet cor. Plaute. Per fa. act. 4. sc. 4. v. 71. Si est mihi cor. Si j'ai de l'esprit, de l'intelligence.*

Cornutus, philosophe Stoïcien, qui fut le maître de Perse, & qui a été ensuite le comentateur de ce Poëte, fait cette remarque sur ces paroles de la première fable : *Sum petulanti splene cachinno.* » *Physici dicunt homines splene ridere, felle* » *irasci ; jecore amare, corde sapere & pul-* » *mone jactari.* « Aujourd'hui on a d'autres lumières.

Plaut. Mof- tel. act. 1. sc. 2. v. 3.

Perse.
prolog.

Perse dit que le *ventre*, c'est-à-dire, la *faim*, le *besoin*, a fait apprendre aux *pies* & aux *corbeaux* à parler.

O quanta
spécies! cé-
rebrum
non habet.
Ph. l. i. fab.
7.

La *cervèle* se prend aussi pour l'esprit, le jugement; O la belle tête! s'écrie le renard dans Phèdre, *quel dommage, elle n'a point de cervèle!* On dit d'un étourdi, que c'est une tête sans *cervèle*: Ulysse dit à Euryale, selon la traduction de Madame Dacier,

Odyss. T.
2. p. 13.

jeune home, vous avez tout l'air d'un écervelé: c'est-à-dire, come elle l'explique dans ses savantes remarques, *vous avez tout l'air d'un home peu sage.* Au contraire, quand on dit, *c'est un home de tête, c'est une bone tête*, on veut dire que celui dont on parle, est un habile home, un home de jugement. La *tête lui a tourné*, c'est-à-dire, qu'il a perdu le bon sens, la présence d'esprit. *Avoir de la tête*, se dit aussi figurément d'un opiniâtre: *Tête de fer*, se dit d'un home appliqué sans relâche, & encore d'un entêté.

La *langue*, qui est le principal organe de la parole, se prend pour la parole: *c'est une méchante langue*, c'est-à-dire, c'est un médifant; *avoir la langue bien pendue*, c'est avoir le talent de la parole, c'est parler facilement.

VII. Le nom du maître de la maison

se prend aussi pour la maison qu'il occupe : Virgile a dit, *jam proximus ardet Ucalégon*, Æn. 2. v. c'est-à-dire, le feu a déjà pris à la maison ³¹²⁻ d'Ucalégon.

On donne aussi aux pièces de monnaie le nom du Souverain dont elles portent l'empreinte. *Ducētos Philīppos reddat aūreos* : Plaut. Bacchid. act. iv. sc. 2. v. 8. qu'elle rende deux cens *Philipes* d'or : nous dirions deux cens *Louis* d'or.

Voilà les principales espèces de métonymie. Quelques-uns y ajoutent la métonymie, par laquelle on nome ce qui précède pour ce qui suit, ou ce qui suit pour ce qui précède ; c'est ce qu'on apèle L'ANTECEDENT POUR LE CONSEQUENT, OU LE CONSEQUENT POUR L'ANTECEDENT ; on en trouvera des exemples dans la métalepse, qui n'est qu'une espèce de métonymie à laquelle on a donné un nom particulier : au lieu qu'à l'égard des autres espèces de métonymie, dont nous venons de parler, on se contente de dire métonymie de la cause pour l'effet, métonymie du contenant pour le contenu, métonymie du signe, &c.

III.

LA MÉTALEPSE.

Μετόληψις.
Transmu-
tatio: μετὰ,
trans. λαμ-
βάνω, εάριο.

Inst. orat. I.
VIII. c. 6.

LA Métalepse est une espèce de métonymie, par laquelle on explique ce qui suit pour faire entendre ce qui précède; ou ce qui précède pour faire entendre ce qui suit: elle ouvre, pour ainsi dire, la porte, dit Quintilien, afin que vous passiez d'une idée à une autre, *ex alio in aliud viam præstat*; c'est l'antécédent pour le conséquent, ou le conséquent pour l'antécédent, & c'est toujours le jeu des idées accessoires dont l'une réveille l'autre.

Le partage des biens se fesoit souvent & se fait encore aujourd'hui, en tirant au fort: Josué se servit de cette manière de partager. *

Le fort précède le partage; de là vient que *sorts* en latin se prend souvent pour le partage même, pour la portion qui est échue en partage; c'est le nom de l'antécédent qui est donné au conséquent.

* Cumque surrexissent viri, ut pérgerent ad describendam terram, præcepit eis Jósue dicens: circúite terram & describite eam ac revertimini ad me; ut híc coram dómíno, in Silo mittam vobis sortem. *Josue*, ch. XVIII. v. 8.

Sors signifie encore jugement , arrêt , c'étoit le sort qui décidoit chez les Romains , du rang dans lequel chaque cause devoit être plaidée : * ainsi quand on a dit *sors* pour jugement , on a pris l'antécédent pour le conséquent.

Sortes en latin se prend encore pour un oracle , soit parce qu'il y avoit des oracles qui se rendoient par le sort , soit parce que les réponses des oracles étoient come autant de jugemens qui régloient la destinée , le partage , l'état de ceux qui les consultoient.

On croit avant que de parler ; je crois , * dit le Prophète , & c'est pour cela que je parle. Il n'y a point là de métalepse : mais il y a une métalepse quand on se sert de *parler* ou de *dire* pour signifier *croire* ; direz-vous après cela que je ne suis pas de vos amis ? c'est-à-dire , croirez-vous ? aurez-vous sujet de dire ?

* Crédisi, propter quod locutus sum. Ps. 115. v. 1.

Cedo veut dire dans le sens propre , je

* Ex more romano non audiebantur causæ , nisi per sortem ordinatæ. Tempore enim quo causæ audiebantur , conveniebant omnes , unde & concilium : & ex sorte dierum ordinem accipiebant , quo post dies triginta suas causas exequerentur , unde est *urnam movet*. Servius in illud *Virgilio*,

Nec vero hæc sine sorte datæ , sine júdice sedes. *Æn.* l. v. v. 431.

cède, *je me rends* : cependant par une métalepse de l'antécédent pour le conséquent, *cedo* signifie souvent dans les meilleurs auteurs *dites* ou *donnez* : cette signification vient de ce que quand quelqu'un veut nous parler, & que nous parlons toujours nous-mêmes, nous ne lui donnons pas le tems de s'expliquer : *écoutez-moi*, nous dit-il ; hé bien *je vous cède*, *je vous écoute*, *parlez* ; *cedo*, *dic*.

Quand on veut nous donner quelque chose, nous refusons souvent par civilité, on nous presse d'accepter, & enfin nous répondons *je vous cède*, *je vous obéis*, *je me rends*, *donnez*, *cedo*, *da* ; *cedo* qui est le plus poli de ces deux mots, est demeuré tout seul dans le langage ordinaire, sans être suivi de *dic* ou de *da* qu'on supprime par ellipse : *cedo* signifie alors ou l'un ou l'autre de ces deux mots, selon le sens ; c'est ce qui précède pour ce qui suit, & voilà pourquoi on dit également *cedo*, soit qu'on parle à une seule personne, ou à plusieurs : car tout l'usage de ce mot, dit un ancien

Cornel.
Fronto.
apud auctores
linguæ
latine, p.
1336. v.
cedo.

Grammairien, c'est de demander pour soi, *cedo sibi poscit & est immobile*.

On rapporte de même à la métalepse ces façons de parler, *il oublie les bienfaits*, c'est-

à-dire, il n'est pas reconnoissant. *Souvenez-vous de notre convention*, c'est-à-dire ; observez notre convention : *Seigneur, ne vous ressouvenez point de nos fautes*, c'est-à-dire, ne nous en punissez point, accordez nous en le pardon : *Je ne vous conois pas*, c'est-à-dire, je ne fais aucun cas de vous, je vous méprise, vous êtes à mon égard come n'étant point.

Quem emnes mortales ignorant & ludificant.

Il a été, il a vécu, veut dire souvent *il est mort*; c'est l'antécédent pour le conséquent.

Plaut. Amphi. act. iv. sc. 3. v.

..... C'en est fait, Madame, & j'ai vécu, c'est-à-dire, je me meurs.

13. Rac. Mithrid. act. v. sc. dern.

Un mort est regreté par ses amis, ils voudroient qu'il fût encore en vie, ils souhaitent celui qu'ils ont perdu, ils le desirerent : ce sentiment suppose la mort, ou du moins l'absence de la personne qu'on regrète. Ainsi *la mort, la perte ou l'absence* sont l'antécédent ; & *le desir, le regret* sont le conséquent. Or, en latin *desiderari*, être souhaité, se prend pour *être mort, être perdu, être absent*, c'est le conséquent pour l'antécédent, c'est une métalepse. *Ex parte Alexandri triginta omninò & duo*, ou selon d'autres, *trecenti omninò, ex peditibus desiderati sunt* ; du côté d'Alexandre il n'y eut

Q. Curt. l. iiii. c. ii. fin.

en tout que trois cens fantassins de tués, Alexandre ne perdit que trois cens homes d'infanterie. *Nulla nâvis desiderabatur* : aucun vaisseau n'étoit désiré, c'est-à-dire, aucun vaisseau ne périt, il n'y eut aucun vaisseau de perdu.

» Je vous avois promis que je ne serois
» que cinq ou six jours à la campagne,
» dit Horace à Mécénas, & cependant j'y
» ai déjà passé tout le mois d'Août.

Hor. l. 1. Quinque dies tibi pollicitus me rure futurum,
ep. 7. Sextilem totum, mendax, desideror.

Où vous voyez que *desideror* veut dire par métalepse, je suis absent de Rome, je me tiens à la campagne.

Par la même figure, *desiderâri* signifie encore *manquer* (*deficere*) être tel que les autres aient besoin de nous. » Les Thé-
» bains, par des intrigues particulières,
» n'ayant point mis Epaminondas à la
» tête de leur armée, reconurent bien-tôt
» le besoin qu'ils avoient de son habileté
» dans l'art militaire : « * *desiderâri cæpta*
est Epaminonda diligentia. Cornélius Népos
dit encore que Ménéclyde jaloux de la
gloire d'Epaminondas, exhortoit conti-
nuëlement les Thébains à la paix, afin

Corn. Nep.
Epam. c. 7.
id. c. 5.

qu'ils ne sentissent point le besoin qu'ils avoient de ce général. *Hortári solébat Thebános, ut pacem bello anteferrent, ne illius imperatóris ópera desiderarétur.*

La métalepse se fait donc lorsqu'on passe come par degrés d'une signification à une autre : par exemple, quand Virgile a dit, après quelques épis, c'est-à-dire, après quelques années : les épis suposent le tems de la moisson, le tems de la moisson supose l'été, & l'été supose la révolution de l'année. Les Poètes prènent les hivers, les étés, les moissons, les autones, & tout ce qui n'arrive qu'une fois en une année, pour l'année même. Nous disons dans le discours ordinaire, *c'est un vin de quatre feuilles*, pour dire, c'est un vin de quatre ans; & dans les coutumes on trouve *bois de quatre feuilles*, c'est-à-dire, bois de quatre années.

Post áli-
quot mea
regna vi-
dens mirá-
bor arístas.
Virg. Ecl. 1.
v. 70.

Cout. de
Loudun,
tit. 14. art.
3.

Ainsi le nom des différentes opérations de l'agriculture se prend pour le tems de ces opérations, c'est le conséquent pour l'antécédent, la moisson se prend pour le tems de la moisson, la vendange pour le tems de la vendange; *il est mort pendant la moisson*, c'est-à-dire, dans le tems de la moisson. La moisson se fait ordinairement

dans le mois d'Août, ainsi par métonymie ou métalepse, on apèle la moisson l'*Août*, qu'on prononce l'*ou*, alors le tems dans lequel une chose se fait, se prend pour la chose même, & toujours à cause de la liaison que les idées accessoires ont entre elles.

On raporte aussi à cette figure ces façons de parler des Poètes, par lesquelles ils prennent l'antécédent pour le conséquent; lorsqu'au lieu d'une description, ils nous mettent devant les yeux le fait que la description suppose.

» O Ménalque ! si nous vous perdions ;
 » dit Virgile, * qui émailleroit la terre de
 » fleurs ? qui feroit couler les fontaines
 » sous une ombre verdoyante ? « C'est à-
 dire, qui chanteroit la terre émaillée de
 fleurs ? Qui nous en feroit des descriptions
 aussi vives & aussi riantes que celles que
 vous en faites ? Qui nous peindroit come
 vous ces ruisseaux qui coulent sous une
 ombre verte ?

Le même Poète a dit, ** que » Silène

* Quis canèrer nymphas ? Quis humum florèntibus her-
 bis Spargeret, aut viridi fontes indúceret umbrâ ? *Virg.*
Ecl. iv. v. 19.

** Tum Phaetontíadas musco circumdat amara
 Corticis, atque solo procèras érgit alnos. *Virg. Ecl. vi.*
v. 62.

» envelopa chacune des sœurs de Phaéton
 » avec une écorce amère, & fit sortir de
 » terre de grands peupliers; « c'est-à-dire,
 que Silène chanta d'une manière si vive
 la métamorphose des sœurs de Phaéton en
 peuplier, qu'on croyoit voir ce change-
 ment. Ces façons de parler peuvent être
 rapportées à l'hypotypose dont nous parle-
 rons dans la suite.

I V.

LA SYNECDOQUE. *

LE terme de *Synecdoque* signifie com-
 préhension, conception : en effet dans
 la *Synecdoque* on fait concevoir à l'esprit
 plus ou moins que le mot dont on se sert
 ne signifie dans le sens propre.

Συνεδοχή
 Compré-
 hension.

* On écrit ordinairement *Synecdoche*, voici les raisons
 qui me déterminent à écrire *Synecdoque*.

1°. Ce mot n'est point un mot vulgaire qui soit dans la
 bouche des gens du monde, enforte qu'on puisse les con-
 sultier pour conoître l'usage qu'il faut suivre par raport à
 la prononciation de ce mot.

2°. Les gens de lettres que j'ai consultés le prononcent
 différemment, les uns disent *Synecdoche* à la françoise,
 come *Roche*, & les autres soutiennent avec Richelet, qu'on
 doit prononcer *Synecdoque*.

3°. Ce mot est tout grec Συνεδοχή; il faut donc le pro-
 noncer en conservant au χ sa prononciation originale,

Quand au lieu de dire d'un home qu'il aime *le vin*, je dis qu'il aime la bouteille, c'est une simple métonymie, c'est un nom pour un autre : mais quand je dis *cent voiles* pour cent vaisseaux, non seulement je prens un nom pour un autre, mais je done au mot *voiles* une signification plus étendue que celle qu'il a dans le sens propre; je prens la partie pour le tout.

La Synecdoque est donc une espèce de métonymie, par laquelle on done une signification particulière à un mot, qui dans le sens propre a une signification plus générale; ou au contraire, on done une

c'est ainsi qu'on prononce & qu'on écrit ἐποχή; *Monarque* μονάρχης & μέναρχος; *Pentateuque*, πεντατευχος; *Andromaque*, Ἀνδρομάχη; *Télémaque*, Τηλέμαχος, &c. On conserve la même prononciation dans *Echo*, Ἠχώ; *Ecole*, Schola Σχολή, &c.

Je crois donc que synecdoque étant un mot scientifique qui n'est point dans l'usage vulgaire, il faut l'écrire d'une manière qui n'induisse pas à une prononciation peu convenable à son origine.

4°. L'usage de rendre par *ch* le χ des Grecs, a introduit une prononciation françoise dans plusieurs mots que nous avons pris des Grecs. Ces mots étant devenus comuns, & l'usage ayant fixé la manière de les prononcer & de les écrire, respectons l'usage, prononçons *catéchisme*, *machine*, *chimère*, *Archidiacre*, *Architeôte*, &c. come nous prononçons *chi* dans les mots françois: mais encore un coup *Synecdoque* n'est point un mot vulgaire, écrivons donc & prononçons *Synecdoque*.

signification générale à un mot qui dans le sens propre n'a qu'une signification particulière. En un mot, dans la métonymie je prens un nom pour un autre, au lieu que dans la synecdoque, je prens le *plus* pour le *moins*, ou le *moins* pour le *plus*.

Voici les différentes sortes de Synecdoques que les Grammairiens ont remarquées.

I. SYNECDOQUE DU GENRE: come quand on dit *les mortels* pour les homes; le terme de *mortels* devoit pourtant comprendre aussi les animaux qui sont sujets à la mort aussi bien que nous: ainsi, quand par les *mortels* on n'entend que les homes, c'est une synecdoque du genre: on dit le *plus* pour le *moins*.

Dans l'Écriture Sainte, *créature* ne signifie ordinairement que les homes; c'est encore ce qu'on apèle la synecdoque du genre, parce qu'alors un mot générique ne s'entend que d'une espèce particulière: *créature* est un mot générique, puisqu'il comprend toutes les espèces de choses créées, les arbres, les animaux, les métaux, &c. Ainsi lorsqu'il ne s'entend que des homes, c'est une synecdoque du genre, c'est-à-dire, que sous le nom du genre,

Eúntes in mundum univérsum prædicáte evangélium omni creatúræ. Marc. c. 16. v. 15.

G ij



on ne conçoit, on n'exprime qu'une espèce particulière; on restreint le mot générique à la simple signification d'un mot qui ne marque qu'une espèce.

Nombre est un mot qui se dit de tout assemblage d'unités: les Latins se sont quelquefois servis de ce mot en le restreignant à une espèce particulière.

1. Pour marquer l'harmonie, le chant: il y a dans le chant une proportion qui se compte. Les Grecs apèlent aussi *rhythmos* tout ce qui se fait avec une certaine proportion: *Quidquid certo modo & ratione fit.*

Virg. Ecl. . . . Números memini, si verba tenerem.
IX. v. 45. » Je me souviens de la mesure, de l'harmonie, de la cadence, du chant, de l'air; mais je n'ai pas retenu les paroles.

2. *Númerus* se prend encore en particulier pour les vers; parce qu'en éfet les vers sont composés d'un certain nombre de piés ou de syllabes: *Scribimus números*, nous faisons des vers.

Perse sat.
I. v. 3.

3. En françois nous nous servons aussi de *nombre* ou de *nombreux*, pour marquer une certaine harmonie, certaines mesures, proportions ou cadences, qui rendent agréables à l'oreille un air, un vers, une période, un discours. Il y a un certain

nombre qui rend les périodes harmonieuses. On dit d'une période qu'elle est fort nombreuse, *numerosa oratio* ; c'est-à-dire, que le nombre des syllabes qui la composent est si bien distribué, que l'oreille en est frappée agréablement : *numerus* a aussi cette signification en latin. *In oratione numerus latinè, grecè ἑυκρὸς, inesse dicitur.* . . . *Ad capiendas aures*, ajoute Cicéron, *numeri ab oratore quaruntur* : & plus bas il s'exprime en ces termes : *Aristoteles versum in oratione vetat esse, numerum jubet.* Aristote ne veut point qu'il se trouve un vers dans la prose, c'est-à-dire, qu'il ne veut point que lorsqu'on écrit en prose, il se trouve dans le discours le même assemblage de piés, ou le même nombre de syllabes qui forment un vers. Il veut cependant que la prose ait de l'harmonie ; mais une harmonie qui lui soit particulière, quoiqu'elle dépende également du nombre des syllabes & de l'arrangement des mots.

II. Il y a au contraire la SYNECDOQUE DE L'ESPECE : c'est lorsqu'un mot, qui dans le sens propre ne signifie qu'une espèce particulière, se prend pour le genre ; c'est ainsi qu'on apèle quelquefois *voleur* un méchant home. C'est alors prendre *le moins* pour marquer *le plus*.

Il y avoit dans la Theſſalie, entre le mont Oſſa & le mont Olympe, une fameuſe plaine apelée *Tempé*, qui paſſoit pour un des plus beaux lieux de la Grèce; les Poètes grecs & latins ſe ſont ſervis de ce mot particulier pour marquer toutes ſortes de belles campagnes.

» Le doux ſommeil, dit Horace, n'aime
 » point le trouble qui règne chez les
 » grands, il ſe plaît dans les petites mai-
 » ſons de bergers, à l'ombre d'un ruiſſeau,
 » ou dans ces agréables campagnes, dont
 » les arbres ne ſont agités que par le zé-
 » phyre; » & pour marquer ces campa-
 gnes, il ſe fert de *Tempe* :

Hor. l. 3.
 od. l. v. 22.

. . . Somnus agréſtium
 Lenis virorum, non humiles domos
 Faſtidit, umbroſamque ripam,
 Non zephyris agitata Tempe.

Le mot de *corps* & le mot d'*ame* ſe prennent auſſi quelquefois ſéparément pour tout l'homme: on dit populairement, ſurtout dans les provinces, *ce corps-là* pour cet homme-là; *voilà un plaifant corps*, pour dire un plaifant perſonage. On dit auſſi qu'*il y a cent mille ames dans une ville*, c'eſt-à-dire, cent mille habitans. *Omnes animæ*

domûs Jacob, toutes les perſones de la famille de Jacob. *Génuît ſéxdecim ánimas*, il eut ſeize enfans. Gen. c.
46. v. 27.
ibid. v. 18.

111. SYNECDOQUE DANS LE NOMBRE, c'eſt lorſqu'on met un ſingulier pour un plurier, ou un plurier pour un ſingulier.

1. *Le Germain révolté*, c'eſt à-dire, les Germains, les Alemans, *l'énemi vient à nous*, c'eſt-à-dire, *les énemis*. Dans les hiftoriens latins on trouve ſouvent *pedes* pour *pédites*; le fantaffin pour les fantaffins, l'Infanterie.

2. Le plurier pour le ſingulier. Souvent dans le ſtyle ſérieux on dit *nous*, au lieu de *je*, & de même, *Il eſt écrit dans les Prophètes*, c'eſt-à dire, dans un livre de quelqu'un des Prophètes. Quod dictum eſt per Prophetas.
Matt. c. 2.

3. Un nombre certain pour un nombre incertain. *Il me l'a dit, dix fois, vint fois, cent fois, mille fois*, c'eſt-à-dire, pluſieurs fois. v. 23.

4. Souvent pour faire un compte rond, on ajoute ou l'on retranche ce qui empêche que le compte ne ſoit rond: ainſi on dit la *verſion des ſeptante*, au lieu de dire la verſion des ſoixante & douze interprètes, qui, ſelon les Pères de l'Egliſe, traduſirent l'Ecriture Sainte en grec, à la

prière de Ptolémée Philadelphe, Roi d'Égypte, environ trois cens ans avant J. C. Vous voyez que c'est toujours ou *le plus* pour *le moins*, ou au contraire *le moins* pour *le plus*.

IV. LA PARTIE POUR LE TOUT, & LE TOUT POUR LA PARTIE. Ainsi *la tête* se prend quelquefois pour tout l'home : c'est ainsi qu'on dit comunément, *on a payé tant par tête*, c'est-à-dire, tant pour chaque personne ; *une tête si chère*, c'est-à-dire, une personne si précieuse, si fort aimée.

Les Poètes disent *après quelques moissons, quelques étés, quelques hivers*, c'est-à-dire, après quelques années.

L'onde, dans le sens propre, signifie une vague, un flot ; cependant les Poètes prennent ce mot ou pour la mer, ou pour l'eau d'une rivière, ou pour la rivière même.

Quinault.
Hic, act. 1.
sc. 3.

Vous juriez autrefois que cette onde rebèle
Se feroit vers sa source une route nouvelle,
Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé :
Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine ;
C'est le même penchant qui toujours les entraîne ;
Leur cours ne change point, & vous avez changé.

Dans les Poètes latins, *la poupe* ou la *proue* d'un vaisseau, se prennent pour tout le vaisseau. On dit en françois *cent voiles*, pour dire cent vaisseaux, *Tectum*, le toit, se prend en latin pour toute la maison : *Ænéan in régia ducit tecta*, elle mène Enée dans son palais.

Virg. *Æn.*
I. V. 635.

La porte, & même *le seuil de la porte*, se prennent aussi en latin pour toute la maison, tout le palais, tout le temple. C'est peut-être par cette espèce de synecdoque qu'on peut donner un sens raisonnable à ces vers de Virgile :

Tum foribus Divæ, médiâ testudine templi,
Septa armis, folioque alte subnixa refedit.

Æn. I. 7;
509.

Si Didon étoit assise à la porte du temple, *foribus Divæ*, comment pouvoit-elle être assise en même-tems sous le milieu de la voûte, *mediâ testudine*? C'est que par *foribus Divæ*, il faut entendre d'abord en général le temple; elle vint au temple, & se plaça sous la voûte.

Lorsqu'un citoyen romain étoit fait esclave, ses biens appartenoient à ses héritiers; mais s'il revenoit dans sa patrie, il rentroit dans la possession & jouissance de tous ses biens: ce droit, qui est une espèce

de droit de retour, s'apeloit en latin *jus postliminii* ; de *post*, après, & de *limen*, le seuil de la porte, l'entrée.

Porte, par synecdoque & par antonomase, signifie aussi la cour du Grand Seigneur, de l'Empereur Turc. On dit *faire un traité avec la Porte*, c'est-à-dire, avec la Cour Ottomane. C'est une façon de parler qui nous vient des Turcs : ils nomment *Porte* par excellence la porte du sérail, c'est le palais du Sultan ou Empereur Turc, & ils entendent par ce mot, ce que nous appelons *la Cour*.

Nous disons *il y a cent feux dans ce village*, c'est-à-dire, cent familles.

On trouve aussi des noms de villes, de fleuves, ou de pays particuliers, pour des noms de provinces & de nations. * Les Pélasgiens, les Argiens, les Doriens, peuples particuliers de la Grèce, se prennent pour tous les Grecs, dans Virgile & dans les autres Poètes anciens.

On voit souvent dans les Poètes *le Tibre* ** pour les Romains ; *le Nil* pour les

* Eurus ad auroram Nabathæaque regna recessit. *Ovid. Metam.* l. 1. v. 61.

** Cum Tiberi, Nilo grátia nulla fuit. *Prop.* l. 2. Eleg. 33. v. 20. Per Tiberim Romános, per Nilum Ægyptios intelligito. *Beroald in Propert.*

Egyptiens ; *la Seine* pour les François.

* Chaque climat produit des favoris de Mars , * Boileau.
 La Seine a des Bourbons , le Tibre a des Césars. Ep. 1.

** Fouler aux piés l'orgueil & du Tage & du Tibre. ** *Idem* ;
 Discours
 au Roi.

Par *le Tage* il entend les Espagnols , le
 Tage est une des plus célèbres rivières
 d'Espagne.

v. On se sert souvent du nom de LA
 MATIERE pour marquer LA CHOSE QUI
 EN EST FAITE : le pin ou quelque autre
 arbre se prend dans les Poètes pour un
 vaisseau ; on dit comunément *de l'argent* ,
 pour des pièces d'argent , de la monnaie.
Le fer se prend pour l'épée : *périr par le fer* .
 Virgile s'est servi de ce mot pour le soc de
 la charue :

At prius ignotum ferro quàm scindimus æquor. I. Georg.

M. Boileau dans son ode sur la prise de v. 50.
 Namur , a dit *l'airain* pour dire les canons.

Et par cent bouches horribles
 L'*airain* sur ces monts terribles
 Vomit le fer & la mort.

L'*airain* en latin *æs* , se prend aussi fréquen-
 ment pour la monnaie , les richesses : la pre-
 mière monnaie des Romains étoit de cui-
 vre : *æs aliénium* , le cuivre d'autrui , c'est-

à-dire, le bien d'autrui, qui est entre nos mains, nos dettes, ce que nous devons.

Enfin *ara* se prend pour des vases de cuivre, pour des trompètes, des armes, en un mot, pour tout ce qui se fait de cuivre.

Gen. c. 3. v. 19. Dieu dit à Adam, tu es poussière, & tu retourneras en poussière, *pulvis es & in pulverem revertéris*, c'est-à-dire, tu as été fait de poussière, tu as été formé d'un peu de terre.

Virgile s'est servi du nom de l'éléphant, pour marquer simplement de l'ivoire; * c'est ainsi que nous disons tous les jours *un castor*, pour dire un chapeau fait de poil de castor, &c.

Le pieux Énée, dit Virgile, ** lança sa haste avec tant de force contre Mézence, qu'elle perça le bouclier fait de trois plaques de cuivre, & qu'elle traversa les piquures de toile; & l'ouvrage fait de trois taureaux, c'est-à-dire, de trois cuirs. Cette

. . . . * Ex auro, solidóque elepháto. *Georg.* III. v. 26.

Dona dehinc auro grávia sectóque elepháto. *Æn.* III. v. 464.

** Tum pius Ænéas hastam jacit : illa per orbem
Ære cavum tríplici per línea terga, tribúsq;
Tránsit intéxtum tauris opus. *Æn.* I. x. v. 783.

façon de parler ne seroit pas entendue en notre langue.

Mais il ne faut pas croire qu'il soit permis de prendre indifféremment un nom pour un autre, soit par métonymie, soit par synecdoque : il faut, encore un coup, que les expressions figurées soient autorisées par l'usage ; ou du moins que le sens littéral qu'on veut faire entendre, se présente naturellement à l'esprit sans révolter la droite raison, & sans blesser les oreilles acoutumées à la pureté du langage. Si l'on disoit qu'une armée navale étoit composée de *cent mâts*, ou de *cent avirons*, au lieu de dire *cent voiles* pour cent vaisseaux, on se rendroit ridicule : chaque partie ne se prend pas pour le tout, & chaque nom générique ne se prend pas pour une espèce particulière, ni tout nom d'espèce pour le genre ; c'est l'usage seul qui donne à son gré ce privilège à un mot plutôt qu'à un autre.

Ainsi, quand Horace a dit que les combats sont en horreur aux mères, *bella matribus detestata* ; je suis persuadé que ce Poëte n'a voulu parler précisément que des mères. Je vois une mère alarmée pour son fils, qu'elle fait être à la guerre, ou

Hor. l. i.
od. i.v.24.

dans un combat, dont on vient de lui apprendre la nouvelle : Horace excite ma sensibilité en me faisant penser aux alarmes où les mères sont alors pour leurs enfans ; il me semble même que cette tendresse des mères est ici le seul sentiment qui ne soit pas susceptible de foiblesse ou de quelque autre interprétation peu favorable : les alarmes d'une maîtresse pour son amant, n'oseroient pas toujours se montrer avec la même liberté, que la tendresse d'une mère pour son fils. Ainsi quelque déférence que j'aie pour le savant P. Sanadon, j'avoue que je ne saurois trouver une synecdoque de l'espèce dans *bella matribus detestata*. Le P. Sanadon croit que *matribus* comprend ici, même les jeunes filles : voici sa traduction : *Les combats, qui sont pour les femmes un objet d'horreur*. Et dans les remarques il dit, que » * les » mères redoutent la guerre pour leurs » époux & pour leurs enfans ; mais les jeunes filles, ajoute-t-il ; ne DOIVENT pas » moins la redouter pour les objets d'une » tendresse légitime que la gloire leur enlève, en les rangeant sous les drapeaux » de Mars. Cette raison m'a fait prendre » *matres* dans la signification la plus éten-

Poësies
d'Horace
t. 1. p. 7.

* p. 12.

» due, come les Poëtes l'ont souvent em-
 » ployé. Il me semble, ajoute-t-il, que ce
 » sens fait ici un plus bel éfet. «

Il ne s'agit pas de doner ici des instruc-
 tions aux jeunes filles, ni de leur apren-
 dre ce qu'elles doivent faire, lorsque *la*
gloire leur enlève les objets de leur tendresse,
en les rangeant sous les drapeaux de Mars,
 c'est-à-dire, lorsque leurs amans sont à la
 guerre; il s'agit de ce qu'Horace a pensé:
 or, il me semble que le terme de *mères*
 n'est relatif qu'à *enfants*; il ne l'est pas mê-
 me à *époux*, encore moins aux *objets d'une*
tendresse légitime. J'ajouterois volontiers,
 que les jeunes filles s'oposent à ce qu'on
 les confonde sous le nom de *mères*; mais
 pour parler plus sérieusement, j'avoue que
 lorsque je lis dans la traduction du P. Sa-
 nadon, que *les combats sont pour les femmes*
un objet d'horreur, je ne vois que des fem-
 mes épouvantées; au lieu que les paroles
 d'Horace me font voir une mère atendrie:
 ainsi je ne sens point que l'une de ces ex-
 pressions puisse jamais être l'image de
 l'autre; & bien loin que la traduction du
 P. Sanadon fasse sur moi un plus bel éfet,
 je regrète le sentiment tendre qu'elle me
 fait perdre. Mais revenons à la synecdo-
 que.

Come il est facile de confondre cette figure avec la métonymie, je crois qu'il ne sera pas inutile d'observer ce qui distingue la synecdoque de la métonymie, c'est 1°. Que la synecdoque fait entendre le *plus* par un mot qui dans le sens propre signifie le *moins*, ou au contraire elle fait entendre le *moins* par un mot qui dans le sens propre marque le *plus*.

2°. Dans l'une & dans l'autre figure il y a une relation entre l'objet dont on veut parler, & celui dont on emprunte le nom; car s'il n'y avoit point de raport entre ces objets, il n'y auroit aucune idée accessoire, & par conséquent point de trope: mais la relation qu'il y a entre les objets, dans la métonymie, est de telle sorte, que l'objet dont on emprunte le nom, subsiste indépendamment de celui dont il réveille l'idée, & ne forme point un ensemble avec lui. Tel est le raport qui se trouve entre la *cause* & l'*effet*, entre l'auteur & son ouvrage, entre Cérès & le blé; entre le *contenant* & le *contenu*, come entre la bouteille & le vin: au lieu que la liaison qui se trouve entre les objets, dans la synecdoque, suppose que ces objets forment un ensemble come le *tout* & la *partie*; leur union

union n'est point un simple rapport, elle est plus intérieure & plus indépendante: c'est ce qu'on peut remarquer dans les exemples de l'une & de l'autre de ces figures.

V.

L'ANTONOMASE.

L'Antonomase est une espèce de synecdoque, par laquelle on met un nom commun pour un nom propre, ou bien un nom propre pour un nom commun. Dans le premier cas, on veut faire entendre que la personne ou la chose dont on parle excède sur toutes celles qui peuvent être comprises sous le nom commun; & dans le second cas, on fait entendre que celui dont on parle ressemble à ceux dont le nom propre est célèbre par quelque vice ou par quelque vertu.

Ἀντωνομασία, pronominatio: nom pour un autre, de ἀντί pour, contre, & ὀνομάζω, je nome.

1. *Philosophe, Orateur, Poète, Roi, Ville, Monsieur*, sont des noms communs; cependant l'antonomase en fait des noms particuliers qui équivalent à des noms propres.

Quand les anciens disent *le Philosophe*, ils entendent Aristote.

Quand les Latins disent l'*Orateur*, ils entendent Cicéron.

Quand ils disent le *Poëte*, ils entendent Virgile.

Les Grecs entendoient parler de Démosthène, quand ils disoient l'*Orateur*, & d'Homère quand ils disoient le *Poëte*.

Quand nos Théologiens disent le *Docteur angélique*, ou l'*Ange de l'Ecole*, ils veulent parler de S. Thomas. Scot est apelé le *Docteur subtil*, S. Augustin le *Docteur de la grace*.

Ainsi on donne par excellence & par antonomase, le nom de la science ou de l'art à ceux qui s'y sont le plus distingués.

Dans chaque royaume, quand on dit simplement le *Roi*, on entend le Roi du pays où l'on est; quand on dit la *ville*, on entend la capitale du royaume, de la province ou du pays dans lequel on demeure.

Virg. Ec. IX. V. I. Quò te, Mœri, pedes? an quò via ducit in urbem?

Urbem en cet endroit veut dire la ville de Mantoue: ces bergers parlent par rapport au territoire où ils demeurent. Mais quand les anciens parloient par rapport à l'Empire Romain, alors par *urbem* ils entendoient la ville de Rome.

Dans les comédies grèques, ou tirées du grec; la vile (astu) veut dire Athènes:

*An * in astu venit?* Est-il venu à la ville? Τὸ ἀστὺ, εὐρ.
urbs, ville,
de εὐρὸν μά-
neo.

Cornélius Népos parlant de Thémistocle & d'Alcibiade, s'est servi plus d'une fois de ce mot en ce sens. **

Dans chaque famille, *Monsieur*, veut dire le maître de la maison.

Les adjectifs ou épithètes sont des noms comuns, que l'on peut apliquer aux différens objets auxquels ils conviennent, l'antonomase en fait des noms particuliers: *l'invincible; le conquérant, le grand, le juste, le sage*, se disent par antonomase, de certains Princes ou d'autres personnes particulières.

Tite-Live apèle souvent Annibal *le Carthaginois*; le Carthaginois, dit-il, Tit Liv. l.
21. n. 8. avoit un grand nombre d'hommes: *abundabat multitidine hominum Pœnus*. Didon dit à sa sœur ***, *vous mettrez sur le bûcher les armes que le perfide a laissées*, & par ce perfide elle entend Enée.

* Téren. Eun. act. v. sc. vi. selon Madame Dacier, & sc. 5. v. 17. selon les éditions vulgaires.

** Xerxes protinus accessit astu. *Corn. Nep. Themist.* 4. Alcibiades postquam astu venit. *idem. Alcib.* 6.

*** Arma viri, thalamo quæ fixa reliquit Impius... super imponas. *Æn.* l. iv. v. 495.

Le Destructeur de Carthage & de Numance, signifie par antonomase, Scipion Emilien.

Il en est de même des noms patronymiques dont j'ai parlé ailleurs, ce sont des noms tirés du nom du père ou d'un aïeul, & qu'on donne aux descendans; par exemple, quand Virgile apèle Enée *Anchisíades*, ce nom est donné à Enée par antonomase, il est tiré du nom de son père, qui s'apeloit Anchise. Diomède, héros célèbre dans l'antiquité fabuleuse, est souvent apelé *Tydídes*, parce qu'il étoit fils de Tydée, Roi des Étoliens.

Æn. l. v.
v. 407.

Nous avons un recueil ou abrégé des loix des anciens François, qui a pour titre, *Lex Sálica*: parmi ces loix il y a un article * qui exclut les femmes de la succession aux terres saliques, c'est-à-dire, aux fiefs: c'est une loi qu'on n'a observée inviolablement dans la suite qu'à l'égard des femmes qu'on a toujours exclues de la succession à la courone. Cet usage toujours observé, est ce qu'on apèle aujourd'hui *loi salique* par antonomase, c'est-à-

* De terrâ verò sálicâ, nulla pòrtio hæreditatis mulieri veniat, sed ad virilem sexum tota terræ hæreditas perveniat. *Lex Sálica.* art. 62. de Alode. §. 6.

dire, que nous donons à la loi particulière d'exclure les femmes de la courone, un nom que nos pères donèrent autrefois à un recueil général de loix.

11. La seconde espèce d'antonomase, est lorsqu'on prend un nom propre pour un nom comun, ou pour un adjectif.

Sardanapale, dernier Roi des Assyriens, vivoit dans une extrême molesse ; du moins tel est le sentiment comun : de là on dit d'un voluptueux, *c'est un Sardanapale.*

L'Empereur Néron fut un prince de mauvaises mœurs, & barbare jusqu'à faire mourir sa propre mère ; de là on a dit des Princes qui lui ont ressemblé, *c'est un Néron.*

Caton, au contraire, fut recomandable par l'austérité de ses mœurs : de là S. Jérôme a dit d'un hypocrite, *c'est un Caton au dehors, un Néron au dedans, intus Nero, foris Cato.*

Mécénas, favori de l'Empereur Auguste, protégeoit les gens de lettres : on dit aujourd'hui d'un seigneur qui leur acorde sa protection, *c'est un Mécénas.*

Mais sans un Mécénas, à quoi sert un Auguste ? *c'est-à-dire, sans un protecteur.*

Hier. l. 2.
Ep. 13. Ruf.
Monach.
sub. fin.
Lugd. p.
227. & Pa-
rif. edit.
1713. P.
386.

Boileau
Sat. r. v. 87.

Homer.
Odyss. l. 18.

Irus étoit un pauvre de l'île d'Ithaque, qui étoit à la suite des amans de Pénélope, il a doné lieu au proverbe des anciens, *plus pauvre qu'Irus*. Au contraire, Crésus, Roi de Lydie, fut un Prince extrêmement riche; de là on trouve dans les Poëtes *Irus* pour un pauvre, & *Crésus* pour un riche.

Ovi. Trist.
III. Eleg.
7. v. 42.
§ Propert.
l. III. Eleg.
4. v. 39.

Irus & est subito qui modo Cræsus erat.

. . . . Non distat Cræsus ab Iro. §

Zoile fut un critique passionné & jaloux: son nom se dit encore * d'un home qui a les mêmes défauts; Aristarque, au contraire, fut un critique judicieux: l'un & l'autre ont critiqué Homère: Zoile l'a censuré avec aigreur & avec passion; mais Aristarque l'a critiqué avec un sage discernement, qui l'a fait regarder come le modèle des critiques: on a dit de ceux qui l'ont imité, qu'ils étoient des Aristarques.

Rouveau,
Ep. 1. aux
Muses.

Et de moi-même Aristarque incomode :

C'est-à-dire, *censeur*. Lisez vos ouvrages,

* Ingénium magni detréctat livor Homéri:

Quisquis es, ex illo, Zoile, nomen habes. Ovid.
Remed. amor. v. 365.

dit Horace, * à un ami judicieux : il vous en fera sentir les défauts, il sera pour vous un *Aristarque*.

Thersite fut le plus malfait, le plus lâche, le plus ridicule de tous les Grecs : Homère a rendu les défauts de ce grec si célèbres & si connus, que les anciens ont souvent dit un *Thersite*, pour un home difforme, pour un home méprisable. C'est dans ce dernier sens que M. de la Bruyère a dit, » jetez-moi dans les troupes come » un simple soldat, je suis Thersite ; me- » tez-moi à la tête d'une armée dont j'aie » à répondre à toute l'Europe, je suis » Achille. «

La Bruyère, caract. des Grands.

Edipe, célèbre dans les tems fabuleux pour avoir deviné l'énigme du Sphinx, a donné lieu à ce mot de Téreence, *Davus sum, non Edipus*.

Ter. Andr. act. 1. sc. 2.

Je suis Dave, Seigneur, & ne suis pas Edipe.

C'est-à-dire, je ne sai point deviner les discours énigmatiques. Dans notre An-

* Vir bonus ac prudens versus reprehendet inertes,
Culpabit duros, incómpis adliner atrum
Transverso calamo signum; ambitiosa recidet
Ornaménta, parum claris lucem dare coget;
Arguet ambigue dictum; mutanda norabit,
Fiet Aristarchus. Horat. art. poer. v. 444.

driène françoise on a traduit ,

And. act. Je suis Dave, Monsieur, & ne suis pas devin :
 y. sc. 3. ce qui fait perdre l'agrément & la justesse
 de l'oposition entre Dave & Edipe : *je suis
 Dave*, donc *je ne suis pas Edipe*, la con-
 clusion est juste ; au lieu que, *je suis Dave*,
 donc *je ne suis pas devin* ; la conséquence
 n'est pas bien tirée, car il pouroit être
 Dave & devin.

M. Saumaïse a été un fameux critique
 dans le dix-septième siècle : c'est ce qui a
 doné lieu à ce vers de Boileau ,

Boileau , Aux Saumaïses futurs préparer des tortures ,
 Epit. à son c'est-à-dire, aux critiques, aux comentateurs à venir.
 esprit, c'est
 la ix.

Xantippe, femme du philosophe Socrate,
 étoit d'une humeur fâcheuse & incomode ;
 on a doné son nom à plusieurs femmes
 de ce caractère.

Pénélope & Lucrèce se sont distinguées
 par leur vertu, telle est du moins leur
 comune réputation : on a doné leur nom
 aux femmes qui leur ont ressemblé : au
 contraire, les femmes débauchées ont été
 apelées des Phrynés ou des Laïs ; ce sont
 les noms de deux fameuses courtisanes de
 l'ancienne Grèce.

Aux tems les plus féconds en Phrynés, en Laïs,
Plus d'une Pénélope honora son pays.

Boileau,
Sat. 5.

Typhis fut le pilote des Argonautes ;
Automédon fut l'écuyer d'Achille, c'étoit
lui qui menoit son char ; de là on a doné
les noms de Typhis & d'Automédon à un
home qui, par des préceptes, mène & con-
duit à quelque science ou à quelque art.
C'est ainsi qu'Ovide a dit qu'il étoit le
Typhis & l'Automédon de l'art d'aimer.

Typhis & Automédon dicar amoris ego.

Ovid. de
Art. Ama.
l. 1. v. 8.

Sous le règne de Philippe de Valois le
Dauphiné fut réuni à la courone. * *Hum-
bert, Dauphin de Viennois*, qui se fit ensuite

* Termes de la confirmation du dernier acte de transport
du Dauphiné, en faveur de Charles fils de Jean, Duc de
Normandie. Cet acte est du 16 Juillet 1349. Voyez les
preuves de l'histoire du Dauphiné de M. de Valbonnay, &
ses Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné. A Paris,
chez de Bars, 1711.

» On s'est persuadé que la condition en faveur du pre-
» mier né de nos Rois, étoit taçitement renfermée dans ces
» paroles, quoiqu'elle n'y soit pas littéralement exprimée, &
» come on le croit comunément. *Histoire du Dauphiné*, page
603. édit. de 1722.

Dans le tems de cette donarion faire à Charles, Jean
père de Charles, étoit le fils aîné du Roi Philippe de Valois,
& fut son successeur, c'est Jean II. Après la mort du Roi
Jean II. Charles son fils, qui étoit déjà Dauphin, lui suc-
céda au Royaume, c'est Charles V. dit le Sage. Ainsi ce ne
fut pas le fils aîné du Roi qui fut le premier Dauphin, ce
fut Charles fils de l'aîné.

Religieux de l'Ordre de S. Dominique, se dessaisit & devestit du Dalphiné & de ses autres terres, & en saisit réellement, corporellement & de fait Charles petit-fils du Roi, présent & acceptant pour li & ses hoirs & successeurs, & plus bas, transporte audit Charles, ses hoirs & successeurs, & ceux qui auront cause de li perpétuellement & héritablement en saisine & en propriété pleine ledit Dalphiné.

Hist. de la Monarchie Franç. par G. Marcel, T. III. P. 52. Charles devint Roi de France, cinquième du nom, & dans la suite » il a été » arêté que le fils aîné de France porte- » roit seul le titre de Dauphin.

On fait allusion au Dauphin lorsque dans les familles des particuliers on apèle Dauphin le fils aîné de la maison, ou celui qui est le plus aimé: on dit que c'est le Dauphin par antonomase, par allusion, par métaphore, ou par ironie. On dit aussi un Benjamin, faisant allusion au fils bien aimé de Jacob.



V I.

LA COMUNICATION DANS LES PAROLES.

L Es Rhéteurs parlent d'une figure appelée simplement Communication ; c'est lorsque l'orateur s'adressant à ceux à qui il parle, paroît se communiquer, s'ouvrir à eux ; les prendre eux-mêmes pour juges ; par exemple : *En quoi vous ai-je donné lieu de vous plaindre ? Répondez-moi, que pouvois-je faire de plus ? Qu'aurez-vous fait en ma place ?* &c. En ce sens la communication est une figure de pensée, & par conséquent elle n'est pas de mon sujet.

Κοινότης
 λαοῦ
 communitas
 participatio
 sermōnis.

La figure dont je veux parler est un trope, par lequel on fait tomber sur soi-même ou sur les autres, une partie de ce qu'on dit : par exemple, un maître dit quelquefois à ses disciples, *nous perdons tout notre tems*, au lieu de dire, *vous ne faites que vous amuser.* *Qu'avons-nous fait ?* veut dire en ces occasions, *qu'avez-vous fait ?* ainsi *nous* dans ces exemples n'est pas le sens propre, il ne renferme point celui qui parle. On ménage par ces expressions l'amour propre de ceux à qui on adresse

la parole, en paroissant partager avec eux le blâme de ce qu'on leur reproche; la remontrance étant moins personnelle, & paroissant comprendre celui qui la fait, en est moins aigre, & devient souvent plus utile.

Les louanges qu'on se donne blessent toujours l'amour propre de ceux à qui l'on parle. Il y a plus de modestie à s'énoncer d'une manière qui fasse retomber sur d'autres une partie du bien qu'on veut dire de soi: ainsi un capitaine dit quelquefois que sa compagnie a fait telle ou telle action, plutôt que d'en faire retomber la gloire sur sa seule personne.

On peut regarder cette figure comme une espèce particulière de synecdoque, puisqu'on dit *le plus* pour tourner l'attention *au moins*.

VII.

LA LITOTE.

Λιτότης à
Λιτός sim-
plex, nu-
dus, vilis.

LA Litote ou diminution, est un trope par lequel on se sert de mots, qui, à la lettre, paroissent afoiblir une pensée dont on fait bien que les idées accessoires

feront sentir toute la force : on dit le moins par modestie ou par égard ; mais on fait bien que ce moins réveillera l'idée du plus.

Quand Chimène dit à Rodrigue, *va, je ne te hais point*, elle lui fait entendre bien plus que ces mots-là ne signifient dans leur sens propre. Corn. le Cid. act. III. sc. 4.

Il en est de même de ces façons de parler, *je ne puis vous louer*, c'est-à-dire, je blâme votre conduite : *je ne méprise pas vos présens*, signifie que j'en fais beaucoup de cas : *il n'est pas sot*, veut dire, qu'il a plus d'esprit que vous ne croyez : *il n'est pas poltron*, fait entendre qu'il a du courage : *Pythagore n'est pas un auteur méprisable*, * c'est-à-dire, que Pythagore est un auteur qui mérite d'être estimé. *Je ne suis pas difforme*, ** veut dire modestement qu'on est bien fait, ou du moins qu'on le croit ainsi.

On apèle aussi cette figure exténuation : elle est oposée à l'hyperbole.

* Non sordidus autor naturæ verique. *Hor.* l. 1. ode 28.

** Nec sum adeò informis. *Virg.* *Écl.* 2. v. 25.

V I I I.

L' H Y P E R B O L E.

Υπερβολή.
hyperbole,
excès.

LORSQUE nous sommes vivement frappés de quelque idée que nous voulons représenter, & que les termes ordinaires nous paroissent trop foibles pour exprimer ce que nous voulons dire, nous nous servons de mots, qui, à les prendre à la lettre, vont au-delà de la vérité, & représentent le plus ou le moins pour faire entendre quelque excès en grand ou en petit. Ceux qui nous entendent rabatent de notre expression ce qu'il en faut rabatre, & il se forme dans leur esprit une idée plus conforme à celle que nous voulons y exciter, que si nous nous étions servis de mots propres: par exemple, si nous voulons faire comprendre la légèreté d'un cheval qui court extrêmement vite, nous disons qu'*il va plus vite que le vent*. Cette figure s'appèle *hyperbole*, mot grec qui signifie *excès*.

Julius Solinus dit qu'un certain Lada étoit d'une si grande légèreté, qu'il ne

laissoit sur le sable aucun vestige de ses piés. *

Virgile dit de la princesse Camille, qu'elle surpasseoit les vents à la course; & qu'elle eût couru sur des épis de blé sans les faire plier, ou sur les flots de la mer sans y enfoncer, & même sans se mouiller la plante des piés. **

Au contraire, si l'on veut faire entendre qu'une personne marche avec une extrême lenteur, on dit qu'elle marche plus lentement qu'une tortue.

Il y a plusieurs hyperboles dans l'Ecriture Sainte; par exemple, *Je vous donnerai une terre où coulent des ruisseaux de lait & de miel*, c'est à-dire, une terre fertile: & dans la Genèse il est dit, *Je multiplierai tes enfans en aussi grand nombre, que les grains de poussière de la terre*. S. Jean à la fin de son Evangile *** dit que si l'on racontoit en détail les

Edúcam-
vos ad ter-
ram fluén-
tem lacte
& melle.
Exod. c. 3-
v. 17.
Fáciam se-
men tuum
sicut púl-
verem ter-
ræ. Genes.
c. 13. v. 16.

* Primam palmam velocitatis, Ladas quidam adéptus est, qui ita supra cavum pulvérem cursitavit, ut arenis pendéntibus nulla indicia relinqueret vestigiórum. *Jul. Solin. c. 6.*

** Illa vel intáctæ ségetis per summa voláret.

Grámina, nec téneras cursu læsisset aristas,

Vel mare per médium fluctu suspénso tuménti

Ferret iter, céleres nec tingeret aquare plantas. *Æn. l.*

vii. v. 808.

*** Sunt autem & alia multa quæ fecit Jesus, quæ si scribántur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos, qui scribéndi sunt libros. *Joan. xxi. v. 25.*

actions & les miracles de Jésus-Christ, il ne croit pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on en pouroit faire.

L'hyperbole est ordinaire aux Orientaux. Les jeunes gens en font plus souvent usage que les personnes avancées en âge. On doit en user sobrement & avec quelque correctif; par exemple, en ajoutant, *pour ainsi dire; si l'on peut parler ainsi.*

Caract. des
ouvrages
de l'esprit.

» Les esprits vifs, pleins de feu, & qu'une
» vaste imagination emporte hors des ré-
» gles & de la justesse, ne peuvent s'assou-
» vir d'hyperboles, dit M. de la Bruyère.

Excepté quelques façons de parler communes & proverbiales, nous usons très-rarement d'hyperboles en françois. On en trouve quelques exemples dans le style satyrique & badin, & quelquefois même dans le style sublime & poétique: *Des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous les habitans.*

Fléchier.
Oraison
funèbre de
M. de Tu-
rène. Exor-
de.

» Les Grecs * avoient une grande pas-
» sion pour l'hyperbole, come on le peut
» voir dans leur Anthologie, qui en est

* Traité de la vraie & de la fausse beauté dans les ouvrages d'esprit. C'est une traduction que Richelet nous a donnée de la dissertation que Messieurs de P. R. ont mise à la tête de leur *Delicatus Epigrammatum*.

» toute remplie. Cette figure est la res-
 » source des petits esprits qui écrivent
 » pour le bas peuple.

Juvénal élevé dans les cris de l'école ,
 Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Boil. Art.
 Poétique,
 chant. 2.

» Mais quand on a du génie & de l'u-
 » sage du monde, on ne se sent guère de
 » goût pour ces sortes de pensées fausses
 » & outrées.

I X.

L' H Y P O T Y P O S E.

L'Hypotypose est un mot grec qui si-
 gnifie *image*, *tableau*. C'est lorsque
 dans les descriptions on peint les faits
 dont on parle, come si ce qu'on dit étoit
 actuellement devant les yeux; on montre,
 pour ainsi dire, ce qu'on ne fait que ra-
 conter; on donne en quelque sorte l'origi-
 nal pour la copie, les objets pour les ta-
 bleaux: vous en trouverez un bel exem-
 ple dans le récit de la mort d'Hippolyte.

Ἰ' ὑποτί-
 πωσις :
 Exemplar.
 ὅτι τυπώω ,
 delineo :
 ἵπο sub, τῆ-
 πώω figurō.

Cependant, sur le dos de la plaine liquide;
 S'élève à gros bouillons une montagne humide;

Rac. Phè-
 dre. act. 7.
 sc. 6.

L'onde aproche , se brise , & vomit à nos yeux
 Parmi les flots d'écume , un monstre furieux ;
 Son front large est armé de cornes menaçantes ,
 Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
 Indomtable taureau , dragon impétueux ,
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux :
 Ses longs mugissemens font trembler le rivage ;
 Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ,
 La terre s'en émeut , l'air en est infecté ,
 Le flot qui l'aporta recule épouvanté.

Ce dernier vers a paru affecté ; on a dit que les flots de la mer aloient & venoient sans le motif de l'épouvante , & que dans une occasion aussi triste que celle de la mort d'un fils , il ne convenoit point de badiner avec une fiction aussi peu naturelle. Il est vrai que nous avons plusieurs exemples d'une semblable prosopopée ; mais il est mieux de n'en faire usage que dans les occasions où il ne s'agit que d'amuser l'imagination , & non quand il faut toucher le cœur. Les figures qui plaisent dans un épithalame , déplaisent dans une oraison funèbre ; la tristesse doit parler simplement , si elle veut nous intéresser ; mais revenons à l'hypotypose.

Hor. Art.
 Poët. v. 97.

Remarquez que tous les verbes de cette

narration font au présent ; *l'onde approche , se brise , &c.* c'est ce qui fait l'hypotypose , l'image ; la peinture ; il semble que l'action se passe sous vòs yeux.

M. l'Abé Ségui , dans son panégyrique de S. Louis , prononcé en présence de l'Académie françoise , nous fournit encore un bel exemple d'hypotypose , dans la description qu'il fait du départ de S. Louis , du voyage de ce prince , & de son arrivée en Afrique.

» Il part baigné de pleurs , & comblé
 » des bénédictions de son peuple : déjà
 » gémissent les ondes sous le poids de sa
 » puissante flote ; déjà s'ofrent à ses yeux
 » les côtes d'Afrique ; déjà sont rangées
 » en bataille les innombrables troupes des
 » Sarasins. Ciel & terre , foyez témoins
 » des prodiges de sa valeur. Il se jette avec
 » précipitation dans les flots , suivi de son
 » armée que son exemple encourage , mal-
 » gré les cris éfroyables de l'énemi fu-
 » rieux , au milieu des vagues & d'une
 » grêle de dards qui le couvrent : il s'a-
 » vance come un géant vers les champs
 » où la victoire l'apèle : il prend terre , il
 » aborde , il pénètre les bataillons épais
 » des barbares ; & couvert du bouclier

Paneg. de
 S. Louis ,
 en 1729. p.
 22.

» invisible du Dieu qui fait vivre & qui
 » fait mourir, frapant d'un bras puissant
 » à droit & à gauche, écartant la mort,
 » & la renvoyant à l'ennemi; il semble en-
 » core se multiplier dans chacun de ses
 » soldats. La terreur que les infidèles
 » croyoient porter dans les cœurs des
 » siens, s'empare d'eux-mêmes. Le Sara-
 » sin éperdu, le blasphème à la bouche,
 » le désespoir dans le cœur, fuit, & lui
 » abandonne le rivage.

Je ne mets ici cette figure au rang des tropes, que parce qu'il y a quelque sorte de trope à parler du passé come s'il étoit présent; car d'ailleurs les mots qui sont employés dans cette figure, conservent leur signification propre. De plus, elle est si ordinaire, que j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici.

X.

LA MÉTAPHORE.

Mεταφορά, **L**A Métaphore est une figure par la-
 translatio : quelle on transporte, pour ainsi dire,
 Μεταφέρω. la signification propre d'un nom à une
 Transféro. autre signification qui ne lui convient

qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit. Un mot pris dans un sens métaphorique, perd sa signification propre, & en prend une nouvelle qui ne se présente à l'esprit que par la comparaison que l'on fait entre le sens propre de ce mot, & ce qu'on lui compare : par exemple, quand on dit que *le mensonge se pare souvent des couleurs de la vérité*, en cette phrase, *couleurs* n'a plus sa signification propre & primitive ; ce mot ne marque plus cette lumière modifiée qui nous fait voir les objets ou blancs, ou rouges, ou jaunes, &c : il signifie *les dehors, les apparences* ; & cela par comparaison entre le sens propre de *couleurs*, & les dehors que prend un homme qui nous en impose sous le masque de la sincérité. Les couleurs font conoître les objets sensibles, elles en font voir les dehors & les apparences : un homme qui ment, imite quelquefois si bien la contenance & les discours de celui qui ne ment pas, que lui trouvant les mêmes dehors, & pour ainsi dire les mêmes couleurs, nous croyons qu'il nous dit la vérité : ainsi come nous jugeons qu'un objet qui nous paroît blanc est blanc, de même nous sommes souvent

la dupe d'une sincérité aparente, & dans le tems qu'un imposteur ne fait que prendre les dehors d'home sincère, nous croyons qu'il nous parle sincérement.

Quand on dit *la lumière de l'esprit*, ce mot de *lumière* est pris métaphoriquement; car come la lumière dans le sens propre nous fait voir les objets corporels, de même la faculté de conoître & d'apercevoir éclaire l'esprit, & le met en état de porter des jugemens sains.

Metaphoram quam Græci vocant, nos tralatiōnem, id est, domo mutuatum verbum quo utimur, inquit Verrius. Festus, v. Metaphoram.

La métaphore est donc une espèce de trope, le mot dont on se sert dans la métaphore est pris dans un autre sens que dans le sens propre, *il est*, pour ainsi dire, *dans une demeure empruntée*, dit un ancien, ce qui est comun & essentiel à tous les tropes.

De plus, il y a une sorte de comparaison ou quelque raport équivalent entre le mot auquel on donne un sens métaphorique, & l'objet à quoi on veut l'appliquer; par exemple, quand on dit d'un home en colère, *c'est un lion*, *lion* est pris alors dans un sens métaphorique; on compare l'home en colère au lion, & voilà ce qui distingue la métaphore des autres figures.

Il y a cette différence entre la métaphore

& la comparaison, que dans la comparaison on se sert de termes qui font conoître que l'on compare une chose à une autre ; par exemple, si l'on dit d'un homme en colère, qu'*il est come un lion*, c'est une comparaison, mais quand on dit simplement *c'est un lion*, la comparaison n'est alors que dans l'esprit & non dans les termes ; c'est une métaphore.

Mesurer, dans le sens propre, c'est juger d'une quantité inconnue par une quantité connue, soit par le secours du compas, de la règle, ou de quelque autre instrument qu'on apèle *mesure*. Ceux qui prennent bien toutes leurs précautions pour ariver à leurs fins, sont comparés à ceux qui mesurent quelque quantité, ainsi on dit par métaphore, qu'*ils ont bien pris leurs mesures*. Par la même raison on dit que *les personnes d'une condition médiocre ne doivent pas se mesurer avec les grands*, c'est-à-dire, vivre come les grands, se comparer à eux, come on compare une mesure avec ce qu'on veut mesurer. *On doit mesurer sa dépense à son revenu* ; c'est-à-dire, qu'il faut régler sa dépense sur son revenu ; la quantité du revenu doit être come la mesure de la quantité de la dépense.

Come une clé ouvre la porte d'un appartement, & nous en donne l'entrée, de même il y a des connoissances préliminaires qui ouvrent, pour ainsi dire, l'entrée aux sciences plus profondes: ces connoissances ou principes sont apelés *clés* par métaphore; la Grammaire est la *clé* des sciences: la Logique est la *clé* de la Philosophie.

On dit aussi d'une ville fortifiée, qui est sur une frontière, qu'elle est la *clé* du royaume, c'est-à-dire, que l'ennemi qui se rendroit maître de cette ville, seroit à portée d'entrer ensuite avec moins de peine dans le royaume dont on parle.

Par la même raison l'on donne le nom de *clé*, en termes de musique, à certaines marques ou caractères que l'on met au commencement des lignes de musique: ces marques font conôître le nom que l'on doit donner aux notes; elles donnent, pour ainsi dire, l'entrée du chant.

Quand les métaphores sont régulières, il n'est pas difficile de trouver le rapport de comparaison.

La métaphore est donc aussi étendue que la comparaison; & lorsque la comparaison ne seroit pas juste ou seroit trop

recherchée, la métaphore ne seroit pas régulière.

Nous avons déjà remarqué que les langues n'ont pas autant de mots que nous avons d'idées; cette disète de mots a donné lieu à plusieurs métaphores; par exemple; *le cœur tendre, le cœur dur, un rayon de miel, les rayons d'une roue, &c*: l'imagination vient, pour ainsi dire, au secours de cette disète; elle supplée par les images & les idées accessoires aux mots que la langue ne peut lui fournir; & il arive même, come nous l'avons déjà dit, que ces images & ces idées accessoires occupent l'esprit plus agréablement que si l'on se seroit de mots propres, & qu'elles rendent le discours plus énergique; par exemple, quand on dit d'un home endormi, *qu'il est enseveli dans le sommeil*, cette métaphore dit plus que si l'on disoit simplement qu'il dort: *Les Grecs surprirent Troie ensevelie dans le vin & dans le sommeil.*

Invadunt urbem somno vinoque sepultam.

Virg. Æn.
2. v. 265.

Remarquez, 1°. que dans cet exemple, *sepultam* a un sens tout nouveau & différent de son sens propre. 2°. *Sepultam* n'a ce nouveau sens, que parce qu'il est joint

à *somno vinóque*, avec lesquels il ne sauroit être uni dans le sens propre; car ce n'est que par une nouvelle union des termes, que les mots se donent le sens métaphorique. *Lumière* n'est uni dans le sens propre, qu'avec le feu, le soleil & les autres objets lumineux; celui qui le premier a uni *lumière* à *esprit*, a donné à *lumière* un sens métaphorique, & en a fait un mot nouveau par ce nouveau sens. Je voudrois que l'on pût doner cette interprétation à ces paroles d'Horace:

Hor. Art. Dixeris egrégiè, notum si cállida verbum
Poët. v. 47. Reddiderit junctúra novum.

La métaphore est très-ordinaire; en voici encore quelques exemples: on dit dans le sens propre, *s'enyvrer de quelque liqueur*; & l'on dit par métaphore, *s'enyvrer de plaisirs*: *la bone fortune enyvore les sots*, c'est-à-dire, qu'elle leur fait perdre la raison, & leur fait oublier leur premier état.

Boil. Art. Ne vous *enyvrez* point des éloges flatteurs
Poët. chant Que vous done un amas de vains admirateurs.
4. Le peuple, qui jamais n'a conu la prudence,
Henriade, S'*enyvroit* folement de sa vaine espérance.
chant 7.

Daner un frein à ses passions; c'est-à-dire,

n'en pas suivre tous les mouvemens, les modérer, les retenir come on retient un cheval avec le frein, qui est un morceau de fer qu'on met dans la bouche du cheval.

Mézerai, parlant de l'hérésie, dit qu'il étoit nécessaire d'arracher cette zizanie, c'est-à-dire, cette semence de division, zizanie est là dans un sens métaphorique : c'est un mot grec qui veut dire *ivroie*, mauvaise herbe qui croît parmi les blés, & qui leur est nuisible. *Zizanie* n'est point en usage au propre, mais il se dit par métaphore pour *discorde*, *mésintelligence*, *division* : *semmer la zizanie dans une famille*.

Abrégé de
l'Histoire
de France,
François II.
P. 992.

Matéria, matière, se dit dans le sens propre, de la substance étendue considérée come principe de tous les corps; ensuite on a apelé *matière*, par imitation & par métaphore, ce qui est le sujet, l'argument, le thème d'un discours, d'un poëme, ou de quelqu'autre ouvrage d'esprit.

Æsopus auctor, quam materiam répperit,
Hanc ego polivi vérsibus Senáriis.

Phæd. l. I.
Prol.

J'ai poli la matière, c'est-à-dire, j'ai donné l'agrément de la poësie aux fables qu'E-

fope a inventées avant moi. *Cette maison est bien riante*, c'est-à-dire, elle inspire la gaieté come les personnes qui rient. *La fleur de la jeunesse; le feu de l'amour; l'aveuglement de l'esprit; le fil d'un discours; le fil des affaires.*

C'est par métaphore que les différentes classes, ou considérations, auxquelles se réduit tout ce qu'on peut dire d'un sujet, sont apelées *lieux comuns* en Rhétorique, & en Logique, *loci communes*. Le genre, l'espèce, la cause, les effets, &c. sont des lieux comuns, c'est-à-dire, que ce sont come autant de cellules où tout le monde peut aler prendre, pour ainsi dire, la matière d'un discours, & des argumens sur toutes sortes de sujets. L'attention que l'on fait sur ces différentes classes, réveille des pensées que l'on n'auroit peut-être pas sans ce secours.

Quoique ces lieux comuns ne soient pas d'un grand usage dans la pratique, il n'est pourtant pas inutile de les conôître; on en peut faire usage pour réduire un discours à certains chefs; mais ce qu'on peut dire pour & contre sur ce point, n'est pas de mon sujet.

On apèle aussi en Théologie par méta-

phore, *loci Theologici*, les différentes sources où les Théologiens puisent leurs argumens. Telles sont l'Écriture Sainte, la tradition contenue dans les écrits des Saints Pères, les Conciles, &c.

En terme de chymie, *règne* se dit par métaphore, de chacune des trois classes sous lesquelles les Chymistes rangent les êtres naturels.

1°. Sous le *règne animal* ils comprennent les animaux.

2°. Sous le *règne végétal*, les végétaux, c'est-à-dire, ce qui croît; ce qui produit, come les arbres & les plantes.

3°. Enfin, sous le *règne minéral* ils comprennent tout ce qui vient dans les mines.

On dit aussi par métaphore, que la *Géographie & la Chronologie sont les deux yeux de l'Histoire*. On personifie l'Histoire, & on dit que la Géographie & la Chronologie sont à l'égard de l'Histoire, ce que les yeux sont à l'égard d'une personne vivante; par l'une elle voit, pour ainsi dire, les lieux, & par l'autre les tems: c'est-à-dire, qu'un historien doit s'appliquer à faire conôître les lieux & les tems dans lesquels se sont passés les faits dont il décrit l'histoire.

Les mots primitifs d'où les autres sont dérivés ou dont ils sont composés ; sont appelés *racines*, par métaphore : il y a des Dictionnaires où les mots sont rangés par racines. On dit aussi par métaphore, parlant des vices ou des vertus, *jeter de profondes racines*, pour dire s'afermir.

Calus, dureté, durillon, en latin *callum*, se prend souvent dans un sens métaphorique ; *Labor quasi callum quoddam obdúcit dolori*, dit Cicéron : le travail fait come une espèce de calus à la douleur, c'est-à-dire, que le travail nous rend moins sensibles à la douleur. Et au troisième livre des Tusculanes, il s'exprime de cette sorte : *Magis me móverant Corínthi súbitò aspéctæ parietinæ, quàm ipsos Corínthios, quorum ánimis diutúrna cogitátio callum vetustátis obdúxerat*. Je fus plus touché de voir tout d'un coup les murailles ruinées de Corinthe, que ne l'étoient les Corinthiens même, auxquels l'habitude de voir tous les jours depuis long-tems leurs murailles abattues, avoit aporté le calus de l'anciéneté ; c'est-à-dire, que les Corinthiens, acoutumés à voir leurs murailles ruïnées ; n'étoient plus touchés de ce malheur. C'est ainsi que *callère*, qui dans le sens propre

Cic. Tusc.
2. num. 36.
aliter xv.

Tusc. l. 3.
n. 53. aliter
xxii.

veut dire *avoir des durillons*, être endurci, signifie ensuite, par extension & par métaphore, *savoir bien*, *connoître parfaitement*, en sorte qu'il se soit fait come un calus dans l'esprit par rapport à quelque conoissance. *Quo pacto id fieri soleat calleo*. La manière dont cela se fait, a fait un calus dans mon esprit; j'ai médité sur cela, je fai à merveille coment cela se fait; je suis maître passé, dit Madame Dacier. *Illius sensum calleo*, j'ai étudié son humeur; je suis acoutumé à ses manières, je fai le prendre come il faut.

Ter. Heur.
ac. 111. sc.
2. v. 37.

Id. Adelp.
act. 4. sc. 1.
v. 17.

Vue, se dit au propre, de la faculté de voir, & par extension, de la manière de regarder les objets: ensuite on done par métaphore, le nom de vue aux pensées, aux projets, aux desseins: *avoir de grandes vues*, *perdre de vue une entreprise*, n'y plus penser.

Goût, se dit au propre du sens par lequel nous recevons les impressions de ses saveurs. La langue est l'organe du goût; *avoir le goût dépravé*, c'est-à-dire, trouver bon ce que comunément les autres trouvent mauvais, & trouver mauvais ce que les autres trouvent bon.

Ensuite on se sert du terme de *goût*, par

métaphore, pour marquer le sentiment intérieur dont l'esprit est affecté à l'occasion de quelque ouvrage de la nature ou de l'art. L'ouvrage plaît ou déplaît, on l'approuve ou on le désapprouve; c'est le cerveau qui est l'organe de ce goût-là: *Le goût de Paris s'est trouvé conforme au goût d'Athènes*, dit Racine dans la préface d'Iphigénie; c'est-à-dire, come il le dit lui-même, que les spectateurs ont été émus à Paris des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce.

Il en est du goût pris dans le sens figuré, come du goût pris dans le sens propre.

Les viandes plaisent ou déplaisent au goût, sans qu'on soit obligé de dire pourquoi: un ouvrage d'esprit, une pensée; une expression plaît ou déplaît, sans que nous soyons obligés de pénétrer la raison du sentiment dont nous sommes affectés.

Pour se bien conoître en mets & avoir un goût sûr; il faut deux choses; 1. un organe délicat; 2. de l'expérience, s'être trouvé souvent dans les bones tables; &c: on est alors plus en état de dire pourquoi un mets est bon ou mauvais. Pour être conoisseur

connoisseur en ouvrage d'esprit, il faut un bon jugement, c'est un présent de la nature; cela dépend de la disposition des organes; il faut encore avoir fait des observations sur ce qui plaît ou sur ce qui déplaît; il faut avoir su alier l'étude & la méditation avec le comerce des personnes éclairées: alors on est en état de rendre raison des règles & du goût.

Les viandes & les assaisonnemens qui plaisent aux uns, déplaisent aux autres; c'est un effet de la différente constitution des organes du goût. Il y a cependant sur ce point un goût général auquel il faut avoir égard, c'est à-dire, qu'il y a des viandes & des mets qui sont plus généralement au goût des personnes délicates: il en est de même des ouvrages d'esprit, un auteur ne doit pas se flater d'atirer à lui tous les suffrages, mais il doit se conformer au goût général des personnes éclairées qui sont au fait.

Le goût, par rapport aux viandes, dépend beaucoup de l'habitude & de l'éducation; il en est de même du goût de l'esprit: les idées exemplaires que nous avons reçues dans notre jeunesse, nous servent de règle dans un âge plus avancé;

telle est la force de l'éducation, de l'habitude, & du préjugé. Les organes, acoutumés à une telle impression, en sont flattés de telle sorte, qu'une impression différente ou contraire les afflige: ainsi malgré l'examen & les discussions, nous continuons souvent à admirer ce qu'on nous a fait admirer dans les premières années de notre vie; & de là peut-être les deux partis, l'un des anciens, l'autre des modernes.

Remarques sur le mauvais usage des métaphores.

Les métaphores sont défectueuses,

1°. Quand elles sont tirées de sujets bas. Le P. de Colonia reproche à Tertulien d'avoir dit que *le déluge universel fut la lessive de la nature.**

2°. Quand elles sont forcées, prises de loin, & que le rapport n'est point assez naturel, ni la comparaison assez sensible: come quand Théophile a dit: *je baignerai mes mains dans les ondes de tes cheveux:* & dans un autre endroit il dit *que la charue*

* Ignobilitatis vitio laborare videtur célebris illa Tertulliani métaphora, quâ dilúvium appellat naturæ générale lixivium. *De arte Rhet.* p. 148.

«*écôrche la plaine.*» Théophile, dit M. de la Bruyère, * charge ses descriptions, s'apésantit sur les détails; il exagère, il passe le vrai dans la nature, il en fait le roman.

* Caract. des ouv. de l'esprit.

On peut rapporter à la même espèce les métaphores qui sont tirées de sujets peu connus.

3°. Il faut aussi avoir égard aux convenances des différens styles, il y a des métaphores qui conviennent au style poétique, qui seroient déplacées dans le style oratoire: Boileau a dit:

Acourez troupe savante ;
Des sons que ma lyre enfante
Ces arbres sont réjouis.

Ode sur la prise de Namur.

On ne diroit pas en prose, qu'une lyre enfante des sons. Cette observation a lieu aussi à l'égard des autres tropes; par exemple: *Lumen* dans le sens propre, signifie lumière: les Poètes latins ont donné ce nom à l'œil par métonymie, les yeux sont l'organe de la lumière, & sont, pour ainsi dire, le flambeau de notre corps. Un jeune garçon fort aimable étoit borgne; il avoit une sœur fort belle, qui avoit le même défaut; on leur apliqua ce distique, qui

Lucernis corporis tui est oculus tuus. Luc. c. xi. v. 34.

fut fait à une autre occasion sous le règne de Philippe II. Roi d'Espagne.

Parve puer, lumen quod habes concede forori :
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Où vous voyez que *lumen* signifie *l'œil*, il n'y a rien de si ordinaire dans les Poètes latins, que de trouver *lumina* pour *les yeux*; mais ce mot ne se prend point en ce sens dans la prose.

4. On peut quelquefois adoucir une métaphore, en la changeant en comparaison, ou bien en ajoutant quelque correctif: par exemple, en disant *pour ainsi dire, si l'on peut parler ainsi, &c.* » L'art » doit être, pour ainsi dire, enté sur la » nature; la nature soutient l'art & lui » sert de base; & l'art embélit & perfec- » tione la nature.

5. Lorsqu'il y a plusieurs métaphores de suite, il n'est pas toujours nécessaire qu'elles soient tirées exactement du même sujet, come on vient de le voir dans l'exemple précédent: *enté* est pris de la culture des arbres; *soutient*, *base*, sont pris de l'architecture; mais il ne faut pas qu'on les prène de sujets oposés, ni que les termes métaphoriques dont l'un est dit de

l'autre, excitent des idées qui ne puissent point être liées, come si l'on disoit d'un orateur, *c'est un torrent qui s'alume*, au lieu de dire, *c'est un torrent qui entraîne*. On a reproché à Malherbe d'avoir dit :

Prens ta foudre Louis & va come un lion.

Il faloit plutôt dire *come Jupiter*.

Dans les premières éditions du Cid, Chimène disoit :

Malgré des feux si beaux qui rompent ma cotère.

Feux & rompent ne vont point ensemble : c'est une observation de l'Académie sur les vers du Cid. Dans les éditions suivantes on a mis *troublent* au lieu de *rompent* ; je ne sai si cette correction répare la première faute.

Ecorce ; dans le sens propre, est la partie extérieure des arbres & des fruits, c'est leur couverture : ce mot se dit fort bien dans un sens métaphorique, pour marquer les dehors, l'apparence des choses ; ainsi l'on dit que *les ignorans s'arètent à l'écorce*, qu'ils *s'attachent*, qu'ils *s'amusent à l'écorce*. Remarquez que tous ces verbes *s'arètent*, *s'attachent*, *s'amusent*, conviennent fort bien avec *écorce* pris au propre ; mais vous ne diriez pas au propre *foudre Dé-*

Malh. l. 2.
V. les observations
de Ménage,
sur les poésies de Malherbe.
Act. 3. sc. 4.

corce ; fondre se dit de la glace ou du métal , vous ne devez donc pas dire au figuré *fondre l'écorce*. J'avoue que cette expression me paroît trop hardie dans une ode de Rousseau : pour dire que l'hiver est passé , & que les glaces sont fondues, il s'exprime de cette sorte :

Liv. 3.
Ode 6.

L'hiver, qui si long-tems a fait blanchir nos plaines,
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux ;
Et les jeunes zéphirs de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux.

6. Chaque langue a des métaphores particulières qui ne sont point en usage dans les autres langues ; par exemple : les Latins disoient d'une armée, *dextrum & sinistrum cornu* , & nous disons *l'aîle droite & l'aîle gauche*.

Il est si vrai que chaque langue a ses métaphores propres & consacrées par l'usage , que si vous en changez les termes par les équivalens même qui en approchent le plus , vous vous rendez ridicule.

Un étranger , qui depuis devenu un de nos citoyens , s'est rendu célèbre par ses ouvrages , écrivant dans les premiers tems de son arrivée en France , à son protecteur , lui disoit , *Monseigneur, vous avez pour*

moi des boyaux de père ; il vouloit dire des entrailles.

On dit *mettre la lumière sous le boisseau*, pour dire cacher ses talens, les rendre inutiles, l'auteur du poëme de la Madeleine ne devoit donc pas dire, *mettre le flambeau sous le mui.*

Poëme de la Madel. l. 7. p. 117.

X I.

LA SYLLEPSE ORATOIRE.

LA Syllepse oratoire est une espèce de métaphore ou de comparaison, par laquelle un même mot est pris en deux sens dans la même phrase, l'un au propre, l'autre au figuré; par exemple, Corydon dit que Galathée est pour lui plus douce que le thym du mont Hybla; * ainsi parle ce berger dans une églogue de Virgile: le mot *doux* est au propre par rapport au thym, & il est au figuré par rapport à l'impression que ce berger dit que Galathée fait sur lui. Virgile fait dire ensuite à un autre berger, & *moi quoique je paroisse à Galathée plus amer que les herbes de Sar-*

Σύλλησις
Comprehensio, completio.
Συλλήσις. Συλλήσις
καὶ ἀπὸ τῶν
comprehensio.
do.

* . . . Galathæa thymo mihi dulcior Hyblæ. Virg. Ecl. 7. v. 37.

daigne, &c. * Nos bergers disent *plus aigre qu'un citron verd.*

Pyrrhus, fils d'Achille, l'un des principaux chefs des Grecs, & qui eut le plus de part à l'embrasement de la ville de Troie, s'exprime en ces termes dans l'une des plus belles pièces de Racine :

Rac. Androm. act. i. sc. 4. Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie ;
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en alumai.

Brûlé est au propre par rapport aux feux que Pyrrhus alumina dans la ville de Troie ; & il est au figuré, par rapport à la passion violente que Pyrrhus dit qu'il ressentoit pour Andromaque. Il y a un pareil jeu de mots dans le distique, qui est gravé sur le tombeau de Despautère :

Hic jacet unóculus *visu* præstantior Argo,
Nomen Joannes cui ninivíta fuit.

Visu est au propre par rapport à Argus, à qui la fable donne cent yeux ; & il est au figuré par rapport à Despautère : l'auteur de l'építaphe a voulu parler de la vue de l'esprit.

* . . . ego Sardóis vídear tibi amárior herbis. *ibid.*
V. 41.

Au reste, cette figure joue trop sur les mots pour ne pas demander bien de la circonspection; il faut éviter les jeux de mots trop affectés & tirés de loin.

XII.

L'ALLEGORIE.

L'Allégorie a beaucoup de rapport avec la métaphore; l'allégorie n'est même qu'une métaphore continuée.

L'allégorie est un discours, qui est d'abord présenté sous un sens propre, qui paroît toute autre chose que ce qu'on a dessein de faire entendre, & qui cependant ne sert que de comparaison, pour donner l'intelligence d'un autre sens qu'on n'exprime point.

La métaphore joint le mot figuré à quelque terme propre; par exemple, *le feu de vos yeux*; *yeux* est au propre: au lieu que dans l'allégorie tous les mots ont d'abord un sens figuré; c'est-à-dire, que tous les mots d'une phrase ou d'un discours allégorique forment d'abord un sens littéral qui n'est pas celui qu'on a dessein de faire entendre: les idées accessoires dévoilent

Α' μεταφορα, mutatio, figura quâ aliud dicitur, aliud significatur.
R. Α' μο, aliud, ἀγορεύω, vel ἀγορεύω, narro concionor, vel ἄλλη ἄλια; ἀγορὰ concio, oratio.

ensuite facilement le véritable sens qu'on veut exciter dans l'esprit, elles démasquent, pour ainsi dire, le sens littéral étroit, elles en font l'application.

Quand on a comencé une allégorie, on doit conserver dans la suite du discours, l'image dont on a emprunté les premières expressions. Madame des Houlières, sous l'image d'une bergère qui parle à ses brebis, rend compte à ses enfans de tout ce qu'elle a fait pour leur procurer des établissemens; & se plaint tendrement sous cette image de la dureté de la fortune:

Poësies de
Mad. des
Houl. T. 2.
p. 88.

Dans ces prés fleuris
Qu'arose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis:
J'ai fait pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long couroux
Détruit, empoïfone
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandone
Aux fureurs des loups.

Seriez-vous leur proie,
Aimable Troupeau !
Vous de ce hameau
L'honneur & la joie ,
Vous qui gras & beau
Me doniez sans cesse
Sur l'herbète épaisse
Un plaisir nouveau !
Que je vous regrète !
Mais il faut céder ;
Sans chien , sans houlète ,
Puis-je vous garder ?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
Envain j'importune
Le ciel par mes cris ;
Il rit de mes craintes ,
Et sourd à mes plaintes ,
Houlète , ni chien ,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous contentes ,
Et sans mon secours ,
Passer d'heureux jours ,
Brebis innocentes ,
Brebis mes amours.
Que Pan vous défende ,
Hélas ! il le fait ;

Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prens à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du Dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages;
J'en conserverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire;
Et que mes chansons
En mille façons
Porteront sa gloire,
Du rivage heureux,
Où, vif & pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits & les jours,
Començant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure;

Jusqu'en ces climats,
Où, sans doute, las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Ralumer dans l'onde
Ses feux amortis.

Cette allégorie est toujours soutenue par des images qui toutes ont rapport à l'image principale par où la figure a commencé : ce qui est essentiel à l'allégorie.

* Vous pouvez entendre à la lettre tout ce discours d'une bergère, qui touchée de ne pouvoir mener ses brebis dans de bons pâturages, ni les préserver de ce qui peut leur nuire, leur adresseroit la parole, & se plaindroit à elles de son impuissance : mais ce sens, tout vrai qu'il paroît, n'est pas celui que Madame des Houlières avoit dans l'esprit : elle étoit occupée des besoins de ses enfans, voilà ses brebis; le chien dont elle parle, c'est son mari qu'elle avoit perdu : le Dieu Pan c'est le Roi.

Cet exemple fait voir combien est peu

Dacier,
Œuvres

* Id quoque imprimis est custodiendum, ut quo ex genere ceperis translationis, hoc desinas. Multi enim, cum initium à tempestate sumpserunt, incendio aut ruinâ finiunt; quæ est inconsequèntia rerum foedissima. *Quint.* l. 1: 1709.
8. c. 6. Allegoria.

d'Horace,
T. I. p. 211.
trois. édit.

juste la remarque de M. Dacier ; qui prétend qu'une allégorie qui rempliroit toute une pièce, est un monstre ; & qu'ainsi l'Ode 14. du 1. livre d'Horace, *O navis referent*, &c. n'est point allégorique, quoi qu'en ait

Quint. l. 8. cru Quintilien & les Comentateurs. Nous c. 6. alleg. avons des pièces entières toutes allégoriques. On peut voir dans l'oraison de Cicéron contre Pison, * un exemple de l'allégorie, où, come Horace, Cicéron compare la République Romaine à un vaisseau agité par la tempête.

L'allégorie est fort en usage dans les proverbes. Les proverbes allégoriques ont d'abord un sens propre qui est vrai ; mais qui n'est pas ce qu'on veut principalement faire entendre : on dit familièrement *tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se brise* ; c'est-à-dire, que, quand on affronte trop souvent les dangers ; à la fin on y périt ; ou que, quand on s'expose fréquemment aux occasions de pécher, on finit par y succomber.

* Neque tam fui tímíduş, ut qui in máxímis turbínibus ac flúctibus Reipúblicæ navem gubernássem, salvámque in portu collocássem ; frontis tuæ nubéculam, tum collégæ tui contaminátum spíritum pertiméscerem. Alios ego vidi ventos, álias prospéxi ánimo procéllas : áliis impendéntibus tempestátibus non cessi, sed his unum me pro ómnium salúte obtuli. Cic. in Pis. n. ix. aliter, 20. & 21 :

Les fictions que l'on débite come des histoires pour en tirer quelque moralité, sont des allégories qu'on apèle *apologues*, *paraboles* ou *fables morales*; telles sont les fables d'Esopé. Ce fut par un apologue que Ménénus Agrippa rapela autrefois la populace romaine, qui, mécontente du Sénat, s'étoit retirée sur une montagne. Ce que ni l'autorité des loix, ni la dignité des Magistrats Romains n'avoient pu faire, se fit par les charmes de l'apologue.

Souvent les anciens ont expliqué par une histoire fabuleuse les éfets naturels dont ils ignoroient les causes; & dans la suite on a doné des sens allégoriques à ces histoires.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
 C'est Jupiter armé pour éfrayer la terre;
 Un orage terrible aux yeux des matelots,
 C'est Neptune en courroux qui gourmande les
 flots;
 Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
 C'est une Nymphé en pleurs qui se plaint de
 Narcisse.

Boileau,
 Art. Poët.
 chant 111.

Cette manière de philosopher flate l'imagination; elle amuse le peuple, qui aime le merveilleux; & elle est bien plus facile

que les recherches exactes que l'esprit méthodique a introduites dans ces derniers tems. Les amateurs de la simple vérité aiment bien mieux avouer qu'ils ignorent, que de fixer ainsi leur esprit à des illusions.

Les chercheurs de la pierre philosophale s'expriment aussi par allégorie dans leurs livres ; ce qui donne à ces livres un air de mystère & de profondeur, que la simplicité de la vérité ne pouroit jamais leur concilier. Ainsi ils couvrent sous les voiles mystérieux de l'allégorie, les uns leur fourberie, & les autres leur fanatisme, je veux dire, leur fole persuasion. En effet, la nature n'a qu'une voie dans ses opérations ; voie unique que l'art peut contrefaire, à la vérité, mais qu'il ne peut jamais imiter parfaitement. Il est aussi impossible de faire de l'or par un moyen différent de celui dont la nature se sert pour former l'or, qu'il est impossible de faire un grain de blé d'une manière différente de celle qu'elle emploie pour produire le blé.

Le terme de *matière générale* n'est qu'une idée abstraite qui n'exprime rien de réel ; c'est-à-dire, rien qui existe hors de notre imagination.

imagination. Il n'y a point dans la nature une matière générale dont l'art puisse faire tout ce qu'il veut : c'est ainsi qu'il n'y a point une blancheur générale d'où l'on puisse former des objets blancs. C'est des divers objets blancs qu'est venue l'idée de blancheur, come nous l'expliquerons dans la suite ; & c'est des divers corps particuliers, dont nous sommes affectés en tant de manières différentes, que s'est formée en nous l'idée abstraite de matière générale. C'est passer de l'ordre idéal à l'ordre physique, que d'imaginer un autre système.

Les énigmes sont aussi une espèce d'allégorie : nous en avons de fort belles en vers françois. L'énigme est un discours qui ne fait point conoître l'objet à quoi il convient, & c'est cet objet qu'on propose à deviner. Ce discours ne doit point renfermer de circonstance qui ne convienne pas au mot de l'énigme.

Observez que l'énigme cache avec soin ce qui peut la dévoiler ; mais les autres espèces d'allégories ne doivent point être des énigmes, elles doivent être exprimées de manière qu'on puisse aisément en faire l'application :

XIII.

L'ALLUSION.

Alludere.
R. ad, &
ludere.

Les allusions & les jeux de mots ont encore du rapport avec l'allégorie : l'allégorie présente un sens, & en fait entendre un autre : c'est ce qui arrive aussi dans les allusions, & dans la plupart des jeux de mots, *rei alterius ex alterâ notatio*. On fait allusion à l'histoire, à la fable, aux coutumes ; & quelquefois même on joue sur les mots.

Henriade,
chant 7.

Ton Roi, jeune Biron, te sauve enfin la vie ;
Il t'arache sanglant aux fureurs des soldats,
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas :
Tu vis ; songe du moins à lui rester fidèle.

Ce dernier vers fait allusion à la malheureuse conspiration du Maréchal de Biron ; il en rapèle le souvenir.

Voiture étoit fils d'un marchand de vin : un jour qu'il jouoit aux proverbes avec des Dames, Madame des Loges lui dit, *celui-là ne vaut rien, percez-nous en d'un autre*. On voit que cette dame fesoit une maligne allusion aux toneaux de vin :

Hist. de
l'Acad. T.
I. p. 277.

car *percer*, se dit d'un tôneau, & non pas d'un proverbe ; ainsi elle réveilloit malicieusement dans l'esprit de l'assemblée le souvenir humiliant de la naissance de Voiture. C'est en cela que consiste l'allusion ; elle réveille les idées accessoires.

A l'égard des allusions qui ne consistent que dans un jeu de mots, il vaut mieux parler & écrire simplement, que de s'amuser à des jeux de mots puérils, froids, & fades : en voici un exemple dans cette épitaphe de Despautère :

Grammaticam scivit, multos docuitque per annos ;

Declinare tamen non potuit tumulum.

Vous voyez que l'auteur joue sur la double signification de *declinere*.

Il fut la Grammaire, il l'enseigna pendant plusieurs années, & cependant il ne put décliner le mot *tumulus*. Selon cette traduction, la pensée est fautive ; car Despautère savoit fort bien décliner *tumulus*.

Que si l'on ne prend point *tumulus* matériellement, & qu'on le prène pour ce qu'il signifie, c'est-à-dire, pour le tombeau, & par métonymie pour la mort ; alors il faudra traduire que malgré toute la connoissance que Despautère avoit de la Gram-

*m*aire, il ne put éviter la mort : ce qui n'a ni fel, ni raison ; car on fait bien que la Grammaire n'exente pas de la nécessité de mourir.

La traduction est l'écueil de ces sortes de pensées : quand une pensée est solide, tout ce qu'elle a de réalité se conserve dans la traduction ; mais quand toute sa valeur ne consiste que dans un jeu de mots, ce faux brillant se dissipe par la traduction.

Boileau,
Art. Poët.
chant. 2.

Ce n'est pas toutefois qu'une muse un peu fine
Sur un mot, en passant, ne joue & ne badine ;
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès :
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès.

Giles Robin, natif
du S. Esprit, de
l'Académie
d'Arles.

Dans le placet que M. Robin présenta au Roi pour être maintenu dans la possession d'une île qu'il avoit dans le Rhône, il s'exprime en ces termes :

Qu'est-ce en éfet pour toi, Grand Monarque des
Gaulles,
Qu'un peu de fable & de gravier ?
Que faire de mon île ? Il n'y croît que des saules ;
Et tu n'aimes que le laurier.

*S*aules est pris dans le sens propre, & *laurier*

dans le sens figuré : mais ce jeu présente à l'esprit une pensée très-fine & très-solide. Il faut pourtant observer qu'elle n'a de vérité que parmi les nations où le laurier est regardé come le symbole de la victoire.

Les allusions doivent être facilement aperçues. Celles que nos Poëtes font à la fable sont défectueuses, quand le sujet auquel elles ont rapport, n'est pas connu. Malherbe, dans ses stances à M. du Périer, pour le consoler de la mort de sa fille, lui dit :

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale,
 Et Pluton aujourd'hui,
 Sans égard du passé les mérites égale
 D'Archemore & de lui.

Poësies de
 Malherbe,
 l. v. 3.

Il y a peu de lecteurs qui conoissent Archemore, c'est un enfant du tems fabuleux. Sa nourrice l'ayant quitté pour quelques momens, un serpent vint & l'étoufa. Malherbe veut dire que Tithon après une longue vie, s'est trouvé à la mort au même point qu'Archemore, qui ne vécut que peu de jours.

L'auteur du Poëme de la Madeleine,
 L iij

dans une apostrophe à l'amour profane, dit, parlant de Jésus-Christ :

L. 2. pag. 25. Puisque cet *Antéros* t'a si bien défarmé :

Le mot d'*Antéros* n'est guère connu que des savans, c'est un mot grec qui signifie *contre-amour* : c'étoit une divinité du Paganisme ; le Dieu vengeur d'un amour méprisé.

Ce poëme de la Madeleine est rempli de jeux de mots, & d'allusions si recherchées, que malgré le respect du au sujet, & la bone intention de l'auteur, il est difficile qu'en lisant cet ouvrage, on ne soit point affecté come on l'est à la lecture d'un ouvrage burlesque. Les figures doivent venir, pour ainsi dire, d'elles mêmes ; elles doivent naître du sujet, & se présenter naturellement à l'esprit, come nous l'avons remarqué ailleurs : quand c'est l'esprit qui va les chercher, elles déplaisent, elles étonent, & souvent font rire par l'union bizarre de deux idées, dont l'une ne devoit jamais être assortie avec l'autre. Qui croiroit, par exemple, que jamais le jeu de piquet dût entrer dans un poëme fait pour décrire la pénitence & la charité de sainte Madeleine ; & que ce

jeu dût faire naître la pensée de se donner
la discipline !

Piquez-vous seulement de jouer au piquet,
A celui que j'entens qui se fait sans caquet ;
J'entens que vous preniez par fois la discipline,
Et qu'avec ce beau jeu vous fassiez bone mine.

Poëme de
la Madeleine,
l. 3. p.
42.

On ne s'atend pas non plus à trouver les
termes de Grammaire détaillés dans un
ouvrage qui porte pour titre, le nom de
sainte Madeleine ; ni que l'auteur ima-
gine je ne sai quel rapport entre la Gram-
maire & les exercices de cette Sainte : ce-
pendant une tête de mort & une disci-
pline sont les RUDIMENS de Madeleine.

Et regardant toujours ce têt de trépassé,
Elle voit LE FUTUR dans ce PRESENT PASSÉ.

Ibid. l. 2. p.
18. 19. &c.

.
Et c'est sa discipline, & tous ses châtimens,
Qui lui font comencer ces rudes RUDIMENS.
Ce qui la fait trembler pour son GRAMMAIRIEN,
C'est de voir, par un CAS du tout déraisonnable,
Que son amour lui rend la mort INDECLINABLE,
Et qu'ACTIF come il est aussi bien qu'excessif
Il le rend à ce point d'impassible PASSIF.
O que l'amour est grand, & la douleur amère,
Quand un VERBE PASSIF fait toute sa GRAMMAIRE ?

LA MUSE pour cela me dit , non fans raison ,
Que toujours la PREMIERE est la CONJUGAISON.

.
Sçachant bien qu'en aimant elle peut tout pré-
tendre ,

Come tout ENSEIGNER , tout LIRE , & tout EN-
TENDRE ,

Pendant qu'elle s'occupe à punir le forfait
De son TEMS PRETERIT qui ne fut qu'IMPAR-
FAIT ,

Tems de qui le FUTUR réparera les pertes
Par tant d'afflictions & de peines souffertes ;
Et le PRESENT est tel , que c'est l'INDICATIF ,
D'un amour qui s'en va jusqu'à l'INFINITIF.

Puis par un OPTATIF , ah ! plût à Dieu , dit-elle ,
Que je n'eusse jamais été si criminelle !

.
Prenant avec plaisir , dans l'ardeur qui la brûle ,
Le FOUET pour discipline , & la croix pour
FERULE.

Vous voyez qu'il n'oublie rien. Cet ou-
vrage est rempli d'un nombre infini d'al-
lusions aussi recherchées , pour ne pas
dire , aussi puériles. Le défaut de juge-
ment qui empêche de sentir ce qui est ou
ce qui n'est pas à propos , & le desir mal
entendu de montrer de l'esprit & de faire

parade de ce qu'on fait, enfantent ces productions ridicules.

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère & de la vérité;
Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

Molière,
Misanth. act.
I. sc. 2.

J'ajouterai encore ici une remarque, à propos de l'allusion: c'est que nous avons en notre langue un grand nombre de chansons, dont le sens littéral, sous une apparence de simplicité, est rempli d'allusions obscènes. Les auteurs de ces productions sont coupables d'une infinité de pensées dont ils salissent l'imagination; & d'ailleurs ils se deshonnorent dans l'esprit des honêtes gens. Ceux qui dans des ouvrages sérieux tombent par simplicité dans le même inconvénient que les auteurs de chansons, ne sont guère moins reprehensibles, & se rendent plus ridicules.

Quintilien, tout païen qu'il étoit, veut que non-seulement on évite les paroles obscènes, mais encore tout ce qui peut réveiller des idées d'obscénité. *Obscœnitas verò non à verbis tantùm abesse debet, sed etiam à significatiõne.*

Quint. Institut. Orat. l. VI. c. 3. de Risu.

» On doit éviter avec soin en écrivant,
 » dit-il ailleurs, * tout ce qui peut donner
 » lieu à des allusions deshônêtes. Je fai
 » bien que ces interprétations viennent sou-
 » vent dans l'esprit plutôt par un éfet de
 » la corruption du cœur de ceux qui li-
 » sent, que par la mauvaise volonté de
 » celui qui écrit ; mais un auteur sage &
 » éclairé doit avoir égard à la foiblesse
 » de ses lecteurs, & prendre garde de
 » faire naître de pareilles idées dans leur
 » esprit : car enfin nous vivons aujour-
 » d'hui dans un siècle où l'imagination
 » des homes est si fort gâtée, qu'il y a un
 » grand nombre de mots qui étoient au-
 » trefois très honêtes, dont il ne nous est
 » plus permis de nous servir par l'abus

* Hoc vitium *κακόρρατον* vocatur, sive malâ consuetudine in obscœnum intellectum sermo detortus est. . . . dicta sanctè & antiquè ridèntur à nobis : quam culpam non scribèntium quidè m jùdico, sed legèntium : tamen vitanda ; quatenus verba honèsta móribus perdidimus, & evincèntibus étiam vitiis cedèndum est. Sive junctúra deformiter sonat aliæ conjunctiões aliquid simile faciunt quas pèrsequi longum est, in eo vitio quod vitandum dicimus, commorantes. Sed divisio quoque affert eandem injùriam pudóri. Nec scripto modo id accidit ; sed étiam sensu plerique obscœnè intelligere, nisi caveris, cùpiunt, ac ex verbis quæ longissimè ab obscœnitate absunt, occasiõnem turpitudinis rapere. *Quint. Inst. Orat. lib. viii. c. 3. de Ornâtu.*

» qu'on en fait ; de sorte que sans une at-
 » tention scrupuleuse de la part de celui
 » qui écrit, ses lecteurs trouvent mali-
 » gnement à rire en salissant leur imagi-
 » nation avec des mots, qui, par eux-mê-
 » mes, sont très-éloignés de l'obscénité.

X I V.

L' I R O N I E.

L'Ironie est une figure par laquelle on ^{εἰρωνεία} veut faire entendre le contraire de ce ^{Diffimulatio in oratione.} qu'on dit : ainsi les mots dont on se sert dans l'ironie, ne sont pas pris dans le sens propre & littéral.

M. Boileau, qui n'a pas rendu à Quinault toute la justice que le public lui a rendue depuis, a dit par ironie :

Je le déclare donc, Quinault est un Virgile.

Boileau,
Sat. ix.

Il vouloit dire un mauvais Poëte.

Les idées accessoiressont d'un grand usage dans l'ironie : le ton de la voix, & plus encore la conoissance du mérite ou du démerite personnel de quelqu'un, & de la façon de penser de celui qui parle, servent plus à faire conoître l'ironie, que

les paroles dont on se sert. Un home s'écrie, *oh le bel esprit !* Parle-t-il de Cicéron, d'Horace ? il n'y a point là d'ironie ; les mots sont pris dans le sens propre. Parle-t-il de Zoïle ? C'est une ironie. Ainsi l'ironie fait une fatyre, avec les mêmes paroles dont le discours ordinaire fait un éloge.

Tout le monde fait ce vers du père de Chimène dans le Cid :

Corn. Cid. A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre.
act. 1. sc. 3.

C'est une ironie. On en peut remarquer plusieurs exemples dans Balzac & dans Voiture. Je ne sai si l'usage que ces auteurs ont fait de cette figure, seroit aujourd'hui aussi bien reçu qu'il l'a été de leur tems.

Cicéron comence par une ironie l'oraison pour Ligarius. *Novum crimen, Caii Cesar, & ante hunc diem inauditum*, &c. Il y a aussi dans l'oraison contre Pison un fort bel exemple de l'ironie : c'est à l'ocasion de ce que Pison disoit que s'il n'avoit pas triomphé de la Macédoine, c'étoit parce qu'il n'avoit jamais souhaité les honeurs du triomphe. » Que Pompée

» est malheureux, dit Cicéron, * de ne
 » pouvoir profiter de votre conseil ! Oh !
 » qu'il a eu tort de n'avoir point eu de
 » goût pour votre philosophie ! Il a eu la
 » folie de triompher trois fois. Je rougis,
 » Crassus, de votre conduite. Quoi, vous
 » avez brigué l'honneur du triomphe avec
 » tant d'empressement ! &c.

X V.

L'EUPHEMISME.

L'Euphémisme est une figure par laquelle on déguise des idées désagréables, odieuses, ou tristes, sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées : ils leur servent come de voile, & ils en expriment en aparence de plus agréables, de moins choquantes, ou de plus honêtes selon le besoin ; par exemple : ce seroit reprocher à un ouvrier ou à un valet la bassesse de son état, que de l'appeler *ouvrier* ou *valet* ; on leur done

εὐφραίνω, boni ómnis captatio: discours de bon augure. εὖ, bien, bonheur, εὖ, εὖ, εὖ, 1^e dis.

* Non est íntegrum Cn. Pompéio, consilio jam uti tuo ; errávit enim. Non gustárat ístam tuam philosophiam ; ter, jam homo stultus, triumphávit. &c. Cic. in Pison. II, 58.

d'autres noms plus honêtes qui ne doivent pas être pris dans le sens propre. C'est ainsi que le boureau est appelé par honneur, *le maître des hautes œuvres*.

C'est par la même raison qu'on donne à certaines étofes grossières le nom d'étofes plus fines ; par exemple : on apèle *velours de Mauriène* une sorte d'étoffe de gros drap qu'on fait en Mauriène, province de Savoie, & dont les pauvres Savoyards sont habillés. Il y a aussi une sorte d'étoffe de fil dont on fait des meubles de campagne ; on honore cette étoffe du nom de *damas de Caux*, parce qu'elle se fabrique au pays de Caux en Normandie.

Un ouvrier qui a fait la besogne pour laquelle on l'a fait venir, & qui n'attend plus que son paiement pour se retirer, au lieu de dire *payez-moi*, dit par euphémisme, *n'avez-vous plus rien à m'ordonner*.

Nous disons aussi, *Dieu vous assiste ; Dieu vous benisse*, plutôt que de dire, *je n'ai rien à vous donner*.

Souvent pour congédier quelqu'un, on lui dit, *voilà qui est bien, je vous remercie*, plutôt que de lui dire *alez vous-en*.

Les Latins se servoient dans le même sens de leur *rectè*, qui, à la lettre, signifie

bien, au lieu de répondre qu'ils n'avoient rien à dire. » Quand nous ne voulons pas dire ce que nous pensons, de peur de faire de la peine à celui qui nous intéroge, nous nous servons du mot de *rectè*, dit Donat. *

Softrata, dans Térence, ** dit à son fils Pamphile, *pourquoi pleurez-vous ? Qu'avez-vous, mon fils ?* Il répondit, *rectè mater. Tout va bien, ma mère.* Madame Dacier traduit, *rien, ma mère*, tel est le tour françois.

Dans une autre comédie de Térence, Clitiphon dit que quand sa maîtresse lui demande de l'argent, il se tire d'affaire en lui répondant *rectè*, c'est-à-dire, en lui donant de belles espérances : car, dit-il, *je n'oserois lui avouer que je n'ai rien ; le mot de rien est un mot funeste.*

Madame Dacier a mieux aimé traduire, *lorsqu'elle me demande de l'argent, je ne fais que marmoter entre les dents ; car je*

* *Rectè* dicimus cum sine injuria interrogantis aliquid reticimus. Donat. in Terent. Hecyr. act. 3. sc. 2. v. 20.

** S. Quid lacrymas ? Quid es tam tristis ? P. *rectè* marter. Ter. Hecyr. act. 3. sc. 2.

Tum, quod dem ei, *rectè* est : nam nihil esse mihi, religio est dicere. Heaut. act. 1. sc. 1. v. 16. *et* selon Mad. Dacier, act. 1. sc. 4. v. 16.

n'ai garde de lui dire que je n'ai pas le sou.

Si Madame Dacier eût été plus entendue qu'elle ne l'étoit en galanterie ; elle auroit bien senti que *marmoter entre les dents*, n'étoit pas une contenance trop propre à faire naître dans une coquette l'espérance d'un présent.

Il y avoit toujours un verbe sous-en-

*Andr. act. tendu avec *rectè*. *Rectè admones.* * *Ego*
5. sc. 4. v. *ist.ec rectè ut fiant videro.* ** *Rectè suades* ;
50.
** Ib. act. *** &c.

2. sc. 6. v. A l'égard du *rectè* de la 2^e. scène du
25.
***Heaut. III^e. acte de l'Hécyre, il faut sous-en-
act. 5. sc. 2. tendre ou *váleo*, *rectè váleo*, ou *rectè mihi*
v. 43. *cónsulo*, ou enfin quelque autre mot pareil,
come *res benè se habet*, &c. Pamphile vou-
loit exciter cette idée dans l'esprit de sa
mère pour en éluder la demande.

Heaut. act. Pour ce qui est de l'autre *rectè*, Cliti-
1. sc. 1. phon vouloit faire entendre à sa maîtresse,
qu'il avoit des ressources pour lui trouver
de l'argent ; que tout iroit bien, & que
ses desirs seroient enfin satisfaits.

Ainsi, quoique Madame Dacier nous
* Dans les dise * que nous n'avons point de mot en
remarques notre langue, qui puisse exprimer la force
sur la sc. 2. de ce *rectè*, je crois qu'il répond à ces
du 3. act. de façons de parler, *cela va bien*, *cela ne va*
l'Hécyre.

pas si mal que vous pensez ; courage , il y a espérance , cela est bon ; tout ira bien , &c. ce sont-là autant d'Euphémismes.

Dans toutes les nations policées on a toujours évité les termes qui expriment des idées deshônêtes. Les personnes peu instruites croient que les Latins n'avoient pas cette délicatesse : c'est une erreur. Il est vrai qu'aujourd'hui on a quelquefois recours au latin pour exprimer des idées dont on n'oseroit dire le mot propre en françois ; mais c'est que come nous n'avons appris les mots latins que dans les livres , ils se présentent à nous avec une idée accessoire d'érudition & de lecture , qui s'empare d'abord de l'imagination ; elle la partage , elle enveloppe , en quelque sorte , l'image deshônête , elle l'écarte , & ne la fait voir que de loin : ce sont deux objets que l'on présente alors à l'imagination , dont le premier est le mot latin qui couvre l'idée qui le suit ; ainsi ces mots servent come de voile & de périphrase à ces idées peu honêtes : au lieu que come nous sommes acoutumés aux mots de notre langue , l'esprit n'est pas partagé. Quand on se sert des termes propres ; il s'occupe directement des objets

que ces termes signifient. Il en étoit de même à l'égard des Grecs & des Romains, les honêtes gens ménageoient les termes come nous les ménageons en françois, & leur scrupule aloit même quelquefois si loin, qu'ils évitoient la rencontre des syllabes, qui, jointes ensemble, auroient pu réveiller des idées deshônêtes. *Quia si ita*

Orat. n. *diceretur, obscœnius concurrerent litteræ*, dit
154. aliter
XLV. Cicéron; & Quintilien a fait la même re-
Inst. Orat. marque.

l. VIII. c. 3. » Ne devrois tu point mourir de honte,
» dit Chrémès à son fils, * d'avoir eu l'in-
» solence d'amener à mes yeux, dans ma
» propre maison, une . . . je n'ose pronon-
» cer un mot deshônête en présence de
» ta mère, & tu as bien osé comètre une
» action infâme dans notre propre mai-
» son !

C'étoit par la même figure qu'au lieu de

* Non mihi per fallácias addúcere ante óculos
pudet dicere hác præsentem verbum turpe; ac te id nullo mo-
do púduit fácere. Heaut. act. 5. sc. 4. v. 18.

Ego servo & servábo Platónis verecúndiam. Itaque tec-
tis verbis, ea ad te scripsi, quæ apertíssimis agunt Stoici.
Illi étiam crépitus aiunt æquè liberos, ac ructus, esse oport-
tère. Cic. l. ix. Epist. 22.

Æquè eâdem modéstia, pótius cum muliere fuisse, quam
concupuisse, dicébant. Varro de ling. lat. l. v. sub. fin.

Mos fuit, res turpes & scœdas prolátu, honestiórum con-
vestiriæ dignitate. Arnob. l. v.

dire, je vous abandonne, je ne me mets point en peine de vous, je vous quite, les anciens disoient souvent, vivez, portez-vous bien. Vivez forêts, * cette expression, dans l'endroit où Virgile s'en est servi, ne marque pas un souhait que le berger fasse aux forêts, il veut dire simplement qu'il les abandonne.

Ils disoient aussi quelquefois, avoir vécu, avoir été; s'en être alé, avoir passé par la vie, (*vitâ functus*, **) au lieu de dire être mort; le terme de mourir leur paroïssoit en certaines occasions un mot funeste.

Les anciens portoient la superstition jusqu'à croire qu'il y avoit des mots, dont la seule prononciation pouvoit attirer quelque malheur: come si les paroles, qui ne sont qu'un air mis en mouvement, pouvoient produire, par elles-mêmes, quelque autre éfet dans la nature, que celui d'exciter dans l'air un ébranlement, qui, se comuniquant à l'organe de l'ouïe, fait

* Omnia vel médium fiant mare, vivite sylvæ. *Virg. Ec.* viii. v. 58.

Valeant, qui inter nos dissidium volunt. *Ter. And. act.* iv. sc. 2. v. 13.

Castra peto: valeátque Venus, valeátque puellæ. *Tibull.* l. 2. El. 6. v. 9.

** Fungi fungor, signifie passer par, dans un sens métaphorique: être délivré de, s'être acquité de.

naître dans l'esprit des homes les idées dont ils font convenus par l'éducation qu'ils ont reçue.

Cette superstition paroissoit encore plus dans les cérémonies de la religion : on craignoit de doner aux Dieux quelque nom qui leur fût défagréable. On étoit averti * au comencement du sacrifice où de la cérémonie, de prendre garde de prononcer aucun mot qui pût atirer quelque malheur, de ne dire que de bones paroles, *bona verba fari*, enfin d'être favorable de la langue, *favéte linguis*, ou *linguâ*, ou *ore*; & de garder plutôôt le silence, que de prononcer quelque mot funeste qui pût déplaire aux Dieux : & c'est de là que *favéte linguis*, signifie par extension, *faites silence*.

Par la même raison, ou plutôôt par le même fanatisme, lorsqu'un oiseau avoit

* *Malè ominâtis parcite verbis, ou selon d'autres, malè nominâtis. Hor. l. 3. od. 14.*

Favéte linguis. Hor. l. 3. od. 1.

Ore favéte omnes. Virg. Æn. l. 5. v. 71.

Dicâmus bona verba, venit natâlis, ad aras.

Quisquis ades, linguâ, vir muliérque fave. Tibull. l. 2. El. 2. v. 1.

Próspera lux óritur, linguísque animísque favéte,

Nunc dicénda bono, sunt bona verba, die. Ovid. Fast. l. 1. v. 71.

été de bon augure , & que ce qu'on devoit attendre de cet heureux présage , étoit détruit par un augure contraire , ce second augure ne s'apeloit point mauvais augure ; mais simplement *l'autre augure* , * ou *l'autre oiseau*. C'est pourquoi , dit Festus , ce terme *alter* , veut dire quelquefois *contraire* , *mauvais*.

Il y avoit des mots consacrés pour les sacrifices , dont le sens propre & littéral étoit bien différent de ce qu'ils signifioient dans ces cérémonies superstitieuses ; par exemple : *maçtare* , qui veut dire *magis auctare* , augmenter davantage , se disoit des victimes qu'on sacrifioit. On n'avoit garde de se servir alors d'un mot qui pût faire naître l'idée funeste de la mort ; on se servoit par euphémisme , de *maçtare* , augmenter ; soit que les victimes augmentassent alors en honneur , soit que leur volume fût grossi par les ornemens dont on les paroît ; soit enfin que le sacrifice augmentât en quelque sorte l'honneur qu'on rendoit aux Dieux. Nous avons sur ce point

* *Alter* , & pro non bono ponitur , ut in auguriis , *altera* cum appellatur *avis* quæ utique prospera non est ; sic *alter* nonnunquam pro adverso dicitur & malo. *Festus* , v. *alter*.

un beau passage de Varron, que l'on peut voir ici au bas de la page.*

De même, parce que *cremari*, être brûlé, auroit été un mot de mauvais augure, & que l'autel croissoit, pour ainsi dire, par les herbes, par les entrailles des victimes, & par tout ce qu'on metoit dessus pour être brûlé; au lieu de dire *on brûle sur les autels*, ils disoient, *les autels croissent*, car *adolere* & *adolescere*, signifient proprement *croistre*; & ce n'est que par euphémisme que ces mots signifient *brûler*.

Adoléscent
ignibus
âre. Virg.
Georg. IV.
v. 379.

C'est ainsi que les personnes du peuple disent quelquefois dans leur colère, *que le bon Dieu vous emporte*, n'osant prononcer le nom du malin esprit.

Dans l'Écriture Sainte, le mot de *benir* est mis quelquefois au lieu de *maudire*, qui est précisément le contraire. Come il n'y a rien de plus affreux à concevoir, que

* *Mactare*, verbum est sacrorum, *μακταίνω* dictum, quasi *magis augere*, ut *adolere*; undè & *magnētum* quasi *majus augmētum*: nam hōstie tanguntur molâ salsa, & tum *immolâta* dicuntur; cum verò icte sunt & aliquid ex illis in aram datum est, *mactâta* dicuntur per laudationem, itémque boni ómnis significatióem. Et cum illis mola salsa imponitur, dicitur *macte esto*. Varro de vitâ Pop. Rom. l. 2. dans les fragmens qui sont à la fin des œuvres de Varron, de l'édition de J. Janson, Amst. 1723. p. 63.

d'imaginer quelqu'un qui s'empporte jusqu'à des imprécations sacrilèges contre Dieu même ; au lieu du terme de *maudire*, on a mis le contraire par euphémisme.

Naboth n'ayant pas voulu vendre au Roi Achab, une vigne qu'il possédoit, & qui étoit l'héritage de ses pères ; la Reine Jézabel, femme d'Achab, suscita deux faux témoins, qui déposèrent que Naboth avoit blasphémé contre Dieu & contre le Roi : or, l'Écriture, pour exprimer ce blasphème, fait dire aux témoins, que *Naboth a beni Dieu & le Roi.* *

Job dit dans le même sens, *peut-être que mes enfans ont péché, & qu'ils ont beni Dieu dans leur cœur.* **

C'est ainsi que dans ces paroles de Virgile, *auri sacra fames*, *sacra* se prend pour *exécrabilis*, selon Servius ; soit par euphémisme, soit par extension : car il est à observer que souvent par extension, *sacer* vouloit dire *exécrable*. Ceux que la justice humaine avoit condânés, & ceux qui se devoient pour le peuple, étoient regar-

Æn. I. III.
v. 57.

* Viri diabólici dixerunt contra eum testimónium coram multitudine ; benedixit Naboth Deum & Regem. Reg. III. c. 21. v. 10. & 13.

** Ne fortè peccaverint filii mei & benedixerint Deo in cordibus suis. Job, I. v. 5.

dés come autant de perſones ſacrées. De là, dit Feſtus, * tout méchant home eſt apelé *ſacer*. O le maudit bouſon, dit Afranius, en ſe ſervant de *ſacrum*: § *O ſacrum ſcurram, & malum*. Et Plaute, parlant d'un marchand d'eſclaves, s'exprime en ces termes, *Hómini (ſi leno eſt homo) quantum hóminum terra ſúſtinet, ſacérrimo*.

§ Fragm.
Vet. Poët.
Lond. 1713.
p. 1512.
Plaut. Pœn.
Prolog. v.
95.

On peut encore rapporter à l'euphémisme ces périphraſes ou circonlocutions, dont un orateur délicat envelope habilement une idée, qui, toute ſimple, exciteroit peut-être dans l'eſprit de ceux à qui il parle, une image ou des ſentimens peu favorables à ſon deſſein principal. Cicéron n'a garde de dire au Sénat, que les domeſtiques de Milon tuèrent Clodius; ** » ils firent, dit-il, ce que tout maître eût voulu que ſes eſclaves euſſent fait en

* *Homo ſacer* iſt eſt, quem pópulus iudicávit ob maleficiũ, neque fas eſt eum immolari. . . ex quo quivis homo, malus atque improbus, *ſacer* appellári ſolet. *Feſtus*. v. *ſacer*.

Maſſiliénſes, quóties peſtilentiã laborábant, unus ſe ex paupéribus offerébat, aléndus anno íntegro públicis & purióriſibus cibis. Hic poſtea, ornátus verbénis & véſtibus ſacris, circumducebátur per totam civitátem, cum execrationíbus; ut in ípſum reciderent mala totiũs civitátis; & ſic projiciebátur. *Servius* in *Æn.* III. v. 57.

** *Fecerunt id ſervi Milónis . . . quod ſuos quiſque ſervos in tali re fácere voluíſſet. Cic. pro Milóne*, num. 29.

à pareille occasion. « De même, lorsqu'on ne donne pas à un mercenaire tout l'argent qu'il demande, au lieu de lui dire, *je ne veux pas vous en donner davantage*, souvent on lui dit par euphémisme, *je vous en donnerai davantage une autre fois; cela se trouvera: je chercherai les occasions de vous récompenser, &c.*

XVI.

L'ANTIPHRASE.

L'Euphémisme & l'Ironie ont donné lieu aux Grammairiens d'inventer une figure qu'ils apèlent *Antiphrase*, c'est-à-dire, *contre-vérité*; par exemple: la mer noire sujète à de fréquens naufrages, & dont les bords étoient habités par des homies extrêmement féroces, étoit apelé *Pant-Euxin*, c'est-à-dire, *mer favorable à ses hôtes, mer hospitalière*. C'est pourquoi Ovide a dit que le nom de cette mer étoit un menteur.

*est in
hospitális
Qui exerce
l'hospitalité.*

Quem tenet Euxini, mendax cognómine, littus. Ovi. Trist.
Et ailleurs: Pontus, Euxini falso nómine dictus. l. 5. Eleg.
Sanctius & quelques autres ne veulent 10. v. 13.
Idem l. 3.
El. 13. v. ult.

point mètre l'antiphrase au rang des figures. Il y a en effet je ne fai quoi d'oposé à l'ordre naturel, de nomer une chose par son contraire, d'apeler *lumineux* un objet, parce qu'il est obscur; l'antiphrase ne satisfait pas l'esprit.

Malgré les mauvaises qualités des objets, les anciens qui personifioient tout, leur donoient quelquefois des noms flatteurs, come pour se les rendre favorables, ou pour se faire un bon augure, un bon présage.

Ainsi c'étoit par euphémisme, par superstition, & non par antiphrase, que ceux qui aloient à la mer que nous ape-lons aujourd'hui *la mer noire*, la nomoient *mer hospitalière*, c'est-à-dire, mer qui ne nous fera point funeste, qui nous sera propice, où nous serons bien reçus, mer qui sera pour nous une mer hospitalière, quoi-qu'elle soit comunément pour les autres une mer funeste.

Les trois Déesses infernales, filles de l'Erèbe & de la Nuit, qui, selon la fable, filent la trame de nos jours, étoient ape-lées *les Parques*; de l'adjectif *parcus*, *quia parcè nobis vitam tribuunt*. Chacun trouve qu'elles ne lui filent pas assez de jours.

D'autres disent qu'elles ont été ainsi apellées, parce que leurs fonctions sont partagées; *Parca, quasi partita.*

Clotho colum rétinet, Lachesis net, & Atropos occat.

Ce n'est donc point par antiphrase, *quia nemini parcunt*, qu'elles ont été apellées *Parques*.

Les Furies, Alecto, Tisiphone & Mégère, ont été apellées *Euménides*, du grec *eumencis, benévole*, douces, bienfesantes. La comune opinion est que ce nom ne leur fut doné qu'après qu'elles eurent cessé de tourmenter Oreste qui avoit tué sa mère. Ce prince fut, dit-on, le premier qui les apela *Euménides*. Ce sentiment est adopté par le P. Sanadon. D'autres prétendent que les Furies étoient apellées *Euménides* long-tems avant qu'Oreste vînt au monde : mais d'ailleurs cette aventure d'Oreste est remplie de tant de circonstances fabuleuses, que j'aime mieux croire qu'on a apelé les Furies *Euménides* par euphémisme, pour se les rendre favorables. C'est ainsi qu'on traite tous les jours de *bonnes* & de *bienfesantes* les personnes les plus aigres & les plus difficiles dont on veut

Eumencis.

Poésies
d'Horace.
T. 1. page
458.

apaiser l'emportement, ou obtenir quelque bienfait.

On dit encore qu'un bois sacré est apelé *lucus*, par antiphrase; car ces bois étoient fort sombres, & *lucus* vient de *lucere*, *luire*: mais si *lucus* vient de *lucere*, c'est par une raison contraire à l'antiphrase; car come il n'étoit pas permis, par respect, de couper de ces bois, ils étoient fort épais, & par conséquent fort sombres, ainsi le besoin, autant que la superstition, avoit introduit l'usage d'y alumer des flambeaux.

Manes, les manes, c'est-à-dire, les ames des morts, & dans un sens plus étendu, les habitans des enfers, est encore un mot qui a doné lieu à l'antiphrase. Ce mot vient de l'ancien adjectif *manus*, * dont on se servoit au lieu de *bonus*. Ceux qui prioient les manes, les apeloient ainsi pour se les rendre favorables. *Vos ô mihi manes este boni*; c'est ce que Virgile fait dire à Turnus. Ainsi tous les exemples dont on prétend autoriser l'antiphrase, se raportent, ou à l'euphémisme, ou à l'ironie; come quand on dit à Paris, *c'est une muète des hales*, c'est-à-dire, une femme qui chante pouilles, une vraie harangère des hales; *muète* est dit alors par ironie.

* Festus,
v. *Manare*,
mane.

Nonius, c.
i. n. 337.

Varr. de
ling. lat. l.
5. initio.

Virg. *Æn.*
12. v. 647.

XVII.

LA PÉRIPHRASE.

Quintilien met la PérIPHRASE au rang des tropes ; en éfet, puisque les tropes tiennent la place des expressions propres, la pérIPHRASE est un trope, car la pérIPHRASE tient la place, ou d'un mot ou d'une phrase.

περίφρασις.
Circumlocutio. *περί*
circum.
φράζω dico.

Nous avons expliqué dans la première partie de cette Grammaire, ce que c'étoit qu'une phrase : c'est une expression, une manière de parler, un arangement de mots, qui fait un sens fini ou non fini.

La pérIPHRASE ou circonlocution est un assemblage de mots qui expriment en plusieurs paroles ce qu'on auroit pu dire en moins, & souvent en un seul mot ; par exemple : *le vainqueur de Darius*, au lieu de dire, *Alexandre : l'astre du jour*, pour dire *le soleil*.

On se sert de pérIPHRASES, ou par bienfiance, ou pour un plus grand éclaircis-

Pluribus autem verbis cum id quod uno, aut paucioribus certè, dici potest, explicatur, *περίφρασις* vocant, circumlocutio loquendi. *Quint. Inst. Or. l. VIII. c. 6. de Tropis.*

fement, ou pour l'ornement du discours, ou enfin par nécessité.

1. Par bienfiance, lorsqu'on a recours à la périphrase, pour envelopper les idées basses ou peu honêtes. Souvent aussi, au lieu de se servir d'une expression qui exciteroit une image trop dure, on l'adoucit par une périphrase; comme nous l'avons remarqué dans l'euphémisme.

2. On se sert aussi de périphrase pour éclaircir ce qui est obscur, les définitions sont autant de périphrases: come lorsqu'au lieu de dire *les Parques*, on dit, *les trois Déeses infernales; qui selon la fable, filent la trame de nos jours.*

LA PARAPHRASE.

Remarquez que quelquefois après qu'on a expliqué par une périphrase un mot obscur ou peu connu, on développe plus au long la pensée d'un auteur, en ajoutant des réflexions ou des circonstances qu'il auroit pu ajouter lui-même; mais alors ces sortes d'explications plus amples & conformes au sens de l'auteur, sont ce qu'on apèle des *Paraphrases*, la paraphrase est une espèce de cōmentaire: on reprend le discours de celui qui a déjà parlé; on l'explique, on l'étend davantage en suivant toujours son esprit. Nous avons des

παραφράσις.
juxta dico,
id est lo-
quor juxta
ea quæ
alius dixit,
παρὰ, jux-
ta, supra
φράσις, di-
co.

paraphrases des Pſeaumes, du livre de Job, du nouveau Testament, &c. Nous avons auſſi des paraphraſes de l'art poétique d'Horace, &c. La périphraſe ne fait que tenir la place d'un mot ou d'une expreſſion, au fond elle ne dit pas davantage; au lieu que la paraphraſe ajoute d'autres penſées, elle explique, elle développe.

3. On ſe ſert de périphraſes pour l'ornement du diſcours, & ſur-tout en poéſie. Le génie de la poéſie conſiſte à amuſer l'imagination par des images qui au fond ſe réduiſent ſouvent à une penſée que le diſcours ordinaire exprimeroit avec plus de ſimplicité, mais d'une manière ou trop sèche ou trop baſſe; la périphraſe poétique préſente la penſée ſous une forme plus gracieuſe ou plus noble: c'eſt ainſi qu'au lieu de dire ſimplement *à la pointe du jour*, les Poètes diſent:

L'Aurore cependant au viſage vermeil,
Ouvroit dans l'Orient le palais du ſoleil:

Henriade,
ch. vi.

La nuit en d'autres lieux portoit ſes voiles ſombres,
Les ſonges voltigeans fuioient avec les ombres.

Madame Dacier comence le XVII^e. livre de l'Odyſſée d'Homère par ce vers:

Dès que la belle Aurore eut anoncé le jour.

Iliade,
l. xix.

Et ailleurs elle dit, » la brillante Aurôre
» fortoit à peine du sein de l'Océan, pour
» anoncer aux Dieux & aux homes le
» retour du soleil.

Pour dire que le jour finit, qu'il est tard;
advesperascit, Virgile dit qu'on voit déjà
fumer de loin les cheminées, que déjà les
ombres s'allongent & semblent tomber
des montagnes.

Ecl. l. v. 83.

Et jam summa procul villarum cúlmina fumañt;
Majorésque cadunt altis de móntibus umbrae.

Boileau a dit par imitation :

Lucrin,
ch. 2.

Les ombres cependant sur la ville épandues
Du faite des maisons descendent dans les rues:

On pourra remarquer un plus grand nombre d'exemples pareils dans les auteurs. Je me contenterai d'observer ici qu'on ne doit se servir de périphrases que quand elles rendent le discours plus noble ou plus vif par le secours des images. Il faut éviter les périphrases qui ne présentent rien de nouveau, qui n'ajoutent aucune idée accessoire, elles ne servent qu'à rendre le discours languissant : si après avoir dit d'un home acablé de remords, qu'*il est toujours triste*, vous vous servez de quelque

quelque périphrase qui ne dise autre chose, sinon que *cet homme est toujours sombre, rêveur, mélancolique & de mauvaise humeur*, vous ne rendez guère votre discours plus vif par de telles expressions. M. Boileau, sur un sujet pareil, a fait d'après Horace une espèce de périphrase qui tire tout son prix de la peinture dont elle occupe l'imagination du lecteur.

Ce fou rempli d'erreurs que le trouble accompagne. Ep. v.

Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,

En vain monte à cheval pour tromper son ennui, Post equitem fedet
atra cura.

Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

Le même Poète, au lieu de dire, *pendant* Hor. l. III:
od. I. v. 40.

que je suis encore jeune, se sert de trois périphrases qui expriment cette même pensée sous trois images différentes.

Tandis que libre encor, malgré les destinées, Sat. I.

Mon corps n'est point courbé sous le faix des années;

Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.

On doit aussi éviter les périphrases obscures & trop enflées. * Celles qui ne servent

* Ut cum decórum habet, periphraſis, ita cum in vitiuni incidit, περισεολογία dicitur: obſtat enim quidquid non adjuvat, *Quint. Inſtit. Orat. l. VIII. c. 6.*

ni à la clarté, ni à l'ornement du discours, sont défectueuses. C'est une inutilité désagréable qu'une périphrase à la suite d'une pensée vive, claire, solide & noble. L'esprit qui a été frappé d'une pensée bien exprimée, n'aime point à la retrouver sous d'autres formes moins agréables, qui ne lui apprenent rien de nouveau, ou rien qui l'intéresse. Après que le père des trois Horaces, dans l'exemple que j'ai déjà rapporté, * a dit *qu'il mourût*, il devoit en demeurer là, & ne pas ajouter :

* page 10.

Ou qu'un beau désespoir enfin le secourût.

Marot, dans une de ses plus belles épîtres, raconte agréablement au Roi François I. le malheur qu'il a eu d'avoir été volé par son valet ; qui lui avoit pris son argent, ses habits, & son cheval ; ensuite il dit :

Et néanmoins ce que je vous en mande ,
 N'est pour vous faire ou requête ou demande :
 Je ne veux point tant de gens ressembler ;
 Qui n'ont souci autre que d'assembler ;
 Tant qu'ils vivront ils demanderont , eux :
 Mais je comence à devenir honteux ,
 Et ne veux point à vos dons m'arrêter.
 Je ne dis pas, si voulez rien prêter ,

Que ne le prène : il n'est point de prêteur ,
 S'il veut prêter, qu'il ne fasse un débiteur.
 Et savez-vous, Sire, coment je paie ,
 Nul ne le fait si premier ne l'essaie.
 Vous me devrez, si je puis, de retour ;
 Et vous ferai encores un bon tour ;
 A celle fin qu'il n'y ait faute nulle ,
 Je vous ferai une belle cédule ,
 A vous payer, sans usure il s'entend ;
 Quand on verra tout le monde content ;
 Ou si vous voulez, à payer ce fera,
 Quand voire los & renom cessera.

Voilà où le génie conduisit Marot ; &
 voilà où l'art devoit le faire arrêter : ce
 qu'il dit ensuite que *les deux princes Lo-*
rains le pleigeront, & encore

Avisez donc, si vous avez desir
 De rien prêter, vous me ferez plaisir :

Tout cela, dis-je, n'ajoute plus rien à la
 pensée : c'est ce que Cicéron apèle *verbó-*
rum vel optimórum atque ornatissimórum só-
nitus inánis. Que s'il y avoit quelque chose
 de plus à dire, ce sont les douze derniers
 vers qui font un nouveau sens, & ne
 font plus une périphrase qui regarde l'em-
 prunt:

Cic. de
 Orat. l. 1.
 n. XII. ali-
 ter 51.

Voilà le point principal de ma lettre ,
 Vous savez tout , il n'y faut plus rien mettre
 Rien mettre las ! Certes , & si ferai ,
 En ce faisant mon style j'enflerai ,
 Disant , ô Roi amoureux des neuf Muses ,
 Roi , en qui sont leurs sciences infuses ,
 Roi , plus que Mars , d'honneur environé ,
 Roi , le plus Roi qui fut onc couronné ;
 Dieu tout puissant te doint , pour t'estrèner ,
 Les quatre coins du monde à gouverner ,
 Tant pour le bien de la ronde machine ;
 Que pour autant que sur tous en es digne.

4. On se sert de périphrase par nécessité, quand il s'agit de traduire, & que la langue du traducteur n'a point d'expression propre qui réponde à la langue originale : par exemple, pour exprimer en latin une perruque, il faut dire *coma adscititia*, une chevelure empruntée, des cheveux qu'on s'est ajustés. Il y a en latin des verbes qui n'ont point de supin, & par conséquent point de participe : ainsi au lieu de s'exprimer par le participe, on est obligé de recourir à la périphrase *fore ut, esse futurum ut* ; j'en ai donné plusieurs exemples dans la syntaxe.

XVIII.

L'HYBALLAGE.

Virgile, pour dire *mettre à la voile*, a dit, * *dare clâssibus austros* : l'ordre naturel demandoit qu'il dît plutôt, *dare clâsses austris*.

Cicéron, dans l'oraïson pour Marcellus, dit à César qu'on n'a jamais vu dans la ville son épée vuide du fourreau, *glâdium vagîna vâcuum in urbe non vîdimus*. Il ne s'agit pas du fonds de la pensée, qui est de faire entendre que César n'avoit exercé aucune cruauté dans la ville de Rome, il s'agit de la combinaison des paroles qui ne paroissent pas liées entre elles come elles le sont dans le langage ordinaire, car *vâcuus* se dit plutôt du fourreau que de l'épée.

Ovide comence ses métamorphoses par ces paroles :

In nova fert ânimus mutâtas dîcere fôrmas
Côrpora.

La construction est *ânimus fert me ad dîcere fôrmas mutâtas in nova côrpora*. Mon génie

me porte à raconter les formes changées en de nouveaux corps : il étoit plus naturel de dire, à raconter les corps, c'est-à-dire, à parler des corps changés en de nouvelles formes.

Vous voyez que dans ces sortes d'expressions les mots ne sont pas construits ni combinés entr'eux come ils le devroient être selon la destination des terminaisons & de la construction ordinaire. C'est cette transposition ou changement de construction qu'on apèle *Hypallage*, mot grec qui signifie *changement*.

Cette figure est bien malheureuse : les Rhéteurs disent que c'est aux Grammairiens à en parler, *Grammaticorum potius schema est quam tropus*, dit Vossius ; & les Grammairiens la renvoient aux Rhéteurs : *l'hypallage, à vrai dire, n'est point une figure de Grammaire*, dit la nouvelle Méthode de P. R. *C'est un trope ou une figure d'élocution.*

Inst. Orat.
l. IV. c. 13.
art. 12.

Des fig. de
Const. ch.
VI. p. 558.

Le changement qui se fait dans la construction des mots par cette figure, ne regarde pas leur signification, ainsi en ce sens cette figure n'est point un trope, & doit être mise dans la classe des idiotismes ou façons de parler particulières à la langue latine : mais j'ai cru qu'il n'étoit pas

inutile d'en faire mention parmi les tro-
pes ; le changement que l'hypallage fait
dans la combinaison & dans la construc-
tion des mots , est une sorte de trope ou
de conversion. Après tout , dans quelque
rang qu'on juge à propos de placer l'hypal-
lage , il est certain que c'est une figure
très-remarquable.

Souvent la vivacité de l'imagination
nous fait parler de manière , que quand
nous venons ensuite à considérer de sang
froid l'arrangement dans lequel nous avons
construit les mots dont nous nous sommes
servis , nous trouvons que nous nous som-
mes écartés de l'ordre naturel , & de la
manière dont les autres hommes construi-
sent les mots quand ils veulent exprimer
la même pensée ; c'est un manque d'exac-
titude dans les modernes ; mais les langues
anciennes autorisent souvent ces transposi-
tions : ainsi dans les anciens la transposi-
tion dont nous parlons est une figure res-
pectable qu'on apèle *hypallage* , c'est-à-
dire , changement , transposition , ou ren-
versement de construction. Le besoin
d'une certaine mesure dans les vers , a
souvent obligé les anciens Poètes d'avoir
recours à ces façons de parler , & il faut

convenir qu'elles ont quelquefois de la grace : aussi les a-t-on élevées à la dignité d'expressions figurées ; & en ceci les anciens l'emportent bien sur les modernes , à qui on ne fera pas de long-tems le même honneur.

Je vais ajouter encore ici quelques exemples de cette figure , pour la faire mieux conoître. Virgile fait dire à Didon :

Æn. l. iv. Et cùm frígida mors ánimâ sedúxerit artus.
V. 385.

Après que la froide mort aura séparé de mon ame les membres de mon corps, il est plus ordinaire de dire *aura séparé mon ame de mon corps* : le corps demeure, & l'ame le quite ; ainsi Servius & la plupart des comentateurs trouvent une hypallage dans ces paroles de Virgile.

Le même Poëte parlant d'Enée & de la Sibylle qui conduisit ce héros dans les enfers, dit :

Æn. l. vi. Ibant obsúri solâ sub nocte per umbram.
V. 268.

Pour dire qu'ils marchaient tout seuls dans les ténèbres d'une nuit sombre. Servius & le P. de la Rue disent que c'est ici une hypallage pour *ibant soli sub obsúra nocte*.

Horace a dit :

Pócula lethæos ut si ducéntia fomnos
Tráxerim.

Hor. l. v.
od. 14. v. 3.

Come si j'avois bu les eaux qui amènent le
soneil du fleuve Léthé. Il étoit plus naturel
de dire *pócula lethæa*, les eaux du fleuve
Léthé.

Virgile a dit qu'Enée *raluma des feux
presque éteints*.

. . . . Sopitos fúscitat ignes.

Æn. l. v.
v. 743.

Il n'y a point là d'hypallage, car *sopitos*,
selon la construction ordinaire, se rapporte
à *ignes* : mais quand pour dire qu'Enée *ra-
luma sur l'autel d'Hercule le feu presque
éteint*, Virgile s'exprime en ces termes :

. . . . Hercúleis sopítas ignibus aras
Excitat.

Æn. l. viii.
v. 542.

Alors il y a une hypallage, car selon
la combinaison ordinaire, il auroit dit,
excitat ignes sopítos in aris hercúleis, id est,
Hérculi sacris.

Au livre XII. pour dire, *si au contraire
Mars fait tourner la victoire de notre côté*, il
s'exprime en ces termes :

Sin nostrum annúerit nobis victória Martem.

Æn. l. xii.

Ce qui est une hypallage, selon Servius.

v. 187.
Servius,
ibid.

Hypallage : *pro* fin noſter Mars annúerit nobis victoriam : *nam Martem victória comitatur.*

On peut auffi regarder come une forte d'hypallage, cette façon de parler felon laquelle on marque par un adjectif, une circonſtance qui eſt ordinairement exprimée par un adverbe : c'eſt ainſi qu'au lieu de dire qu'*Enée envoya promptement Achate*, Virgile dit :

ÆN. I. I. V. . . . Rápídum ad naves præmittit Acháten
644 Aſcánio.

Rápídum eſt pour *promptement*, *en diligence*.

ibid. v. 70. *Age diverſas*, c'eſt-à-dire, chaffeZ-les çà & là.

ÆN. I. I. V. Jamque aſcendébant collem qui plúrimus urbi
423 Imminet.

Plúrimus, c'eſt à-dire, *en long*, une coline qui domine, qui règne tout le long de la ville.

Médius, *ſummus*, *ínſimus*, ſont ſouvent employés en latin dans un ſens que nous rendons par des adverbes, & de même

Ter. Eun. *nullus* pour *non* : *mémini*, *taméſi nullus mó-*
Aét. 2. ſc. *neas*, pour *non móneas*, come Donat l'a re-
I. V 10. marqué.

Par tous ces exemples on peut observer :

1. Qu'il ne faut point que l'hypallage apporte de l'obscurité ou de l'équivoque à la pensée. Il faut toujours qu'au travers du dérangement de construction, le fonds de la pensée puisse être aussi facilement démêlé, que si l'on se fût servi de l'arrangement ordinaire. On ne doit parler que pour être entendu par ceux qui connoissent le génie d'une langue.

2. Ainsi quand la construction est équivoque, ou que les paroles expriment un sens contraire à ce que l'auteur a voulu dire ; on doit convenir qu'il y a équivoque, que l'auteur a fait un contre-sens, & qu'en un mot il s'est mal exprimé. Les anciens étoient homes, & par conséquent sujets à faire des fautes come nous. Il y a de la petitesse & une sorte de fanatisme à recourir aux figures pour excuser des expressions qu'ils condamneroient eux-mêmes, & que leurs contemporains ont souvent condânées. L'hypallage ne prête pas son nom aux contre-sens & aux équivoques ; autrement tout seroit confondu, & cette figure deviendroit un asyle pour l'erreur & pour l'obscurité.

3. L'hypallage ne se fait que quand on ne suit point dans les mots l'arrangement établi dans une langue ; mais il ne faut point juger de l'arrangement & de la signification des mots d'une langue par l'usage établi en une autre langue pour exprimer la même pensée. Nous disons en françois, *je me repens*, *je m'afflige de ma faute* : *Je* est le sujet de la proposition, c'est le nominatif du verbe : en latin on prend un autre tour, les termes de la proposition ont un autre arrangement, *je*, devient le terme de l'action, ainsi, selon la destination des cas, *je* se met à l'acusatif ; *le souvenir de ma faute m'afflige*, *m'affecte de repentir*, tel est le tour latin, *pœnitent me culpa*, c'est-à-dire, *recordatio*, *ratio*, *respectus*, *vítium*, *negótium*, *factum*, ou

l. 3. f. 8. v. *malum culpa pœnitent me* ; Phèdre a dit,
 15.
 l. 3. f. 7. v. *malis nequitiæ* pour *nequitiâ* ; *res cibi* pour
 4. *cibus*. Voyez les observations que nous avons faites sur ce sujet dans la syntaxe.

Il n'y a donc point d'hypallage dans *pœnitent me culpa*, ni dans les autres façons de parler semblables ; je ne crois pas non plus, quoi qu'en disent les Comenteurs d'Horace, qu'il y ait une hypal-

lage dans ces vers de l'Ode 17. du livre premier.

Velox amœnum sæpè Lucrétilèm

Mutat Lycæo Faunus.

C'est-à-dire, que Faune prend souvent en échange le Lucrétilè pour le Lycée, il vient souvent habiter le Lucrétilè auprès de la maison de campagne d'Horace, & quite pour cela le Lycée sa demeure ordinaire. Tel est le sens d'Horace, *come la suite de l'ode le done nécessairement à entendre.* Ce sont les paroles du P. Sanadon, Tom. I. p. qui trouve dans cette façon de parler * 579. *une vraie hypallage ou un renversement de construction.*

Mais il me paroît que c'est juger du latin par le françois, que de trouver une hypallage dans ces paroles d'Horace, *Lucrétilèm mutat Lycæo Faunus.* On commence par atacher à *mutare* la même idée que nous atachons à notre verbe *changer*; *doner ce qu'on a pour ce qu'on n'a pas*; ensuite, sans avoir égard à la phrase latine, on traduit, *Faune change le Lucrétilè pour*

* Voyez les remarques du P. Sanadon, à l'ocasion de *Lucána mutet páscuis*, vers 28. de l'Ode *Ibis liburnis*. Poësies d'Horace, tom. I. page 175.

le Lycée : & come cette expression signifie en françois, que Faune passe du Lucrétile au Lycéc, & non du Lycée au Lucrétile, ce qui est pourtant ce qu'on fait bien qu'Horace a voulu dire, on est obligé de recourir à l'hypallage pour sauver le contre-sens que le françois seul présente. Mais le renversement de construction ne doit jamais renverser le sens, come je viens de le remarquer ; c'est la phrase même, & non la suite du discours, qui doit faire entendre la pensée, si ce n'est dans toute son étendue, c'est au moins dans ce qu'elle présente d'abord à l'esprit de ceux qui savent la langue.

Jugeons donc du latin par le latin même, & nous ne trouverons ici ni contre-sens ni hypallage, nous ne verrons qu'une phrase latine fort ordinaire en prose & en vers.

On dit en latin *donare múnera alicui*, doner des présens à quelqu'un, & l'on dit aussi *donare áliquem múnere*, gratifier quelqu'un d'un présent : on dit également *circúmdare urbem mænibus*, & *circúmdare mænia urbi* ; de même, on se sert de *mutare*, soit pour doner, soit pour prendre une chose au lieu d'une autre.

Muto, disent les Etymologistes, vient de *motu* : *mutâre* quasi *motâre*. L'ancienne manière d'acquérir ce qu'on n'avoit pas, se fesoit par des échanges, de là *muto* signifie également *acheter* ou *vendre*, *prendre* ou *doner* quelque chose au lieu d'une autre, *emo* aut *vendo*, dit Martinius, & il cite Columelle, qui a dit *porcus lacteus ere mutândus est*, il faut acheter un cochon de lait.

Mart. Lex.
v. *muto*.

Ainsi, *mutat Lucretilem*, signifie vient prendre, vient posséder, vient habiter le Lucretile, il achète, pour ainsi dire, le Lucretile par le Lycée.

M. Dacier, sur ce passage d'Horace, remarque qu'*Horace parle souvent de même, & je sai bien*, ajoute-t-il, *que quelques historiens l'ont imité.*

Lorsqu'Ovide fait dire à Médée qu'elle voudroit avoir acheté Jason pour toutes les richesses de l'Univers, il se sert de *mutâre*.

Quemque ego cum rebus quas totus possidet orbis
Æsoniden mutâsse velim.

Met. l. vii.
v. 59.

Où vous voyez que come Horace, Ovide emploie *mutâre* dans le sens d'*acquérir ce qu'on n'a pas, de prendre, d'acheter une*

Tom. I.
P. 175.

chose en en donant une autre. Le P. Sanadon remarque qu'Hörace s'est souvent servi de *mutäre* en ce sens, *mutávit lúgubre sagum púnico*, * pour *púnicum sagum lúgubri* : *mutet lucána cálabris páscuis*, ** pour *cálabra páscua lucánis* : *mutat uvam strígili*, *** pour *strígilim uvá*.

L'usage de *mutäre áliquid áliquá re* dans le sens de *prendre en échange*, est trop fréquent pour être autre chose qu'une phrase latine, come *donäre áliquem áliquá re*, gratifier quelqu'un de quelque chose, & *circúmdare mœnia urbi*, doner des murailles à une ville tout autour, c'est-à-dire, entourer une ville de murailles : l'hypallage ne se met pas ainsi à tous les jours.

XIX.

L'ONOMATOPEE.

Ὀνοματι-
τυπία. Nó-
minis seu
vocábuli
fictio: for-
mation
d'un mot.

L'Onomatopée est une figure par laquelle un mot imite le son naturel de ce qu'il signifie. On réduit sous cette figure les mots formés par imitation du

* L. v. Od. ix.

** L. v. Od. i.

*** L. II. Sat. VII. v. 110.

son ;

fon ; come le *glouglou de la bouteille* : *te cliquetis*, c'est-à-dire, le bruit que font les boucliers, les épées, & les autres armes en se choquant. *Le trictrac* qu'on apeloit autrefois *tiçtac* ; sorte de jeu assez comun, ainsi nomé du bruit que font les dames & les dés dont on se sert à ce jeu : *Tinnitus æris*, tintement, c'est le son clair & aigu des métaux. *Bilbire, bilbit amphora*, la petite bouteille fait glou-glou, on le dit d'une petite bouteille dont le goulot est étroit. *Taratántara*, c'est le bruit de la trompète.

At tuba terribili sonitu taratántara dixit.

C'est un ancien vers d'Ennius, au rapport de Servius. Virgile en a changé le dernier hémistiche, qu'il n'a pas trouvé assez digne de la poésie épique ; voyez Servius sur ce vers de Virgile :

At tuba terribilem sonitum procul ære canoro
Incrépuit.

Æn. l. ix.
v. 503.

Cachinnus, c'est un rire immodéré. *Cachinno, ónis*, se dit d'un home qui rit sans retenue : ces deux mots sont formés du son ou du bruit que l'on entend quand quelqu'un rit avec éclat :

Il y a aussi plusieurs mots qui expriment le cri des animaux, come *béler*, qui se dit des brebis.

Lucr. l. 5. *Baubári*, aboyer, se dit des gros chiens.

v. 1072. *Latráre*, aboyer, hurler, c'est le mot générique. *Mutíre*, parler entre les dents, murmurer, gronder, come les chiens : *mutic canum est*, un*de mutíre*, dit Charisius.

Les noms de plusieurs animaux sont tirés de leurs cris, sur-tout dans les langues originales.

Upupa, Hupe, Hibou.

Cúculus, qu'on prononçoit *coucou*, un Coucou, oiseau.

Hirúndo, une Hirondèle.

Ulula, Chouète.

Bubo, Hibou.

Grácculus, un Choucas, espèce de Corneille.

Gallína, une Poule.

Cette figure n'est point un trope, puisque le mot se prend dans le sens propre : mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici.



X X.

Qu'un même mot peut être doublement figuré.

IL est à observer que souvent un mot est doublement figuré ; c'est-à-dire ; qu'en un certain sens il appartient à un certain trope ; & qu'en un autre sens il peut être rangé sous un autre trope. On peut avoir fait cette remarque dans quelques exemples que j'ai déjà rapportés. Quand Virgile dit de Bitias , que *pleno se prôluit auro*, *auro*, se prend d'abord pour la coupe ; c'est une synecdoque de la matière pour la chose qui en est faite ; ensuite la coupe se prend pour la liqueur qui étoit contenue dans cette coupe : c'est une métonymie du contenant pour le contenu.

Nota ; marque , signe , se dit en général de tout ce qui sert à conôître ou remarquer quelque chose : mais lorsque *nota*, (*note*) se prend pour *dédecus*, marque d'infamie , tache dans la réputation ; come quand on dit d'un militaire ; *il s'est enfui en une telle occasion*, *c'est une note*, il y a une métaphore & une synecdoque dans cette façon de parler.

- Il y a métaphore, puisque cette *note* n'est pas une marque réelle, ou un signe sensible, qui soit sur la personne dont on parle; ce n'est que par comparaison qu'on se sert de ce mot, on donc à *note* un sens spirituel & métaphorique.

Il y a synecdoque, puisque *note* est restreint à la signification particulière de *tache*, dédècus.

Lorsque pour dire qu'il faut faire pénitence & réprimer ses passions; on dit qu'il faut *mortifier la chair*; c'est une expression figurée qui peut se rapporter à la synecdoque & à la métaphore. *Chair* ne se prend point alors dans le sens propre, ni dans toute son étendue; il se prend pour le corps humain, & sur-tout pour les passions, les sens: ainsi c'est une synecdoque; mais *mortifier* est un terme métaphorique, on veut dire qu'il faut éloigner de nous toutes les délicatesses sensibles; qu'il faut punir notre corps, le sévrer de ce qui le flatte, afin d'afoiblir l'appétit charnel, la convoitise, les passions, les soumettre à l'esprit, & pour ainsi dire, les faire mourir.

Le changement d'état par lequel un citoyen romain perdoit la liberté, ou aloit

en exil, ou changeoit de famille, s'apeloit *capitis minutio*, diminution de tête: c'est encore une expression métaphorique qui peut aussi être rapportée à la synecdoque. Je crois qu'en ces occasions on peut s'épargner la peine d'une exactitude trop recherchée, & qu'il suffit de remarquer que l'expression est figurée, & la ranger sous l'espèce de trope auquel elle a le plus de rapport.

X X.

De la subordination des Tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, & de leurs caractères particuliers.

Quintilien dit * que les Grammairiens aussi-bien que les Philosophes disputent beaucoup entre eux pour savoir combien il y a de différentes classes de tropes, combien chaque classe renferme d'espèces particulières, & enfin quel est

* Circa quem (tropum) inexplicabilis; & Grammaticis inter ipsos, & Philosophis pugna est; quæ sint genera, quæ species, quis numerus, quis cui subjiçatur. *Quint. Infr. Orat. l. VIII. c. 6.*

l'ordre qu'on doit garder entre ces classes & ces espèces.

Inst. Orat.
l. iv. c. v.
Art. 2. & c.
x. art. 1.

Vossius soutient qu'il n'y a que quatre tropes principaux, qui sont la Méaphore, la Métonymie, la Synecdoque & l'Ironie; les autres, à ce qu'il prétend, se rapportent à ceux-là come les espèces aux genres: mais toutes ces discussions sont assez inutiles dans la pratique, & il ne faut point s'amuser à des recherches qui souvent n'ont aucun objet certain.

Toutes les fois qu'il y a de la différence dans le rapport naturel qui donne lieu à la signification empruntée, on peut dire que l'expression qui est fondée sur ce rapport appartient à un trope particulier.

C'est le rapport de ressemblance qui est le fondement de la catachrèse & de la métaphore; on dit au propre *une feuille d'arbre*, & par catachrèse *une feuille de papier*, parce qu'une feuille de papier est à peu près aussi mince qu'une feuille d'arbre. La catachrèse est la première espèce de métaphore. On a recours à la catachrèse par nécessité, quand on ne trouve point de mot propre pour exprimer ce qu'on veut dire. Les autres espèces de métaphores se font par d'autres mouvemens de l'imagi-

nation qui ont toujours la ressemblance pour fondement.

L'ironie au contraire est fondée sur un rapport d'opposition, de contrariété, de différence, & , pour ainsi dire, sur le contraste qu'il y a, ou que nous imaginons entre un objet & un autre; c'est ainsi que Boileau a dit, *Quinault est un Virgile.*

Satyre ix.

La métonymie & la synecdoque, aussi bien que les figures qui ne sont que des espèces de l'une ou de l'autre, sont fondées sur quelque autre sorte de rapport qui n'est ni un rapport de ressemblance, ni un rapport du contraire. Tel est; par exemple, le rapport de la cause à l'effet; ainsi dans la métonymie & dans la synecdoque les objets ne sont considérés ni come semblables, ni come contraires, on les regarde seulement come ayant entr'eux quelque relation, quelque liaison, quelque sorte d'union; mais il y a cette différence, que, dans la métonymie, l'union n'empêche pas qu'une chose ne subsiste indépendamment d'une autre; au lieu que, dans la synecdoque, les objets dont l'un est dit pour l'autre, ont une liaison plus dépendante, come nous l'avons déjà remarqué,

page 106.

ils forment un ensemble ; un tout ; par exemple , quand je dis de quelqu'un , qu'il a lu *Cicéron* , *Horace* , *Virgile* , au lieu de dire , *les ouvrages de Cicéron* , &c , je prends la cause pour l'effet , c'est le rapport qu'il y a entre un auteur & son livre , qui est le fondement de cette façon de parler , voilà une relation , mais le livre subsiste sans son auteur , & ne forme pas un tout avec lui ; au lieu que , lorsque je dis *cent voiles* pour *cent vaisseaux* , je prends la partie pour le tout , les voiles sont nécessaires à un vaisseau : il en est de même quand je dis qu'on a payé tant par tête , la tête est une partie essentielle à l'homme. Enfin dans la synecdoque il y a plus d'union & de dépendance entre les objets dont le nom de l'un se met pour le nom de l'autre , qu'il n'y en a dans la métonymie.

L'allusion se sert de toutes les sortes de relations , peu lui importe que les termes conviennent ou ne conviennent pas entre eux , pourvu que par la liaison qu'il y a entre les idées accessoires , ils réveillent celle qu'on a eu dessein de réveiller. Les circonstances qui accompagnent le sens littéral des mots dont on se sert dans l'allusion , nous font conoître que ce sens lité-

ral n'est pas celui qu'on a eu deſſein d'exciter dans notre eſprit, & nous dévoient facilement le ſens figuré qu'on a voulu nous faire entendre.

L'euphémisme eſt une eſpèce d'alluſion, avec cette différence, qu'on cherche à éviter les mots qui pourroient exciter quelque idée triſte, dure, ou contraire à la bienſéance.

Enfin chaque eſpèce de trope a ſon caractère propre qui le diſtingue d'un autre, come il a été facile de le remarquer par les obſervations qui ont été faites ſur chaque trope en particulier. Les perſones qui trouveront ces obſervations ou trop abſtraites, ou peu utiles dans la pratique, pourront ſe contenter de bien ſentir par les exemples la différence qu'il y a d'un trope à un autre. Les exemples les mèneront inſenſiblement aux obſervations.



X X I I.

- I. *Des Tropes dont on n'a point parlé.*
 II. *Variété dans la dénomination des Tropes.*

I. **C**OME les figures ne sont que des manières de parler qui ont un caractère particulier auquel on a donné un nom; que d'ailleurs chaque sorte de figure peut être variée en plusieurs manières différentes, il est évident que si l'on vient à observer chacune de ces manières, & à leur donner des noms particuliers, on en fera autant de figures. De là les noms de *mimésis*, *apóphasis*, *catáphasis*, *asteismus*, *mycterismus*, *charientismus*, *diasyrmus*, *sarcasmus*, & autres pareils qu'on ne trouve guère que dans les ouvrages de ceux qui les ont imaginés.

Les expressions figurées qui ont donné lieu à ces sortes de noms, peuvent aisément être réduites sous quelque-une des classes de tropes dont j'ai déjà parlé. Le *sarcasme*, par exemple, n'est autre chose qu'une ironie faite avec aigreur & avec emportement. * On trouve l'infini par-

* Est autem sarcasmus hostilis irrisio . . . cum quis mor-

tout : mais quand une fois on est parvenu au point de division où ce qu'on divise n'est plus palpable, c'est perdre son tems & sa peine que de s'amuser à diviser.

II. Les auteurs donent quelquefois des noms diférens à la même espèce d'expression figurée, je veux dire, que l'un apèle *hypallage*, ce qu'un autre nome *métonymie* : les noms de ces fortes de figures étant arbitraires, & quelques-uns ayant beaucoup de raport à d'autres, selon leur étymologie, il n'est pas étonant qu'on les ait souvent confondus. Aristote donc le nom de métaphore à la plûpart des tropes qui ont aujourd'hui des noms particuliers.

Aristoteles ista ómnia traslationes vocat. Cicéron remarque aussi que les Rhéteurs nomment *hypallage* la même figure que les Grammairiens apèlent *métonymie*. * Aujourd'hui que ces dénominations sont plus déterminées, on doit se conformer sur ce point à l'usage ordinaire des Grammai-

Cic. Orat.
n. 94. *aliter* XXVII.

sis labris subannat alium . . . irrísio quæ fiat diductis labris, ostensaque dentium carne. Vossius, Inst. Orat. l. iv. c. 13. De Sarcasmo.

* Hanc, hypállagen Rhétores, quia quasi summutántur verba pro verbis; metonymiam Grammatici vocant, quòd nómína transferúntur. Cicero, Orátor. n. 93. *aliter* XXVII.

riens & des Rhéteurs. Un de nos Poètes a dit :

Leurs cris remplissent l'air de leurs tendres souhaits.

Selon la construction ordinaire, on diroit plutôt que ce sont les souhaits qui font pousser des cris qui retentissent dans les airs. L'auteur du Dictionnaire Néologique donne à cette expression le nom de *métathèse* : les façons de parler semblables qu'on trouve dans les anciens, sont appelées des hypallages : le mot de *métathèse* n'est guère d'usage que lorsqu'il s'agit d'une transposition de lettres. *

M. Gibert nous fournit encore un bel exemple de cette variété dans les dénominations des figures, il apèle *métaphore*. **

* *Μεταθεσις*, mutatio, seu transpositio, ut *Evandre* pro *Evander*; *Tymbre* pro *TyMBER*, *Isidor.* liv. 1. c. 34.

Metathesis, (apud Rhétores) est figura quæ mittit animos iudicium in res præteritas aut futuras, hoc modo : *Revocate mentes ad spectaculum expugnata misera civitatis*, &c : in futurum autem est anticipatio eorum quæ dicturus est adversarius. *Idem.* l. 2. c. 21.

** M. Gibert a suivi en ce point la division d'Aristote, il ne s'est écarté de ce Philosophe que dans les exemples. Voici les paroles d'Aristote dans la Poétique, c. XXI. & selon M. Dacier c. XXI. Je me servirai de la traduction de M. Dacier.

» La métaphore, dit Aristote, est un transport d'un nom
» qu'on tire de sa signification ordinaire. Il y a quatre sortes
» de métaphores : celle du genre à l'espèce, celle de l'espèce

ce que Quintilien * & les autres nomment *antonomase*. » Il y a, dit M. Gibert, » quatre espèces de métaphores ; la première emprunte le nom du genre pour le donner à l'espèce, come quand on dit, l'Orateur pour Cicéron, ou le Philosophe pour Aristote. « Ce sont-là cependant les exemples ordinaires que les Rhéteurs donnent de l'antonomase : mais, après tout, le nom ne fait rien à la chose ; le principal est de remarquer que l'expression est figurée, & en quoi elle est figurée.

Rhetor.
P. 555.

» au genre, celle de l'espèce à l'espèce, & celle qui est fondée sur l'analogie. J'appelle métaphore du genre à l'espèce, come ce vers d'Homère : *Mon vaisseau s'est arrêté loin de la ville dans le port*. Car le mot *s'arrêter* est un terme générique, & il l'a appliqué à l'espèce pour dire *être dans le port*.

Voici la remarque que M. Dacier fait ensuite sur ces paroles d'Aristote : » Quelques anciens, dit-il, ont condamné Aristote de ce qu'il a mis sous le nom de *metaphore* les deux premières qui ne sont proprement que des *synecdoques* ; mais Aristote parle en général, & il écrivoit dans un tems où l'on n'avoit pas encore raffiné sur les figures pour les distinguer, & pour leur donner à chacune le nom qui en auroit mieux expliqué la nature. Dacier, Poétique d'Aristote, page 345.

* *Ἀντωνομασία*, quæ aliquid pro nomine ponit, poetis frequentissima . . . Oratoribus etiam si rarus ejus rei, non nullus tamen usus est: nam ut Tydiden & Peliden non dixerint, ita dixerunt everforem Carthaginiæ & Numantia pro Scipione; & romanæ eloquentiæ principem pro Cicerone posuisse non dubitant. *Quintil. Inst. Orat. l. VIII. c. 6.*

X X I I I.

Que l'usage & l'abus des Tropes sont de tous les tems & de toutes les langues.

UNe même cause dans les mêmes circonstances produit des effets semblables. Dans tous les tems & dans tous les lieux où il y a eu des homes, il y a eu de l'imagination, des passions; des idées accessoires, & par conséquent des tropes.

Il y a eu des tropes dans la langue des Chaldéens, dans celle des Egyptiens, dans celle des Grecs & dans celle des Latins: on en fait usage aujourd'hui parmi les peuples même les plus barbares, parce qu'en un mot ces peuples sont des homes, ils ont de l'imagination & des idées accessoires.

Il est vrai que telle expression figurée en particulier n'a pas été en usage par-tout; mais par-tout il y a eu des expressions figurées. Quoique la nature soit uniforme dans le fonds des choses, il y a une variété infinie dans l'exécution, dans l'application; dans les circonstances; dans les manières:

Ainsi nous nous servons de tropes, non parce que les anciens s'en sont servis; mais parce que nous sommes hommes comme eux.

Il est difficile en parlant & en écrivant, d'apporter toujours l'attention & le discernement nécessaires pour rejeter les idées accessoires qui ne conviennent point au sujet, aux circonstances, & aux idées principales que l'on met en œuvre: de là il est arrivé dans tous les tems, que les écrivains se sont quelquefois servis d'expressions figurées qui ne doivent pas être prises pour modèles.

Les règles ne doivent point être faites sur l'ouvrage d'aucun particulier, elles doivent être puisées dans le bon sens & dans la nature: & alors quiconque s'en éloigne ne doit point être imité en ce point. Si l'on veut former le goût des jeunes gens, on doit leur faire remarquer les défauts, aussi-bien que les beautés des auteurs qu'on leur fait lire. Il est plus facile d'admirer, j'en conviens; mais une critique sage, éclairée, exemte de passion & de fanatisme, est bien plus utile.

Ainsi l'on peut dire que chaque siècle a pu avoir ses critiques & son *Dictionnaire Nécologique*. Si quelques personnes disent

224 DES TROPES, &c.

Diction.
Néologi-
que.

aujourd'hui avec raison ou sans fondement, qu'il règne dans le langage une affectation puérile : que le style frivole & recherché passe jusqu'aux tribunaux les plus graves ; Cicéron a fait la même plainte de son

Orat. n.
96. áliter.
xxvii.

tems : *Est enim quoddam etiam insigne & florens orationis, pictum, & expositum genus, in quo omnes verborum, omnes sententiarum illigantur lepores. Hoc totum est sophistarum fontibus defluxit in forum, &c.*

» Au plus beau siècle de Rome, c'est-à-dire, au siècle de Jules César & d'Auguste, un auteur a dit *infantes statuas* ; pour dire des statues nouvellement faites : un autre, que Jupiter *cráchoit* la neige sur les Alpes.

Le P. Sana-
don, Poéf.
d'Hor. T.
II. p. 254.

L. 2. Sat. 5.
v. 40.

Jupiter hibernas canâ nivè conspuit Alpes:

Horace se moque de l'un & de l'autre de ces auteurs ; mais il n'a pas été exempt lui-même des fautes qu'il a reprochées à ses contemporains. Il ne reste à la plûpart des

Le P. Sana-
don, Pref.
pag. xix.

Commentateurs *d'autre liberté que pour louer, pour admirer, pour adorer* ; mais ceux qui font usage de leurs lumières, & qui ne se conduisent point par une prévention aveugle, désapprouvent certains vers lyriques dont la cadence n'est point assez châtiée. Ce sont

id. pag. xx.

les

les termes du P. Sanadon, *J'ai relevé en plusieurs endroits, poursuit-il, des pensées, des sentimens, des tours & des expressions, qui m'ont paru répréhensibles.* ibid.

Quintilien, après avoir repris dans les anciens quelques métaphores défectueuses, dit que ceux qui sont instruits du bon & du mauvais usage des figures, ne trouveront que trop d'exemples à reprendre : *Quorum exempla nimium frequenter reprehendet, qui sciverit hæc vitia esse.* Inst. Or. I. VIII. c. 6. Comparatio.

Au reste, les fautes qui regardent les mots, ne sont pas celles que l'on doit remarquer avec le plus de soin : il est bien plus utile d'observer celles qui pèchent contre la conduite, contre la justesse du raisonnement, contre la probité, la droiture & les bonnes mœurs. Il seroit à souhaiter que les exemples de ces dernières sortes de fautes fussent moins rares, où plutôt qu'ils fussent inconnus.



DES TROPES.

TROISIEME PARTIE.

Des autres sens dans lesquels un même mot peut être employé dans le discours.

Outre les tropes dont nous venons de parler, & dont les Grammairiens & les Rhéteurs traitent ordinairement, il y a encore d'autres sens dans lesquels les mots peuvent être employés, & ces sens sont la plûpart autant d'autres différentes sortes de tropes: il me paroît qu'il est très-utile de les conoître pour mettre de l'ordre dans les pensées, pour rendre raison du discours, & pour bien entendre les auteurs. C'est ce qui va faire la matière de cette troisième partie.



I.

Substantifs pris adjectivement, Adjectifs pris substantivement, Substantifs & Adjectifs pris adverbialement.

UN nom substantif se prend quelquefois adjectivement, c'est-à-dire, dans le sens d'un attribut; par exemple: *Un père est toujours père*, cela veut dire qu'un père est toujours tendre pour ses enfans, & que malgré les mauvais procédés, il a toujours des sentimens de père à leur égard; alors ces substantifs se construisent come de véritables adjectifs. » Dieu » est notre ressource, notre lumière, notre vie; notre soutien; notre tout. » L'homme n'est qu'un néant. Etes-vous » Prince? Etes-vous Roi? Etes-vous Avocat? » cat? « Alors *Prince, Roi, Avocat*, sont adjectifs.

Cette remarque sert à décider la question que font les Grammairiens, savoir si ces mots *Roi, Reine, Père, Mère, &c.* sont substantifs ou adjectifs: ils sont l'un & l'autre, suivant l'usage qu'on en fait: Quand ils sont le sujet de la proposition;

ils sont pris substantivement ; quand ils sont l'attribut de la proposition, ils sont pris adjectivement. Quand je dis *le Roi aime le peuple*, *la Reine a de la piété* : *Roi*, *Reine*, sont des substantifs qui marquent un tel Roi & une telle Reine en particulier ; ou, come parlent les Philosophes, ces mots marquent alors un individu qui est le Roi : mais quand je dis que *Louis quinze est Roi*, *Roi* est pris alors adjectivement ; je dis de Louis qu'il est revêtu de la puissance royale.

Il y a quelques noms substantifs latins qui sont quelquefois pris adjectivement, par métonymie, par synecdoque ou par antonomase. *Scelus*, crime, se dit d'un scélérat, d'un home qui est, pour ainsi dire, le crime même : *Scelus quemnam hic laudat* ? * Le scélérat de qui parle-t-il ? *Ubi illic est scelus qui me perdidit* ? ** Où est ce scélérat qui m'a perdu ? où vous voyez que *scelus* se construit avec *illic* qui est un masculin ; car selon les anciens Grammairiens, on disoit autrefois *illic*, *illac*, *illuc*, au lieu de *ille*, *illa*, *illud* : la construction se fait alors selon le sens, c'est-à-dire, par rapport à la personne dont on parle, & non selon le mot qui est neutre.

* Ter. And.
act. 5. sc. 2.
v. 3.
** ib. act.
3. sc. 5. v. 1.

PRIS ADJECTIVEMENT, &c. 229

Carcer, prison, se dit aussi par métonymie, de celui qui mérite la prison. *Ain' tandem, carcer?* Que dis-tu malheureux? TerPhorm. act. 2. sc. 3. v. 26.
 C'est peut-être dans le même sens qu'*E-née*, dans Virgile, parlant des Grecs à l'ocasion de la fourberie de Sinon, dit, & *crimine ab uno disce omnes*. Ce que nous ne saurions rendre en françois en conservant le même tour, *un seul fourbe, une seule de leurs fourberies, vous fera conoître le caractère de tous les Grecs*. Térence a dit *unum cognôris, omnes nôris*. Æn. 2. v. 65. Phorm. act. 2. sc. 1. v. 35.

Noxa, e, est un substantif, qui dans le sens propre signifie faute, peine, dommage: de *nocere*. Il est dit dans les Instituts de Justinien, que ce mot se prend aussi pour l'esclave même qui a fait le dommage. *Noxa autem est ipsum corpus quod nôcuit, id est servus (nôxius.)* Ce mot n'est pourtant pas d'un usage ordinaire en ce sens dans la langue latine. Instit. l. 4. Tit 8. §. 1.

Un adjectif se prend aussi quelquefois substantivement; c'est-à-dire, qu'un mot qui est ordinairement attribut, est quelquefois sujet dans une proposition: ce qui ne peut ariver que parce qu'il y a alors quelqu'autre nom. sous-entendu qui est dans l'esprit; par exemple: *le vrai per-*

suade, c'est-à-dire, ce qui est vrai, l'être vrai, ou la vérité. *Le tout puissant vengera les foibles qu'on oprime*, c'est-à-dire, Dieu, qui est tout puissant, vengera les homes foibles.

Nous avons vu dans les préliminaires de la syntaxe, que l'adverbe est un mot qui renferme la préposition & le nom qui la détermine. La préposition marque une circonstance générale, qui est ensuite déterminée par le nom qui suit la préposition selon l'ordre des idées: or l'adverbe renfermant la préposition & le nom, il marque une circonstance particulière du sujet, ou de l'attribut de la proposition: *sapienter*, avec sagesse, avec jugement; *sæpe*, souvent, en plusieurs occasions; *ubi*, où, en quel lieu, en quel endroit; *ibi*, là, en cet endroit là.

Il y a quelques noms substantifs qui sont pris adverbialement, c'est-à-dire, qu'ils n'entrent dans une proposition que pour marquer une circonstance du sujet ou de l'attribut, en vertu de quelque préposition sous-entendue; par exemple: *domi*, à la maison, au lieu de la demeure. *Videt nuptias domi apparari*, elle voit qu'on se prépare chez nous à la nôce; *domi* marque

PRIS ADJECTIVEMENT, &c. 231

la circonstance du lieu où l'on se préparoit à la nôce : on sous-entend, *in edibus domi*, dans les appartemens de la maison, de la demeure ; ou bien *in aliquo loco domi*.

Plaute a exprimé *edes ; omnes domi per edes*, de chambre en chambre, d'appartement en appartement. Plaute, Casina, act. 5. sc. 5. v. 31.

Quand *domi* est opposé à *belli* ou *militie*, on sous-entend *in rebus* ; Cicéron l'a exprimé ; *quibuscumque rebus vel belli, vel domi* ; alors *domi* se prend pour *la patrie, la ville*, & selon notre manière de parler, pour *la paix, le tems de la paix*. Nous avons parlé ailleurs de ces fortes d'ellipses. Cic. de Off. sic. l. 2. n. 85. áliter xxiv.

Oppidò se prend aussi adverbialement, come nous l'avons remarqué plus haut. Quand on fait une fois la raison des terminaisons de ces mots, on peut se contenter de dire que ce sont des substantifs pris adverbialement. page 49.

Les adjectifs se prennent aussi fort souvent adverbialement, come je l'ai remarqué en parlant des adverbes ; par exemple : *parler haut, parler bas, parler grec & latin, græcè & latinè loqui : penser juste, sentir bon, sentir mauvais, marcher vite, voir clair, fraper fort, &c.*

- Ces adjectifs sont alors au neutre, & c'est une imitation des Latins : *Transversa tuéntibus hircis ; hircis tuéntibus ad negótia transversa*. *Recens* est très-usité dans les bons auteurs, au lieu de *recépter*, qui ne se trouve que dans les auteurs de la moyenne latinité : *Sole recens orto : Púerum recens natum reperire*. * Dans ces occasions il faut sous-entendre la préposition *ad*, ou *juxta*, ou *in* ; *juxta recens negótium*, ou *tempus*, come nous difons, à la françoise, à la mode, à la renverse, à l'improviste, à la traverse, &c. Horace a dit *ad plenum* pour *plenè*, pleinement, abondamment, à plein : *manábit ad plenum*. On trouve aussi *in* pour *ad* ; *letus in presens ánimus : Jactis in altum mólibus*. **
25.
** Hor. l. 3. Ode 1. *Exit in imménsum fœcúnda licéntia vatum*. ***
- V. 34.
*** Ovid. *Amor. l. 3. Eleg. 12. v. 41.* Ainsi quand Saluste a dit, *mons imménsus édatus*, § il faut sous-entendre *in* ; & avec ces adjectifs on sous-entend un mot générique, *negótium*, *spátium*, *tempus*, *avum*, &c.
- Virg. Ec. 3. v. 8.
Virg. Geor. 3. v. 156.
* Plaut. Cistel. 1. 2. 16.
L. 1. Ode 17.
Hor. l. 2. Ode 16. v. 25.
Virg. Ec. 3. v. 34.
Ovid. Amor. l. 3. Eleg. 12. v. 41.
§ Jugurt. sub fin

I I.

SENS DETERMINE', SENS INDETERMINE'.

CHaque mot a une certaine signification dans le discours ; autrement il ne signifieroit rien : mais ce sens, quoique déterminé, ne marque pas toujours précisément un tel individu, un tel particulier : ainsi on apèle *sens indéterminé*, ou *indéfini*, celui qui marque une idée vague, une pensée générale, qu'on ne fait point tomber sur un objet particulier ; par exemple : *on croit, on dit* ; ces termes ne désignent personne en particulier qui croie ou qui dise : c'est le sens indéterminé, c'est-à-dire, que ces mots ne marquent point un tel particulier de qui l'on dise qu'il *croit*, ou qu'il *dit*.

Au contraire, le sens déterminé tombe sur un objet particulier ; il désigne une ou plusieurs personnes, une ou plusieurs choses, come, *les Cartésiens croient que les animaux sont des machines : Cicéron dit dans ses Offices, que la bonne foi est le lien de la société.*

L. 2. n. 84.
aliter xxiv.

On peut raporter ici le *sens étendu* & le *sens étroit*. Il y a bien des propositions qui

font vraies dans un sens étendu, *latè*, & fausses lorsque les mots en sont pris à la rigueur, *strictè* : nous en donnerons des exemples en parlant du sens littéral.

III.

SENS ACTIF, SENS PASSIF, SENS NEUTRE.

Actif vient de *ágere*, pousser, agir, faire. Un mot est pris dans un sens actif, quand il marque que l'objet qu'il exprime, ou dont il est dit, fait une action, ou qu'il a un sentiment, une sensation.

Il faut remarquer qu'il y a des actions & des sentimens qui passent sur un objet qui en est le terme. Les Philosophes appellent *patient*, ce qui reçoit l'action d'un autre ; ce qui est le terme ou l'objet du sentiment d'un autre. Ainsi *patient* ne veut pas dire ici celui qui ressent de la douleur ; mais ce qui est le terme d'une action ou d'un sentiment. *Pierre bat Paul* ; *bat* est pris dans un sens actif, puisqu'il marque une action que je dis que Pierre fait, & cette action a Paul pour objet ou pour patient. *Le Roi aime le peuple* ; *aime* est aussi dans

un sens actif, & *le peuple* est le terme ou l'objet de ce sentiment.

Un mot est pris dans un sens passif, quand il marque que le sujet de la proposition, ou ce dont on parle, est le terme ou le patient de l'action d'un autre. *Paul est batu par Pierre*; *batu* est un terme passif: je juge de Paul qu'il est le terme de l'action de battre.

Je ne suis point batant, de peur d'être batu.

Batant est actif, & *batu* est passif.

Molière,
cocu imag.
sc. xvii.

Il y a des mots qui marquent de simples propriétés ou manières d'être, de simples situations, & même des actions, mais qui n'ont point de patient ou d'objet qui en soit le terme; c'est ce qu'on apèle le *sens neutre*. *Neutre* veut dire *ni l'un ni l'autre*, c'est-à-dire, ni actif ni passif. Un verbe qui ne marque ni action qui ait un patient, ni une passion, c'est-à-dire, qui ne marque pas que l'objet dont on parle soit le terme d'une action, ce verbe, dis-je, n'est ni actif, ni passif; & par conséquent il est apelé *neutre*.

Amare, aimer, chérir; *diligere*, avoir de l'amitié, de l'affection, sont des verbes actifs. *Amari*, être aimé, être chéri; *diligi*,

être celui pour qui l'on a de l'amitié, sont des verbes passifs : mais *sedere*, être assis, est un verbe neutre ; *ardere*, être alumé ; être ardent, est aussi un verbe neutre.

Souvent les verbes actifs se prennent dans un sens neutre, & quelquefois les verbes neutres se prennent dans un sens actif : *écrire une lettre*, est un sens actif ; mais quand on demande, *Que fait Monsieur ?* & qu'on répond, *il écrit, il dort, il chante, il danse* ; tous ces verbes là sont

Virg. Æn. pris alors dans un sens neutre. Quand Vir-
12. v. 3.

gile dit que Turnus entra dans un emportement que rien ne put apaiser, *implacabilis ardet* ; *ardet* est alors un verbe neutre : mais quand le même Poëte, pour dire que Coridon aimoit Alexis éperdument, *Ec. 2. v. 1.* se sert de cette expression, *Córidon ardébat Alexin*, alors *ardébat* est pris dans un sens actif, quoiqu'on puisse dire aussi *ardébat κατὰ Alexin*, brûloit pour Alexis.

Requiescere, se reposer, être oisif, être en repos, est un verbe neutre. Virgile l'a pris dans un sens actif, lorsqu'il a dit :

Eccl. 8. v. 4. Et mutata suos requierunt flumina cursus :

Les fleuves changés, c'est-à-dire, contre leur usage, contre leur nature, arrêtés

rent le cours de leurs eaux, *relinuérunt suos cursus*.

Simon, dans l'Andriène, rapèle à Sosie les bienfaits dont il l'a comblé : » me remettre ainsi vos bienfaits devant les yeux, lui dit Sosie, c'est me reprocher que je les ai oubliés. *Istæ commemoratio, quasi exprobratio est immémoris beneficii*. Les Interprètes d'accord entre eux pour le fonds de la pensée, ne le font pas pour le sens d'*immémoris* : se doit-il prendre dans un sens actif, ou dans un sens passif ? Madame Dacier dit que ce mot peut être expliqué des deux manières : *exprobratio mei immémoris*, & alors *immémoris* est actif ; ou bien, *exprobratio beneficii immémoris*, le reproche d'un fait oublié ; & alors *immémoris* est passif. Selon cette explication, quand *immemor* veut dire *celui qui oublie*, il est pris dans un sens actif ; au lieu que quand il signifie *ce qui est oublié*, il est dans un sens passif, du moins par rapport à notre manière de traduire.

Mais ne pouroit-on pas ajouter qu'en latin *immemor* veut dire souvent *qui n'est pas demeuré dans la mémoire* ? Tacite a dit, *immemor beneficium*, un bienfait qui n'est pas demeuré dans la mémoire, ou selon

Ter. And.
act. 1. sc. 2.
v. 17.

notre manière de parler; un bienfait oublié. Horace * a dit *memor nota*, une marque qui dure long-tems, qui fait ressouvenir. Virgile ** a dit dans le même sens *memor ira*, une colère qui demeure long-tems dans le cœur, ainsi *immémoris* seroit dans un sens neutre en latin.

Que fait Monsieur ? Il joue : jouer est pris alors dans un sens neutre : mais quand on dit, il joue gros jeu ; il joue est pris dans un sens actif, & gros jeu est le régime de il joue.

Danser est un verbe neutre ; mais lorsqu'on dit, danser une courante, danser un menuet ; danser est alors un verbe actif.

Les Latins ont fait le même usage de *saltare* ; qui répond à *danser*. Saluste a dit de Sempronia, qu'elle savoit mieux chanter & danser qu'une honnête femme ne doit le savoir, *Psallere & saltare elegantius ; quam necesse est probæ* : (supple) *docta erat* κατὰ *psallere & saltare* ; *saltare* est pris alors dans un sens neutre : mais lorsqu'Horace a dit *Saltare Cyclopa*, danser le Cyclope ; *saltare* est pris alors dans un sens actif.

Remarq. » Les Grecs & les Latins, dit Monsieur
ibid. » Dacier, ont dit *danser le Cyclope ; danser*
» *Glaucus, danser Ganymède, Léda, Europe ;*

&c, c'est-à-dire, représenter en dansant les aventures du Cyclope, de Glaucus, &c.

Le même Poëte a dit * *Fúsius ébrius* *Hor. l. 2. *Ilíonam edórmít*, le comédien Fufius, en Sat. 3. v. 61. représentant Ilione endormie, s'endort lui-même come un home yvre qui cuve son vin. Térence a dit ** *edormiscam hoc* ** Ter. *villi*, je cuverai mon vin: & Plaute, *** *edormiscam hanc crápulam*, & dans l'Amphitryon il a dit, § *edormiscat unum somnum*, come nous disons *dormir un somme*. Vous voyez que dans ces exemples, *edormire* & *edormiscere* se prennent dans un sens actif. Adel. act. 5. sc. 2. v. 11. *** Plaut. Rud. act. 2. sc. 7. v. 28. § id. Amph. act. 2. sc. 2. v. 65.

Cette remarque sert à expliquer ces façons de parler *itur*, *favétur*, &c. ces verbes neutres se prennent alors en latin dans un sens passif, & marquent que l'action qu'ils signifient est faite; *iter itur*, l'action d'aler se fait. Voyez ce que nous en avons dit dans la syntaxe: l'action que le verbe signifie, sert alors de nominatif au verbe même, selon la remarque des anciens Grammairiens (a).

(a) Ut *cúrritur à me*, pro *curro*; vel *statur à te*, pro *stas*; *sedétur ab illo*, pro *sedet. ille*: in eis potest ipsa res intelligi voce passiva; ut *cúrritur cursus*, *bellátur bellum*. *Priscianus*, lib. xvii. c. de Pronóminum constructióne.

I V.

SENS ABSOLU, SENS RELATIF.

UN mot est pris dans un sens absolu ; lorsqu'il exprime une chose considérée en elle-même sans aucun rapport à une autre. *Absolu* vient d'*absolutus*, qui veut dire achevé, accompli, qui ne demande rien davantage ; par exemple, quand je dis que *le soleil est lumineux*, cette expression est dans un sens absolu ; celui à qui je parle n'attend rien de plus, par rapport au sens de cette phrase.

Mais si je disois que *le soleil est plus grand que la terre*, alors je considérerois le soleil par rapport à la terre, ce seroit un sens relatif ou respectif. Le sens relatif ou respectif est donc lorsqu'on parle d'une chose par rapport à quelqu'autre : c'est pour cela que ce sens s'appèle aussi *respectif*, du

Et Vossius s'exprime en ces termes, verba accusativum habent suæ originis vel cognatæ significationis: prioris generis apud Terentium est ludere ludum. Eun. act. 3. sc. 5. v. 39. Apud Maronem furere furorem Æn. l. 12. v. 680. Donatus Archaïsmum vocat, malle Atticismum dixisset quia sic locutos constat, non eos modò qui desita & obsoleta amant, sed optimos quosque optimi ævi scriptores, &c. Vossius de Constructione, pag. 409.

latin

latin *respicere* ; regarder ; parce que la chose dont on parle , en regarde , pour ainsi dire , une autre ; elle en rapèle l'idée , elle y a du raport , elle s'y raporte : de là vient *relatif* , de *referre* rapporter. Il y a des mots relatifs , tels que *père* , *filz* , *époux* , &c ; nous en avons parlé ailleurs.

V.

SENS COLLECTIF , SENS DISTRIBUTIF.

Collectif vient du latin *colligere* , qui veut dire *recueillir* , *assembler*. Distributif vient de *distribúere* , qui veut dire *distribuer* , *partager*.

La femme aime à parler : cela est vrai en parlant des femmes en général ; ainsi le mot de *femme* est pris là dans un sens collectif : mais la proposition est fausse dans le sens distributif , c'est-à-dire , que cela n'est point vrai de chaque femme en particulier.

L'home est sujet à la mort ; cela est vrai dans le sens collectif ; & dans le sens distributif.

Au lieu de dire *le sens collectif & le sens*

242 SENS COLLECTIF.

distributif, on dit aussi le *sens général* & le *sens particulier*.

Il y a des mots qui sont collectifs, c'est-à-dire, dont l'idée représente un tout en tant que composé de parties actuellement séparées, & qui forment autant d'unités ou d'individus particuliers: tels sont *armée*, *république*, *régiment*.

VI.

SENS EQUIVOQUE, SENS LOUCHE.

IL y a des mots & des propositions équivoques. Un mot est équivoque, lorsqu'il signifie des choses différentes: come *chœur*, assemblée de plusieurs personnes qui chantent; *cœur*, partie intérieure des animaux; *autel*, table sur quoi l'on fait des sacrifices aux Dieux; *hôtel*, grande maison. Ces mots sont équivoques, du moins dans la prononciation. *Lion*, nom d'un animal; *Lion*, nom d'une constellation, d'un signe céleste; *Lyon*, nom d'une ville. *Coin*, sorte de fruit; *coin*, angle, endroit; *coin*, instrument avec quoi l'on marque les monnoies & les médailles; *coin*, instrument qui sert à fendre du bois: *coin* est

encore un terme de manège, &c.

De quelle langue voulez-vous vous servir avec moi ? dit le docteur Pancrace, parlant à Sganarèle : *de la langue que j'ai dans ma bouche*, répond Sganarèle ; où vous voyez que par *langue*, l'un entend *langage, idiomme* ; & l'autre entend, come il le dit, la langue que nous avons dans la bouche.

Molière,
mariage
forcé, sc. 4.

Dans la suite d'un raisonnement, on doit toujours prendre un mot dans le même sens qu'on l'a pris d'abord, autrement on ne raisoneroit pas juste ; parce que ce seroit ne dire qu'une même chose de deux choses différentes : car, quoique les termes équivoques se ressemblent quant au son, ils signifient pourtant des idées différentes ; ce qui est vrai de l'une n'est donc pas toujours vrai de l'autre.

Une proposition est équivoque, quand le sujet ou l'attribut présente deux sens à l'esprit ; ou quand il y a quelque terme qui peut se rapporter ou à ce qui précède, ou à ce qui suit : c'est ce qu'il faut éviter avec soin, afin de s'acoutumer à des idées précises.

Il y a des mots qui ont une construction louche, c'est lorsqu'un mot paroît d'abord se rapporter à ce qui précède, &

que cependant il se raporte à ce qui suit :
par exemple , dans cette chanson si connue , d'un de nos meilleurs opéra ,

Tu fais charmer ,
Tu fais désarmer ,
Le Dieu de la guerre ;
Le Dieu du tonerre
Se laisse enflamer.

Le Dieu du tonerre paroît d'abord être le terme de l'action de *charmer* & de *désarmer* , aussi bien que *le Dieu de la guerre* : cependant , quand on continue à lire , on voit aisément que *le Dieu du tonerre* est le nominatif ou le sujet de *se laisse enflamer*.

Toute construction ambiguë , qui peut signifier deux choses en même tems , ou avoir deux rapports différens , est apelée *équivoque* , ou *louche*. *Louche* est une sorte d'équivoque , souvent facile à démêler. *Louche* est ici un terme métaphorique : car come les personnes louches paroissent regarder d'un côté pendant qu'elles regardent d'un autre , de même dans les constructions louches , les mots semblent avoir un certain rapport , pendant qu'ils en ont un autre ; mais quand on ne voit pas aisément quel rapport on doit leur donner ,

on dit alors qu'une proposition est équivoque, plutôt que de dire simplement qu'elle est louche.

Les pronoms de la troisième personne font souvent des sens équivoques ou louches, sur-tout quand ils ne se rapportent pas au sujet de la proposition. Je pourrais en rapporter un grand nombre d'exemples de nos meilleurs auteurs, je me contenterai de celui-ci :

» François I. érigea Vendôme en Duché-Pairie en faveur de Charles de Bourbon ; & *il* le mena avec lui à la conquête du duché de Milan, où *il* se comporta vaillamment. Quand ce Prince eut été pris à Pavie, *il* ne voulut point accepter la régence qu'on lui proposoit : *il* fut déclaré chef du conseil, *il* continua de travailler pour la liberté du Roi ; & quand *il* fut délivré, *il* continua à le bien servir.

Table générale des Rois de France de la maison de Bourbon.

Il n'y a que ceux qui sont déjà au fait de l'histoire, qui puissent démêler les divers rapports de *ce Prince*, & de tous ces *il*. Je croi qu'il vaut mieux répéter le mot, que de se servir d'un pronom dont le rapport n'est aperçu que par ceux qui savent déjà ce qu'ils lisent. On évitoit facilement ces

sens louches en latin, par les usages différens de *suus, ejus, hic, ille, is, iste*.

Quelquefois pour abrégé, on se contente de faire une proposition de deux membres, dont l'un est négatif, & l'autre affirmatif, & on les joint par une conjonction : cette sorte de construction n'est pas régulière, & fait souvent des équivoques ; par exemple :

Prem. édit. L'amour n'est qu'un plaisir, & l'honneur un devoir.
 du Cid. act.
 III. sc. 6. L'Académie * a remarqué que Corneille
 * Sentiment de l'Acad. doit dire :
 sur le Cid. L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

En effet, ces mots *n'est que*, du premier membre, marquent une négation, ainsi ils ne peuvent pas se construire encore avec *un devoir*, qui est dans un sens affirmatif au second membre ; autrement il sembleroit que Corneille, contre son intention, eût voulu mépriser également l'amour & l'honneur.

On ne sauroit apporter trop d'attention pour éviter tous ces défauts : on ne doit écrire que pour se faire entendre ; la netteté & la précision sont la fin & le fondement de l'art de parler & d'écrire.

VII.

DES JEUX DE MOTS ET DE LA PARONOMASE.

IL y a deux fortes de jeux de mots.

1. Il y a des jeux de mots qui ne consistent que dans un équivoque ou dans une allusion, & j'en ai donné des exemples. Les bons mots qui n'ont d'autre fel que celui qu'ils tirent d'un équivoque ou d'une allusion fade & puérile, ne sont pas du goût des gens sensés, parce que ces mots-là n'ont rien de vrai ni de solide.

2. Il y a des mots dont la signification est différente, & dont le son est presque le même : ce rapport qui se trouve entre le son de deux mots, fait une espèce de jeu, dont les Rhéteurs ont fait une figure qu'ils apèlent Paronomafes ; par exemple, *amantes sunt amentes*, les amans sont des insensés : le jeu qui est dans le latin, ne se re-

*παρό, jux-
tà ἰσόμεν
nomen. An-
nominatio,
jeu de mots.*

Aux funérailles de Marguerite d'Autriche, qui mourut en couche, on fit une devise dont le corps étoit une aurore qui apporte le jour au monde, avec ces paroles, *Dum pario, pereo*, je péris en donnant le jour.

*Entretiens
d'Arrist. &
d'Eug. v. l.
Entr.*

Pour marquer l'humilité d'un home de bien qui se cache en faisant de bones œuvres, on peint un ver à soie qui s'enferme dans sa coque; l'ame de cette devise est un jeu de mots; *opéritur dum operatur*. Dans ces exemples & dans plusieurs autres pareils, le sens subsiste indépendamment des mots.

J'observerai à cette occasion deux autres figures qui ont du raport à celle dont nous venons de parler: l'une s'appèle *similiter cadens*; c'est quand les différens membres ou incises d'une période finissent par des cas ou des tems dont la terminaison est semblable: l'autre s'appèle *similiter désinens*, c'est lorsque les mots qui finissent les différens membres ou incises d'une période ont la même terminaison, mais une terminaison qui n'est point une désinence de cas, de tems, ou de persone, come quand on dit *fâcere fortiter*, & *vîvere turpiter*. Ces deux dernières figures sont proprement la même; on en trouve un grand nombre d'exemples dans S. Augustin. On doit éviter les jeux de mots qui sont vides de sens: mais quand le sens subsiste indépendamment du jeu de mots, ils ne perdent rien de leur mérite.

VIII.

SENS COMPOSÉ, SENS DIVISÉ.

Quand l'Évangile dit, *les aveugles voient, les boiteux marchent*; ces termes *les aveugles, les boiteux*, se prennent en cette occasion dans le sens divisé, c'est-à-dire, que ce mot *aveugles* se dit là de ceux qui étoient aveugles, & qui ne le sont plus; ils sont divisés, pour ainsi dire, de leur aveuglement, car les aveugles en tant qu'aveugles, ce qui seroit le sens composé, ne voient pas.

L'Évangile parle d'un certain *Simon* appelé *le lépreux*, parce qu'il l'avoit été, c'est le sens divisé.

Ainsi, quand S. Paul a dit que les idolâtres n'entreront pas dans le royaume des cieux, il a parlé des idolâtres dans le sens composé, c'est-à-dire, de ceux qui demeureront dans l'idolâtrie. Les idolâtres en tant qu'idolâtres n'entreront pas dans le royaume des cieux: c'est le sens composé; mais les idolâtres qui auront quitté l'idolâtrie, & qui auront fait pénitence, entreront dans le royaume des cieux: c'est le sens divisé.

Apelle ayant exposé, selon sa coutume, un tableau à la critique du public, un cordonier censura la chaussure d'une figure de ce tableau : Apelle réforma ce que le cordonier avoit blâmé ; mais le lendemain le cordonier ayant trouvé à redire à une jambe, Apelle lui dit qu'un cordonier ne devoit juger que de la chaussure ; d'où est venu le proverbe *ne sutor ultra crépidam. supple, judicet.*

La récusation qu'Apelle fit de ce cordonier, étoit plus piquante que raisonnable : un cordonier, en tant que cordonier, ne doit juger que de ce qui est de son métier ; mais, si ce cordonier a d'autres lumières, il ne doit point être récusé, par cela seul qu'il est cordonier : en tant que cordonier, ce qui est le sens composé, il juge si un soulier est bien fait & bien peint ; & en tant qu'il a des connoissances supérieures à son métier, il est juge compétent sur d'autres points ; il juge alors dans le sens divisé, par rapport à son métier de cordonier.

Ovide parlant du sacrifice d'Iphigénie, dit que *l'intérêt public triompha de la tendresse paternelle, le Roi vainquit le père :*

Ovid. Met. . . . Postquam pietatem pública causa,
l. XII. v. 29. Rexque patrem vicit.

Ces dernières paroles sont dans un sens divisé. Agamemnon se regardant come Roi, étoufe les sentimens qu'il ressent come père.

Dans le sens composé, un mot conserve sa signification à tous égards, & cette signification entre dans la composition du sens de toute la phrase; au lieu que dans le sens divisé, ce n'est qu'en un certain sens, & avec restriction, qu'un mot conserve son ancienne signification: *les aveugles voient*, c'est-à-dire, ceux qui ont été aveugles.

I X.

SENS LITERAL, SENS SPIRITUEL.

L*E sens literal est celui que les mots excitent d'abord dans l'esprit de ceux qui entendent une langue; c'est le sens qui se présente naturellement à l'esprit. Entendre une expression literallement, c'est la prendre au pié de la lettre. Que dicta sunt secundum litteram accipere, id est, non aliter intelligere quam littera sonat; c'est le sens que les paroles signifient immediatement, is quem verba immediatè significat.*

August.
Gen. ad lit.
lib. 8. c. 2.
Tom. III.

Le sens spirituel, est celui que le sens littéral renferme, il est enté, pour ainsi dire, sur le sens littéral; c'est celui que les choses signifiées par le sens littéral font naître dans l'esprit. Ainsi dans les paraboles, dans les fables, dans les allégories, il y a d'abord un sens littéral: on dit, par exemple, qu'un loup & un agneau vinrent boire à un même ruisseau: que le loup ayant cherché querèle à l'agneau, il le dévora. Si vous vous atachez simplement à la lettre, vous ne verrez dans ces paroles qu'une simple aventure arrivée à deux animaux: mais cette narration a un autre objet; on a dessein de vous faire voir que les foibles sont quelquefois opprimés par ceux qui sont plus puissans; & voilà le sens spirituel, qui est toujours fondé sur le sens littéral.

Division du sens littéral.

Le sens littéral est donc de deux sortes:

1. Il y a un sens *littéral rigoureux*; c'est le sens propre d'un mot, c'est la lettre prise à la rigueur, *strictè*.
2. La seconde espèce de sens littéral, c'est celui que les expressions figurées ont

nous avons parlé présentement naturellement à l'esprit de ceux qui entendent bien une langue, c'est un *sens literal-figuré*; par exemple, quand on dit d'un politique qu'il *sème à propos la division entre ses propres ennemis*; semer ne se doit pas entendre à la rigueur selon le sens propre, & de la même manière qu'on dit *semer du blé*: mais ce mot ne laisse pas d'avoir un sens literal, qui est un sens figuré qui se présente naturellement à l'esprit. La lettre ne doit pas toujours être prise à la rigueur, elle tue, dit S. Paul. On ne doit point exclure toute signification métaphorique & figurée. Il faut bien se garder, dit S. Augustin, * de prendre à la lettre une façon de parler figurée, & c'est à cela qu'il faut appliquer ce passage de S. Paul, *la lettre tue, & l'esprit donne la vie.*

2. Cor. 3.
v. 6.

Il faut s'attacher au sens que les mots excitent naturellement dans notre esprit, quand nous ne sommes point prévenus, & que nous sommes dans l'état tranquille de la raison: voilà le véritable sens literal-

* In principio cavendum est ne figuratam locutionem ad literam accipias; & ad hoc enim pertinet quod ait Apóstolus, *littera occidit, spiritus autem vivificat.* Augusl. de Doctr. Christ. l. 3. c. 5. t. III. Parisiis 1685.

figuré, c'est celui-là qu'il faut donner aux loix, aux canons, aux textes des coutumes, & même à l'Écriture Sainte.

Luc. c. 9. v. 62. Quand J. C. a dit que *celui qui met la main à la charue, & qui regarde derrière lui, n'est point propre pour le Royaume de Dieu* ;

on voit bien qu'il n'a pas voulu dire qu'un laboureur qui en travaillant tourne quelquefois la tête, n'est pas propre pour le ciel : le vrai sens que ces paroles présentent naturellement à l'esprit, c'est que ceux qui ont comencé à mener une vie chrétienne, & à être les disciples de Jésus-Christ, ne doivent pas changer de conduite, ni de doctrine, s'ils veulent être sauvés ; c'est donc là un sens littéral-figuré.

Il en est de même de ces autres passages de l'Évangile, où J. C. dit, * de présenter la joue gauche à celui qui nous a frappés sur la droite, ** de s'arracher la main ou l'œil qui est un sujet de scandale ; il faut entendre ces paroles de la même manière qu'on entend toutes les expressions métaphoriques & figurées : ce ne seroit pas leur donner leur vrai sens ; que de les entendre selon le sens littéral pris à la rigueur ; elles doivent être entendues selon la seconde sorte de sens littéral qui réduit

* Matt. c. 5. v. 39.

** ibid. v. 29. 30.

toutes ces façons de parler figurées à leur juste valeur, c'est-à-dire, au sens qu'elles avoient dans l'esprit de celui qui a parlé, & qu'elles excitent dans l'esprit de ceux qui entendent la langue où l'expression figurée est autorisée par l'usage. * » Lors-
 » que nous donnons au blé le nom de *Cérès*,
 » dit Cicéron, & au vin le nom de *Bac-*
 » *chus*, nous nous servons d'une façon de
 » parler usitée en notre langue, & personne
 » n'est assez dépourvu de sens pour pren-
 » dre ces paroles à la rigueur de la lettre.

On se sert dans toutes les nations poli-
 cées, de certaines expressions ou formules
 de politesse, qui ne doivent point être
 prises dans le sens littéral-étroit. *J'ai l'ho-*
neur de... Je vous baise les mains: Je suis
votre très-humble & très-obéissant serviteur.
 Cette dernière façon de parler, dont on
 se sert pour finir les lettres, n'est jamais
 regardée que come une formule de poli-
 tesse.

On dit de certaines personnes, *c'est un*
fou, c'est une fole: ces paroles ne marquent

* Cum fruges *Cérerem*, vinum *Liberium* dicimus, genere nos quidem sermonis utimur usitato: sed eoque tam amentem esse putas qui &c. *Cic. de Nat. Deor. l. 3. n. 41. aliter xvi.*

pas toujours que la personne dont on parle ait perdu l'esprit au point qu'il ne reste plus qu'à l'enfermer; on veut dire seulement que c'est une personne qui suit ses caprices, qui ne se prête pas aux réflexions des autres, qu'elle n'est pas toujours maîtresse de son imagination, que dans le tems qu'on lui parle elle est occupée ailleurs, & qu'ainsi on ne sauroit avoir avec elle ce commerce réciproque de pensées & de sentimens, qui fait l'agrément de la conversation & le lien de la société. L'homme sage est toujours en état de tout écouter, de tout entendre, & de profiter des avis qu'on lui donne.

Dans l'ironie, les paroles ne se prennent point dans le sens littéral proprement dit, elles se prennent selon le sens littéral-figuré, c'est-à-dire, selon ce que signifient les mots accompagnés du ton de la voix & de toutes les autres circonstances.

Il y a souvent dans le langage des hommes un sens littéral qui est caché, & que les circonstances des choses découvrent: ainsi il arrive souvent que la même proposition a un tel sens dans la bouche ou dans les écrits d'un certain homme, & qu'elle en a un autre dans les discours & dans les ouvrages

ouvrages d'un autre home : mais il ne faut pas légèrement doner des sens désavantageux aux paroles de ceux qui ne pensent pas en tout come nous ; il faut que ces sens cachés soient si facilement développés par les circonstances, qu'un home de bon sens qui n'est pas prévenu ne puisse pas s'y méprendre. Nos préventions nous rendent toujours injustes, & nous font souvent prêter aux autres des sentimens qu'ils détestent aussi sincèrement que nous les détestons.

Au reste, je viens d'observer que le sens littéral-figuré est celui que les paroles excitent naturellement dans l'esprit de ceux qui entendent la langue où l'expression figurée est autorisée par l'usage : ainsi pour bien entendre le véritable sens littéral d'un auteur, il ne suffit pas d'entendre les mots particuliers dont il s'est servi, il faut encore bien entendre les façons de parler usitées dans la langue de cet auteur ; sans quoi, où l'on n'entendra point le passage, où l'on tombera dans des contre-sens. En françois, *doner parole*, veut dire *promettre* ; en latin, *verba dare*, signifie *tromper* : *Pœnas dare alicui*, ne veut pas dire doner de la peine à quelqu'un, lui

L. 2. Eleg.
5. v. 3.

faire de la peine, il veut dire au contraire être puni par quelqu'un, lui donner la satisfaction qu'il exige de nous, lui donner notre supplice en paiement, comme on paye une amende. Quand Properce dit à Cynthie, *dabis mihi perfida pœnas*, il ne veut pas dire *perfide*, vous m'avez causé bien des tourmens, il lui dit au contraire, qu'il la fera repentir de sa perfidie.

Pfal. 35.
v. 7.

Il n'est pas possible d'entendre le sens littéral de l'Écriture Sainte, si l'on n'a aucune connoissance des hébraïsmes & des hellénismes, c'est-à-dire, des façons de parler de la langue hébraïque & de la langue grèque. Lorsque les interprètes traduisent à la rigueur de la lettre, ils rendent les mots & non le véritable sens: de là vient qu'il y a, par exemple, dans les Pseaumes plusieurs versets qui ne sont pas intelligibles en latin. *Montes Dei*, ne veut pas dire des *montagnes consacrées à Dieu*, mais de *hautes montagnes*.

Dans le Nouveau Testament même il y a plusieurs passages qui ne sauroient être entendus, sans la connoissance des idiotismes, c'est-à-dire, des façons de parler des auteurs originaux. Le mot hébreu qui répond au mot latin *verbum*, se prend ordi-

nairement en hébreu pour chose signifiée par la parole ; c'est le mot générique qui répond à *negotium* ou res des Latins. *Transcēmus usque Bēthleem, & videāmus hoc verbum quod factum est*: Passons jusqu'à Bethléem, & voyons ce qui y est arivé. Ainsi lorsqu'au 3^e. verset du chapitre 8. du Deutéronôme, il est dit (*Deus*) *dedit tibi cibum manna quod ignorābas tu & patres tui, ut ostēderet tibi quod non in solo pane vivat homo, sed in omni verbo quod egrēditur de ore Dei*. Vous voyez que *in omni verbo* signifie *in omni re*, c'est-à-dire, *de tout ce que Dieu dit*, où *vent*, qui *serve de nourriture*. C'est dans ce même sens que Jésus-Christ a cité ce passage: le démon lui proposoit de changer les pierres en pain; il n'est pas nécessaire de faire ce changement, répond Jésus-Christ; *car l'home ne vit pas seulement de pain, il se nourit encore de tout ce qui plaît à Dieu de lui donner pour nourriture, de tout ce que Dieu dit qui servira de nourriture*; voilà le sens literal; celui qu'on donne comunément à ces paroles, n'est qu'un sens moral.

Luc. c. 2.
v. 15.

Matt. c. 4.
v. 4.

Division du sens spirituel.

Le sens spirituel est aussi de plusieurs

fortes. 1. Le *sens moral*, 2. Le *sens allégorique*, 3. Le *sens anagogique*.

1. *Sens moral.*

Le *sens moral* est une interprétation selon laquelle on tire quelque instruction pour les mœurs. On tire un sens moral des histoires, des fables, &c. Il n'y a rien de si profane dont on ne puisse tirer des moralités, ni rien de si sérieux qu'on ne puisse tourner en burlesque. Telle est la liaison que les idées ont les unes avec les autres : le moindre rapport réveille une idée de moralité dans un homme dont le goût est tourné du côté de la morale ; & au contraire celui dont l'imagination aime le burlesque, trouve du burlesque partout.

Thomas Walleis, Jacobin Anglois, fit imprimer vers la fin du XV^e. siècle, à l'usage des Prédicateurs une explication morale des métamorphoses d'Ovide. * Nous avons le Virgile travesti de Scaron.

* *Metamorphosis Ovidiana moraliter à Magistro Thomá Walleis Anglico, de professione prædicatõrum sub S. Dominico, explanata. Ce livre rare fut traduit en 1484. V. le P. Echard, T. I p. 508. & M. Maittaire, Annales Typographiques, T. I. p. 176.*

Ovide n'avoit point pensé à la morale que Walleis lui prête ; & Virgile n'a jamais eu les idées burlesques que Scaron a trouvées dans son Enéide. Il n'en est pas de même des fables morales ; leurs auteurs mêmes nous en découvrent les moralités ; elles sont tirées du texte come une conséquence est tirée de son principe.

2. Sens Allégorique.

Le *sens allégorique* se tire d'un discours, qui, à le prendre dans son sens propre, signifie toute autre chose : c'est une histoire qui est l'image d'une autre histoire, ou de quelqu'autre pensée. Nous avons déjà parlé de l'allégorie.

L'esprit humain a bien de la peine à demeurer indéterminé sur les causes dont il voit, ou dont il ressent les effets : ainsi lorsqu'il ne conoît pas les causes, il en imagine, & le voilà satisfait. Les Païens imaginèrent d'adord des causes frivoles de la plupart des effets naturels : l'amour fut l'effet d'une divinité particulière : Prométhée vola le feu du ciel : Cérès inventa le blé : Bacchus le vin, &c. Les recherches exactes sont trop pénibles, & ne sont pas à la

portée de tout le monde. Quoi qu'il en soit, *le vulgaire superstitieux*, dit le P. Sannadon, * fut la dupe des visionnaires qui inventèrent toutes ces fables.

* Poésies
d'Hor. T. I.
p. 504.

Dans la suite, quand les Païens comencèrent à se policer & à faire des réflexions sur ces histoires fabuleuses, il se trouva parmi eux des mystiques qui en enveloppèrent les absurdités sous le voile des allégories & des sens figurés, auxquels les premiers auteurs de ces fables n'avoient jamais pensé.

Il y a des pièces allégoriques en prose & en vers : les auteurs de ces ouvrages ont prétendu qu'on leur donât un sens allégorique ; mais dans les histoires, & dans les autres ouvrages dans lesquels il ne paroît pas que l'auteur ait songé à l'allégorie, il est inutile d'y en chercher. Il faut que les histoires dont on tire ensuite des allégories, aient été composées dans la vue de l'allégorie ; autrement les explications allégoriques qu'on leur donne, ne prouvent rien, & ne sont que des applications arbitraires dont il est libre à chacun de s'amuser come il lui plaît, pourvû qu'on n'en tire pas des conséquences dangereuses.

Quelques auteurs * ont trouvé une image des révolutions arrivées à la langue latine, dans la statue ** que Nabuchodonosor vit en songe ; ils trouvent dans ce songe une allégorie de ce qui devoit arriver à la langue latine.

* Indiculus historico-chronológico, in Fabri Thefauro.
** Daniel 2. v. 31.

Cette statue étoit extraordinairement grande ; la langue latine n'étoit-elle pas répandue presque par-tout.

La tête de cette statue étoit d'or, c'est le siècle d'or de la langue latine ; c'est le tems de Térence, de César, de Cicéron, de Virgile ; en un mot, c'est le siècle d'Auguste.

La poitrine & les bras de la statue étoient d'argent ; c'est le siècle d'argent de la langue latine ; c'est depuis la mort d'Auguste jusqu'à la mort de l'Empereur Trajan, c'est-à-dire, jusqu'environ cent ans après Auguste.

Le ventre & les cuisses de la statue étoient d'airain ; c'est le siècle d'airain de la langue latine, qui comprend depuis la mort de Trajan, jusqu'à la prise de Rome par les Goths, en 410.

Les jambes de la statue étoient de fer, & les piés partie de fer & partie de terre ; c'est le siècle de fer de la langue latine,

pendant lequel les différentes incursions des barbares plongèrent les homes dans une extrême ignorance; à peine la langue latine se conserva-t-elle dans le langage de l'Eglise.

Enfin une pierre abatit la statue; c'est la langue latine qui cessa d'être une langue vivante.

C'est ainsi qu'on raporte tout aux idées dont on est préoccupé.

Les sens allégoriques ont été autrefois fort à la mode, & ils le sont encore en Orient; on en trouvoit par-tout jusques dans les nombres. Métrodore de Lampsaque, au rapport de Tatien, avoit tourné Homère tout entier en allégories. On aime mieux aujourd'hui la réalité du sens littéral. Les explications mystiques de l'Ecriture Sainte, qui ne sont point fixées par les Apôtres, ni établies clairement par la révélation, sont sujetes à des illusions qui mènent au fanatisme.

Huet. Ori-
genianor.
l. 2. quest.
13. p. 171.
Traité du
sens littéral
& du sens
mystique,
selon la do-
ctrine des
Pères. A Pa-
ris, chez Ja-
ques Vin-
cent.

3. Sens Anagogique.

Le *sens anagogique*, n'est guère en usage que lorsqu'il s'agit des différens sens de l'Ecriture Sainte. Ce mot *anagogique* vient

du grec ἀνωγειν, qui veut dire *élévation* : ἀνω, dans la composition des mots, signifie souvent, *au-dessus, en haut*, ἀνωγειν veut dire *conduite*; de ἀγω, *je conduis* : ainsi le sens anagogique de l'Écriture Sainte est un sens mystique, qui élève l'esprit aux objets célestes & divins de la vie éternelle dont les Saints jouissent dans le ciel.

Le *sens littéral* est le fondement des autres sens de l'Écriture Sainte. Si les explications qu'on en donne ont rapport aux mœurs, c'est le sens moral.

Si les explications des passages de l'ancien Testament regardent l'Église & les mystères de notre Religion par analogie ou ressemblance, c'est le sens allégorique; ainsi le sacrifice de l'agneau pascal, le serpent d'airain élevé dans le désert, étoient autant de figures du sacrifice de la croix.

Enfin, lorsque ces explications regardent l'Église triomphante & la vie des bienheureux dans le ciel, c'est le sens anagogique; c'est ainsi que le sabbat des Juifs est regardé comme l'image du repos éternel des bienheureux. Ces différens sens, qui ne sont point le sens littéral, ni le sens moral, s'appellent aussi en général

sens tropologique, c'est-à-dire, *sens figuré*. Mais come je l'ai déjà remarqué, il faut suivre dans le sens allégorique & dans le sens anagogique ce que la révélation nous en apprend, & s'apliquer sur-tout à l'intelligence du sens literal, qui est la règle infaillible de ce que nous devons croire & pratiquer pour être sauvés.

X.

DU SENS ADAPTE',

ou que l'on done par allusion.

Quelquefois on se fert des paroles de l'Escriture Sainte ou de quelque auteur profane, pour en faire une application particulière qui convient au sujet dont on veut parler, mais qui n'est pas le sens naturel & literal de l'auteur dont on les emprunte, c'est ce qu'on apèle *sensus accommodatius*, sens adapté.

Dans les panegyriques des Saints & dans les Oraisons funèbres, le texte du discours est pris ordinairement dans le sens dont nous parlons. M. Fléchier dans son Oraison funèbre de M. de Turène,

applique à son héros ce qui est dit dans l'Écriture à l'occasion de Judas Machabée qui fut tué dans une bataille.

Le P. le Jeune de l'Oratoire, fameux missionnaire, s'apeloit Jean ; il étoit devenu aveugle ; il fut nommé pour prêcher le carême à Marseille aux Acoules ; voici le texte de son premier sermon : *Fuit homo* Joann. c. 1. *missus à Deo, cui nomen erat Joannes ; non* v. 6. *erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine.* On voit qu'il fesoit allusion à son nom & à son aveuglement.

Remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens.

Il y a quelques passages des auteurs profanes qui sont come passés en proverbes, & auxquels on donc comunément un sens détourné qui n'est pas précisément le même sens que celui qu'ils ont dans l'auteur d'où ils sont tirés ; en voici des exemples :

1. Quand on veut animer un jeune home à faire parade de ce qu'il fait, ou blâmer un savant de ce qu'il se tient dans l'obscurité, on lui dit ce vers de Perse :

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter ? Perf. Sat. 1.
v. 27.

Toute votre science n'est rien, si les autres ne savent pas combien vous êtes savant. La pensée de Perse est pourtant de blâmer ceux qui n'étudient que pour faire ensuite parade de ce qu'ils savent. *O tems ! ô mœurs ! s'écrie-t-il, est-ce donc pour la gloire que vous pâlissez sur les livres ! Quoi donc ? croyez-vous que la science n'est rien, à moins que les autres ne sachent que vous êtes savant ?*

Perf. Sat. En pallor, seniúmque : O mores ! usque adeóne.
I. V. 27. Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter ?

Il y a une interrogation & une surprise dans le texte, & l'on cite le vers dans un sens absolu.

2. On dit d'un home qui parle avec emphase, d'un style empoulé & recherché, que

Hor. Art. Prójicit ampúllas & sesquipedália verba :
Poët. v. 97.

il jète, il fait fortir de sa bouche des paroles enflées & des mots d'un pié & demi. Cependant ce vers a un sens tout contraire dans Horace. » La tragédie, dit ce » Poète, ne s'exprime pas toujours d'un » style pompeux & élevé : Téléphe & » Pelée, tous deux pauvres, tous deux

» chassés de leurs pays, ne doivent point
 » recourir à des termes enflés, ni se fer-
 » vir de grands mots : il faut qu'ils fassent
 » parler leur douleur d'un style simple &
 » naturel, s'ils veulent nous toucher, &
 » que nous nous intéressions à leur mau-
 « vaise fortune ; « ainsi *proicit*, dans Ho-
 race, veut dire il rejète.

Et trágicus plerúmque dolet sermóne pedéstri Hor. Art.
 Téléphus & Peleus, cum pauper & exul utér- Poët. v. 97.
 que

Proicit ampúllas & sesquipedália verba,
 Si curat cor spectántis tetigisse querelâ.

M. Boileau nous done le même précepte :

Que devant Troie en flame, Hécube désolée Art. Poët.
 Ne viène pas pousser une plainte empoulée. chant. 3.

Cette remarque, qui se trouve dans la plûpart des Comentateurs d'Horace, ne devoit point échaper aux auteurs des Dictionnaires sur le mot *projicere*.

3. Souvent pour excuser les fautes d'un habile home, on cite ce mot d'Horace :

. . . Quandóque bonus dormírat Homérus ; Hor. Art.
 Poët. v. 359

Come si Horacé avoit voulu dire que le

bon Homère s'endort quelquefois. Mais *quandóque* est là pour *quandocúnque*; toutes les fois que; & *bonus* est pris en bone part.
 » Je suis fâché, dit Horacé; toutes les
 » fois que je m'aperçois qu'Homère; cet
 » excéllent Poète, s'endort; se néglige;
 » ne se foutient pas.

Indignor quandóque bonus dormítat Homérus:

M. Danet s'est trompé dans l'explication qu'il donne de ce passage dans son Dictionnaire latin-françois sur ce mot *quandóque*.

4. Enfin pour s'excuser quand on est tombé dans quelque faute, on cite ce vers de Térence:

Heaut. act.
 1. sc. 1. v.
 25. Homo sum, húmání nihil à me aliénúm puto,
 Come si Térencé avoit voulu dire, *je suis home, je ne suis point exempt des foibleses de l'humanité*, ce n'est pas là le sens de Térence. Chrémès, touché de l'affliction où il voit Ménédème son voisin, vient lui demander quelle peut être la cause de son chagrin & des peines qu'il se donne: Ménédème lui dit brusquement, qu'il faut qu'il ait bien du loisir pour venir se mêler des affaires d'autrui. » Je suis homé; ré-
 » pond tranquillement Chrémès; rien de

» tout ce qui regarde les autres homes
 » n'est étranger pour moi, je m'intéresse
 » à tout ce qui regarde mon prochain.

» On doit s'étonner, dit Madame Da-
 » cier, que ce vers ait été si mal entendu,
 » après ce que Cicéron en a dit dans le
 » premier livre des Offices.

Voici les paroles de Cicéron : *Est enim* 1. Off n. 29.
difficilis cura rerum alienarum, quanquam aliter IX.
Terentiânus ille Chermes humani nihil à se
alienum putat. J'ajouterai un passage de Sé-
 nèque, qui est un coméntaire encore plus
 clair de ces paroles de Térence. Sénèque,
 ce Philosophe païen, explique dans une
 de ses lettres, comént les homes doivent
 honorer la majesté des Dieux : il dit que
ce n'est qu'en croyant en eux, en pratiquant
de bones œuvres, & en tâchant de les imiter
dans leurs perfectiones, qu'on peut leur rendre
un culte agréable ; il parle ensuite de ce
 que les homes se doivent les uns aux au-
 tres. » Nous devons tous nous regarder,
 » dit-il, come étant les membres d'un
 » grand corps ; la nature nous a tous ti-
 » rés de la même source, & par là nous a
 » tous faits parens les uns des autres ; c'est
 » elle qui a établi l'équité & la justice.
 » Selon l'institution de la nature, on est

» plus à plaindre quand on nuit aux au-
 » tres, que quand on en reçoit du doma-
 » ge. La nature nous a doné des mains
 » pour nous aider les uns les autres; ainsi
 » ayons toujours dans la bouche & dans
 » le cœur ce vers de Térence, *je suis home;*
 » rien de tout ce qui regarde les homes n'est
 » étranger pour moi. *

Il est vrai en général que les citations
 & les applications doivent être justes au-
 tant qu'il est possible; puisqu'autrement
 elles ne prouvent rien; & ne servent qu'à
 montrer une fausse érudition: mais il y
 auroit bien du rigorisme à condâner tout
 sens adapté.

Il y a bien de la différence entre rapporter
 un passage come une autorité qui prouve;

* Quómodo sint Dii coléndi solet præcipi Deum
 colit qui novit Primus est Deórum cultus, Deos
 crédere, deinde réddere illis majestátem suam, réddere bo-
 nitátem sine quâ nulla majéstas est: vis Deos propitiare,
 bonus esto. Satis illós coluit quisquis imitátus est. Ecce ál-
 tera quæstio, quómodo homínibus sit uténdum :
 possim breviter hanc fórmulam humani officii tradere . . .
 . . . membra sumus córporis magni, natúra nos cognátos
 édedit, cum ex íisdem & in idem * gígnere. Hæc nobis
 amórem índidit mútuum & sociábiles fecit; illa æquum jus-
 túmque compósuit: ex illius constitutióne misérius est nó-
 cère quam lædi; & illius império parátæ sũnt ad juvân-
 dum manus. Ilte versus & in pectore & in ore sit, *homo
 sum, humani nihil à me aliénum puto.* Habeámus in com-
 mune, quod nati sumus. *Senec. Ep. xcv. * officia.*

ou simplement come des paroles conues, auxquelles on done un sens nouveau qui convient au sujet dont on veut parler: dans le premier cas, il faut conserver le sens de l'auteur; mais dans le second cas, les passages, auxquels on done un sens différent de celui qu'ils ont dans leur auteur, sont regardés come autant de parodies, & come une sorte de jeu dont il est souvent permis de faire usage.

Suite du sens adapté.

DE LA PARODIE ET DES CENTONS.

LA Parodie est aussi une sorte de sens Athénée, l. 14. & 15. adapté. Ce mot est grec, car les Grecs ont fait des parodies.

Parodie * signifie à la lettre un chant composé à l'imitation d'un autre, & par extension on done le nom de parodie à

* Παρωδία, canticum. R. παρὰ, juxta, & ᾠδή, cantus, carmen. Canticum vel carmen ad alterius similitudinem compositum, cum alterius poetæ versus jocose in aliud argumentum transferuntur.

Est etiam parodia, Hermogēni, cum quis, ubi partes aliquam versus protulit, reliquum, à se, id est, de suo, oratione soluta eloquitur, *Robertson*. Th. ling. græc. v. παρωδία.

un ouvrage en vers, dans lequel on détourne, dans un sens railleur, des vers qu'un autre a faits dans une vue différente. On a la liberté d'ajouter ou de retrancher ce qui est nécessaire au dessein qu'on se propose; mais on doit conserver autant de mots qu'il est nécessaire pour rapeler le souvenir de l'original dont on emprunte les paroles. L'idée de cet original & l'application qu'on en fait à un sujet d'un ordre moins sérieux, forment dans l'imagination un contraste qui la surprend, & c'est en cela que consiste la plaisanterie de la parodie. Corneille a dit dans le style grave, parlant du père de Chimène :

Le Cid. act. Ses rides sur son front ont gravé ses exploits.

1. sc. 1.

Racine a parodié ce vers dans les Plaideurs : l'Intimé parlant de son père qui étoit sergent, dit plaisamment :

Les Plaid. Il gaignoit en un jour plus qu'un autre en six mois,
act. 1. sc. 5. Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits.

Dans Corneille, *exploits* signifie *actions mémorables*, *exploits militaires*; & dans les Plaideurs, *exploits* se prend pour *les actes ou procédures* que font les sergens. On dit

que le grand Corneille fut ofensé de cette plaisanterie du jeune Racine.

Au reste, l'Académie a observé que *les rimes marquent les années : mais ne gravent point les exploits.*

Sentimens de l'Acad. Fr. sur les vers du Cid.

Les vers les plus connus, sont ceux qui sont le plus exposés à la parodie. On trouve dans les dernières éditions des œuvres de Boileau, une parodie ingénieuse de quelques scènes du Cid. On peut voir aussi dans les Poésies de Mad. des Houlières une parodie d'une scène de la même tragédie. Le Théâtre Italien est riche en parodies. Le Poème du VICE PUNI est rempli d'applications heureuses de vers de nos meilleurs Poètes : ces applications sont autant de parodies.

Tom. 2. p. 411. édit. de 1726. Des Houli. édit. de 1725. pag. 278.

Les Centons sont encore une sorte d'ouvrage qui a rapport au sens adapté. *Cento* en latin signifie, dans le sens propre, une pièce de drap qui doit être cousue à quelqu'autre pièce, & plus souvent un manteau ou un habit fait de différentes pièces rapportées : ensuite on a donné ce nom, par métaphore, à un ouvrage composé de plusieurs vers ou de plusieurs passages empruntés d'un ou de plusieurs auteurs. On prend ordinairement la moitié

Κέντρον, cento, vestis à variis pannis confarcinata. x. v. r. o. p. ungo.

d'un vers, & on le lie par le sens avec la moitié d'un autre vers. * On peut employer un vers tout entier & la moitié du suivant, mais on désapprouve qu'il y ait deux vers de suite d'un même auteur. Voici un exemple de cette sorte d'ouvrage, tiré des centons de Proba Falconia. § Il s'agit de la défense que Dieu fit à Adam & à Eve de manger du fruit défendu : Proba Falconia fait parler le

* Variis de locis, sensibusque diversis, quædam carminis structura solidatur, in unum versum ut cœant casti duo, aut unus & sequens cum medio: nam duos junctim locare ineptum est, & tres, unâ série, meræ nugæ sensus diversi ut congruant; adoptiva quæ sunt, ut cognata videantur; aliena ne interlucant; hiulca ne pateant. *Ausonius* Paulo. *Epist. quæ prælegitur ante Edyil.* xiiii.

§ Proba Falconiæ vatis clarissimæ à S. Hieronymo comprobata centones de Fidei nostræ mystèriis; & Maronis carminibus, &c. Parisiis, apud Ægidium Gorbium 1576. f. 27. in-8. *Item* Parisiis, apud Franciscum Stéphânûm. 1543.

Les centons de Proba Falconia se trouvent aussi dans Bibliotheca Patrum, Tom. 5. Lugdûni 1677. Voici ce qui est dit de cette savante & pieuse Dame dans l'Index Auctorum Bibl. Patr. Tom. 1. PROBA FALCONIA uxor non Adæphi Præconsulis, ut scribit Isidorus, sed Anicii Probi Præfecti Prætorio, postea Consulis, mater Probini, Olibrii, & Probi, similiter Consulum. De quâ multa Hieronymus Epist. 8. & Baronius, Tom. 4. & 5. Annalium. Scripsit Virgilio-centones qui extant fol. 1218. Flouit non sub Theodosio juniore, ut vult Sixtus Senensis, sed sub Gratiano.

Seigneur en ces termes, au chapitre XVI.

- Æ. 2. 712. Vos famuli quæ dicam animis advertite vestris :
2. 21. Est in conspectu * ramis felicibus arbor G 2. 81.
7. 692. Quam neque fas igni cuiquam nec sternere ferro,
7. 698. Religionè sacrâ * nunquam concessa moveri. Æ. 3. 700.
- II. 591. Hæc quicumque sacros * decerpserit arbore factus, 6. 141.
- II. 849. Morte luct meritâ, * nec me sententia vertit; 1. 241.
- G. 2. 315. Nec tibi tam prudens quisquam persuadeat autor
- Ec. 8. 48. Commaculare manus. * Liceat te voce moneri 3. 461.
- G. 3. 216. Fémina, * nullius te blanda suspirio vincat,
- G. 1. 168. Si te digna manet divini glóriæ ruris.

Nous avons aussi les centons d'Eriène de Pleurre * & de quelques autres. L'Empereur Valentinien, au rapport d'Aufone, s'étoit aussi amusé à cette sorte de jeu : mais il vaut mieux s'ocuper à bien penser, & à bien exprimer ce qu'on pense, qu'à perdre le tems à un travail où l'esprit est toujours dans les entraves, où la pensée est subordonnée aux mots, au lieu

Aufon. Ep.
ante Edyll.
XIII.

* Stéphani Pleurrei Æneis sacra continens acta Domini N. J. C. & primorum Martyrum Virgilio-centonibus conscripta. Parisiis, apud Adriánum Taupinart, 1618. in-4°.

que ce sont les mots qu'il faut toujours subordonner aux pensées.

Ce n'étoit pas assez pour quelques écrivains, que la contrainte des centons: nous avons des ouvrages où l'auteur * s'est interdit successivement par chapitres, & selon l'ordre de l'alphabet l'usage d'une lettre, c'est-à-dire, que dans le premier chapitre il n'y a point d'*a*, & dans le second point de *b*, ainsi de suite. Un autre § a fait un Poème dont tous les mots commencent par un *p*.

Plaudite porcelli ; porcórum pigra propágo
 Progréditur , plures porci pinguédine pleni
 Pugnántes pergunt. Pécudum pars prodigiósa
 Perturbat pede petrósas plerúmque platéas ;
 Pars portent sè populórum prata profánat.

* Liber absque litteris, de Ætátibus mundi & hóminis ; autóre Fábio, Cláudio, Gordiáno, Fulgéntio. Edidit. P. Jacobus Hommey Augustiniánus, Piétavii. Prostat Parísiis apud Viduam Caróli Coignard , 1696. *Le titre du manuscrit promet ad A usque in Z. mais l'Imprimeur n'a mis au jour que XIV. chapitres, c'est à-dire, jusqu'à l'O inclusivement ; & il déclare que le copiste a égaré le reste. Huc usque codex, cujus scriptor addit: ii decem de quibus fit mentio in título, nescio ubi sunt.*

§ Pugnà Porcórum per P. Porcium. *Ce Poème est composé de 248. vers. Je l'ai vu dans un recueil qui a pour titre: Nugæ Venales. Moréri attribue ce Poème à Leo Placentius. V. PLAISANT, dans l'édition de Moréri de 1718.*

Dans le IX^e. siècle, Hubaud Religieux Bénédictin de S. Amand, dédia à l'Empereur Charles le Chauve un Poëme composé à l'honneur des chauves, dont tous les mots comencent par la lettre *c*.

*C*armina, *cl*arisonæ, *calvis* cantate *Cam*enæ.

* Un autre s'est mis dans une contrainte encore plus grande, il a fait un Poëme de 2956. vers de six piés, dont le dernier seul est un spondée, les cinq autres sont autant de dactyles. Le second pié rime avec le quatrième, & le dernier mot d'un vers rime avec le dernier mot du vers qui le suit, à la manière de nos vers françois à rimes suivies; en voici le commencement :

*H*ora novissima, tēpora pēsima sunt, vigilēmus.

*E*cce minaciter imminet arbiter ille supremus.

*I*mminet, imminet ut mala terminet, æqua coronet,

*R*ecta remuneret, anxia liberet, æthera donet :

*A*uferat aspera, duraque pondera mentis onusta,

*S*obria muniat, improba puniat, utraque justè,

*I*lle piissimus, ille gravissimus ecce venit Rex.

*S*urgat homo reus, instat homo Deus, à patre judex.

* Bernardi Morlanensis, Mōnachi ordinis Cluniacensis, ad Petrum Cluniacensem Abbātem qui claruit anno 1140. de Contemptu Mundi, libri tres, ex veteribus membranis recens descripti. Bremæ, anno 1595.

Les Poèmes dont je viens de parler sont aujourd'hui au même rang que les acrostiches & les anagrammes. * Le goût de toutes ces sortes d'ouvrages, heureusement, est passé. Il y a eu un tems où les ouvrages d'esprit tiroient leur principal mérite de la peine qu'il y avoit à les produire, & souvent la montagne étoit récompensée.

* L'acrostiche est une sorte d'ouvrage en vers, dont chaque vers comence par chacune des lettres qui forment un certain mot. A la tête de chaque comédie de Plaute, il y a un argument fait en acrostiche : c'est le nom de la pièce qui est le mot de l'acrostiche ; par exemple : *Amphitruo* : le premier vers de l'argument comence par un *A*, le second par un *M*, ainsi de suite. Ces argumens sont anciens, & Madame Dacier dans ses remarques sur celui de l'*Amphitruon* fait entendre que Plaute en est l'auteur.

Cicéron nous apprend qu'Ennius avoit fait des acrostiches ; ἀποσιχίς dicitur, cum deinceps ex primis versuum litteris aliquid connectitur, ut in quibusdam Ennianis. Cic. de Divinatione l. 2. n. 111. aliter LIV.

S. Augustin, de Civ. Dei, l. xvii. c. 23. parle d'un acrostiche de la Sibyle Erythrée, dont les lettres initiales formoient ce sens, Γνωσθε Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτὴρ.

Au reste, acrostiche vient de deux mots grecs ἄκρος, summus, qui est à une des extrémités ; & ὄχος versus, ordo. ἀποσιχίς ἢ & ἀπόσιχον τὸ ; initium versus.

A l'égard de l'anagramme, ce mot est encore grec : il est composé de la préposition ἀνά qui dans la composition des mots, répond souvent à retrà, rē ; & de γράμμα. lettre. L'anagramme se fait lorsqu'en déplaçant les lettres d'un mot, on en forme un autre mot, qui a une signification différente ; par exemple, de *Lorraine* on a fait *Alérion*.

Il ne paroît pas que les anagrammes aient jamais été en usage parmi les Latins.

de n'enfanter qu'une souris, pourvu qu'elle eût été long-tems en travail. Aujourd'hui *le tems & la difficulté ne font rien à l'affaire*; on aime ce qui est vrai, ce qui instruit, ce qui éclaire, ce qui intéresse, ce qui a un objet raisonnable; & l'on ne regarde plus les mots que comé des signes auxquels on ne s'arête que pour aler droit à ce qu'ils signifient. La vie est si courte, & il y a tant à apprendre à tout âge, que si l'on a le bonheur de surmonter la paresse & l'indolence naturelle de l'esprit, on ne doit pas le mettre à la torture sur des riens, ni l'appliquer en pure perte.

Molière,
Misan. act.
1. sc. 2.

X I.

SENS ABSTRAIT, SENS CONCRET.

CE mot *abstrait* vient du latin *abstractus*, participe d'*abstrahere*, qui veut dire *tirer, arracher, séparer de*.

Tout corps est réellement étendu en longueur, largeur & profondeur, mais souvent on pense à la longueur sans faire attention à la largeur ni à la profondeur, c'est ce qu'on apèle faire abstraction de la largeur & de la profondeur; c'est con-

sidérer la longueur dans un sens abstrait : c'est ainsi qu'en géométrie on considère le point, la ligne, le cercle, sans avoir égard ni à un tel point, ni à une telle ligne, ni à un tel cercle physique.

Ainsi en général le sens abstrait est celui par lequel on s'occupe d'une idée, sans faire attention aux autres idées qui ont un rapport naturel & nécessaire avec cette idée.

1. On peut considérer le corps en général sans penser à la figure ni à toutes les autres propriétés particulières du corps physique : c'est considérer le corps dans un sens abstrait, c'est considérer la chose sans le mode, come parlent les Philosophes, *res absque modo*.

2. On peut au contraire considérer les propriétés des objets sans faire attention à aucun sujet particulier auquel elles soient attachées, *modus absque re*. C'est ainsi qu'on parle de la blancheur, du mouvement, du repos, sans faire aucune attention particulière à quelque objet blanc, ni à quelque corps qui soit en mouvement ou en repos.

L'idée dont on s'occupe par abstraction, est tirée, pour ainsi dire, des autres idées qui ont rapport à celle-là, elle en est come

féparée, & c'est pour cela qu'on l'appèle idée abstraite.

L'abstraction est donc une sorte de féparation qui se fait par la pensée. Souvent on considère un tout par parties, c'est une espèce d'abstraction, c'est ainsi qu'en anatomie on fait des démonstrations particulières de la tête, ensuite de la poitrine, &c. mais c'est plutôt diviser qu'abstraire; on appelle plus particulièrement *faire abstraction*, lorsque l'on considère quelque propriété des objets sans faire attention ni à l'objet, ni aux autres propriétés, ou lorsque l'on considère l'objet sans les propriétés.

Le sens concret, au contraire, c'est lorsque l'on considère le sujet uni au mode, ou le mode uni au sujet; c'est lorsque l'on regarde un sujet tel qu'il est, & que l'on pense que ce sujet & sa qualité ne font ensemble qu'une même chose, & forment un être particulier; par exemple: *ce papier blanc, cette table quarrée, cette boîte ronde; blanc, quarrée, ronde*, sont dits alors dans un sens concret.

Ce mot *concret* vient du latin *concretus*, participe de *concréscere*, croître ensemble, s'épaissir, se coaguler; être composé de;

en éfet, dans le sens concret, les adjectifs ne forment qu'un tout avec leurs fujets, on ne les fépare point l'un de l'autre par la penfée.

Le concret renferme donc toujours deux idées, celle du fujet, & celle de la propriété.

Tous les fubftantifs qui font pris adjectivement, font alors des termes concrets, ainfi quand on dit *Petrus eft homo; homo* eft alors un terme concret, *Petrus eft habens humanitatem*.

Obfervez qu'il y a de la différence entre faire abstraction & fe fervir d'un terme abftrait. On peut fe fervir de mots qui expriment des objets réels, & faire abstraction, come quand on examine quelque partie d'un tout, fans avoir égard aux autres parties: on peut au contraire fe fervir de termes abftraits, fans faire abstraction, come quand on dit que la fortune eft aveugle.

Des termes abftraits.

Dans le langage ordinaire, *abftrait* fe prend pour *fubtil, métaphyfique*: ces idées font *abftraites*, c'eft-à-dire, qu'elles de-

mandent de la méditation, qu'elles ne sont pas aisées à comprendre, qu'elles ne tombent point sous les sens.

On dit aussi d'un homme, qu'il est *abstrait* quand il ne s'occupe que de ce qu'il a dans l'esprit, sans se prêter à ce qu'on lui dit. Mais ce que j'entens ici par *termes abstraits*, ce sont les mots qui ne marquent aucun objet qui existe hors de notre imagination.

Que les hommes pensent au soleil, ou qu'ils n'y pensent point, le soleil existe, ainsi le mot de soleil n'est point un terme abstrait.

Mais *beauté, laideur, &c.* sont des termes abstraits. Il y a des objets qui nous plaisent & que nous trouvons *beaux*, il y en a d'autres au contraire qui nous affectent d'une manière désagréable, & que nous appelons *laid*s ; mais il n'y a aucun être réel qui soit la beauté ou la laideur. Il y a des hommes, mais *l'humanité* n'est point, c'est-à-dire, qu'il n'y a point un être qui soit *l'humanité*.

Les abstractions ou idées abstraites supposent les impressions particulières des objets, & la méditation, c'est-à-dire, les réflexions que nous faisons naturellement

sur ces impressions. C'est à l'ocasion de ces impressions que nous considérons ensuite séparément, & indépendamment des objets, les différentes affections qu'elles ont fait naître dans notre esprit, c'est ce que nous apelons les propriétés des objets : je ne considérerois pas le mouvement en lui-même, si je n'avois jamais vü de corps en mouvement.

Nous sommes acoutumés à doner des noms particuliers aux objets réels & sensibles, nous en donons aussi par imitation aux idées abstraites, come si elles représentoient des êtres réels; nous n'avons point de moyen plus facile pour nous communiquer nos pensées.

Ce qui a sur-tout doné lieu aux idées abstraites, c'est l'uniformité des impressions qui ont été excitées dans notre cerveau par des objets différens, & pourtant semblables en un certain point : les hommes ont inventé des mots particuliers pour exprimer cette ressemblance, cette uniformité d'impression dont ils se sont formé une idée abstraite. Les mots qui expriment ces idées nous servent à abrégér le discours, & à nous faire entendre avec plus de facilité; par exemple, nous avons vü

plusieurs objets blancs, ensuite pour exprimer l'impression uniforme que ces différens objets nous ont causée, & pour marquer *le point dans lequel ils se ressemblent*, nous nous servons du mot de *blancheur*.

Nous sommes acoutumés dès notre enfance à voir des corps qui passent successivement d'une place à une autre; ensuite pour exprimer cette propriété & la réduire à une sorte d'idée générale, nous nous servons du terme de *mouvement*. Ce que je veux dire s'entendra mieux par cet exemple.

Les noms que l'on donne aux tropes ou figures dont nous avons parlé, ne représentent point des êtres réels; il n'y a point d'être, point de substance, qui soit une métaphore, ni une métonymie; ce sont les différentes expressions métaphoriques, & les autres façons de parler figurées qui ont donné lieu aux maîtres de l'art d'inventer le terme de *métaphore*, & les autres noms des figures: par là ils réduisent à une espèce, à une classe particulière les expressions qui ont un tour pareil selon lequel elles se ressemblent, & c'est sous ce rapport de ressemblance qu'elles sont comprises dans chaque sorte particulière

de figure, c'est-à-dire, dans la même manière d'exprimer les pensées : toutes les expressions métaphoriques sont comprises sous la métaphore, elles s'y rapportent ; l'idée de métaphore est donc une idée abstraite qui ne représente aucune expression métaphorique en particulier, mais seulement cette sorte d'idée générale que les hommes se sont faite pour réduire à une classe à part les expressions figurées d'une même espèce, ce qui met de l'ordre & de la netteté dans nos pensées, & abrège nos discours.

Il en est de même de tous les autres noms d'arts & de sciences : la physique, par exemple, n'existe point ; c'est-à-dire, qu'il n'y a point un être particulier qui soit la physique : mais les hommes ont fait un grand nombre de réflexions sur les différentes opérations de la nature ; & ensuite ils ont donné le nom de *science physique* au recueil ou assemblage de ces réflexions, ou plutôt à l'idée abstraite à laquelle ils rapportent toutes les observations qui regardent les êtres naturels.

Il en est de même de *douceur, amertume, être, néant, vie, mort, mouvement, repos, &c.* Chacune de ces idées générales, quoi
qu'on

qu'on en dise, est aussi positive que l'autre, puisqu'elle peut être également le sujet d'une proposition.

Comme les différens objets blancs ont donné lieu à notre esprit de se former l'idée de *blancheur*, idée abstraite, qui ne marque qu'une sorte d'affection de l'esprit; de même, les divers objets, qui nous affectent en tant de manières différentes, nous ont donné lieu de nous former l'idée d'*être*; de *substance*; d'*existence*; sur-tout, lorsque nous ne considérons les objets que comme existans; sans avoir égard à leurs autres propriétés particulières: c'est le point dans lequel les êtres particuliers se ressemblent le plus.

Les objets réels ne sont pas toujours dans la même situation, ils changent de place, ils disparaissent, & nous sentons réellement ce changement & cette absence: alors il se passe en nous une affection réelle, par laquelle nous sentons que nous ne recevons aucune impression d'un objet dont la présence excitoit en nous deux effets sensibles; de là l'idée d'*absence*, de *privation*; de *néant*: de sorte que quoique le néant ne soit rien en lui-même, cependant ce mot marque une affection réelle

de l'esprit, c'est une idée abstraite que nous aquérons par l'usage de la vie, à l'ocasion de l'absence des objets, & de tant de privations qui nous font plaisir ou qui nous affigent.

Dès que nous avons eü quelque usage de notre faculté de consentir ou de ne pas consentir à ce qu'on nous proposoit, nous avons consenti, ou nous n'avons pas consenti, nous avons dit *oui*, ou nous avons dit *non*: ensuite à mesure que nous avons réfléchi sur nos propres sentimens intérieurs, & que nous les avons réduits à certaines classes, nous avons apelé *afirmation* cette manière uniforme dont notre esprit est affecté quand il aquiesce, quand il consent; & nous avons apelé *négation* la manière dont notre esprit est affecté quand il sent qu'il refuse de consentir à quelque jugement.

Les termes abstraits, qui sont en très-grand nombre, ne marquent donc que des affections de l'entendement; ce sont des opérations naturelles de l'esprit, par lesquelles nous nous formons autant de classes différentes des diverses sortes d'impressions particulières, dont nous sommes affectés par l'usage de la vie. Tel est l'homme. Les noms de ces classes différentes ne désignent point

de ces êtres réels qui subsistent hors de nous : les objets blancs sont des êtres réels ; mais la blancheur n'est qu'une idée abstraite : les expressions métaphoriques sont tous les jours en usage dans le langage des homes , mais la métaphore n'est que dans l'esprit des Grammairiens & des Rhéteurs.

Les idées abstraites que nous aquérons par l'usage de la vie , sont en nous autant d'idées exemplaires qui nous servent ensuite de règle & de modèle pour juger si un objet a ou n'a pas telle ou telle propriété , c'est-à-dire , s'il fait ou s'il ne fait pas en nous une impression semblable à celle que d'autres objets nous ont causée , & dont ils nous ont laissé l'idée ou affection habituèle. Nous réduisons chaque sorte d'impression que nous recevons ; à la classe à laquelle il nous paroît qu'elle se rapporte ; nous rapportons toujours les nouvelles impressions aux anciennes ; & si nous ne trouvons pas qu'elles puissent s'y rapporter , nous en faisons une classe nouvelle ou une classe à part , & c'est de là que viennent tous les noms appellatifs , qui marquent des genres ou des espèces particulières , ce sont autant de termes abstraits quand on n'en fait pas l'application.

à quelque individu particulier ; ainsi quand on considère en général le cercle, une ville, *cercle & ville* sont des termes abstraits ; mais s'il s'agit d'un tel cercle, ou d'une telle ville en particulier, le terme n'est plus abstrait.

Ce que nous venons de dire, que nous aquérons ces idées exemplaires par l'usage de la vie, fait bien voir qu'il ne faut point élever les jeunes gens dans des solitudes, & qu'on doit ne leur montrer que du bon & du beau autant qu'il est possible. C'est un avantage que les enfans des grands ont au-dessus des enfans des autres homes ; ils voient un plus grand nombre d'objets, & il y a plus de choix dans ce qu'on leur montre ; ainsi ils ont plus d'idées exemplaires, & c'est de ces idées que se forme le goût. Un jeune home qui n'auroit vu que d'excélens tableaux, n'admireroit guère les médiocres.

En termes d'arithmétique, quand on dit *trois louis, dix homes*, en un mot ; quand on applique le nombre à quelque sujet particulier, ce nombre est appelé *concret*, au lieu que si l'on dit *deux & deux font quatre*, ce sont-là des nombres ab-

traits, qui ne sont unis à aucun sujet particulier. On considère alors par abstraction le nombre en lui-même, ou plutôt l'idée de nombre que nous avons acquise par l'usage de la vie.

Tous les objets qui nous environent & dont nous recevons des impressions, sont autant d'êtres particuliers que les Philosophes apèlent des individus. Parmi cette multitude innombrable d'individus, les uns sont semblables aux autres en certains points; de là les idées abstraites de genre & d'espèce.

Remarquez qu'un individu est un être réel que vous ne sauriez diviser en un autre lui-même: Platon ne peut être que Platon. Un diamant de mille écus peut être divisé en plusieurs autres diamans, mais il ne sera plus le diamant de mille écus: cette table, si vous la divisez, ne sera plus cette table; de là l'idée d'unité, c'est-à-dire, l'affecton de l'esprit qui conçoit l'individu dans un sens abstrait.

Observez encore qu'il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les objets blancs pour me former l'idée abstraite de blancheur; un seul objet blanc pouroit me faire naître cette idée, & dans la suite je

n'apèlerois blanc que ce qui y feroit conforme, come le peuple n'attribue les propriétés du soleil qu'à l'astre qui fait le jour. Ainsi il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les cercles possibles, pour vérifier si dans tout cercle les lignes tirées du centre à la circonférence sont égales, un objet qui n'a pas cette propriété, n'est point un cercle, parce qu'il n'est pas conforme à l'idée exemplaire que j'ai acquise du cercle, par l'usage de la vie, & par les réflexions que cet usage a fait naître dans mon esprit.

La Fortune, le Hazard & la Destinée, que l'on personifie si souvent dans le langage ordinaire, ne sont que des termes abstraits. Cette multitude d'évènemens, qui nous arivent tous les jours, sans que la cause particulière qui les produit nous soit conue, a affecté notre esprit de manière, qu'elle a excité en nous l'idée indéterminée d'une cause inconnue que le vulgaire a apelée *Fortune*, *Hazard*, ou *Destinée* : ce sont des idées d'imitation formées à l'exemple des idées que nous avons des causes réelles.

Les impressions que nous recevons des objets, & les réflexions que nous faisons

sur ces impressions par l'usage de la vie & par la méditation, sont la source de toutes nos idées, c'est-à-dire, de toutes les affections de notre esprit quand il conçoit quelque chose, de quelque manière qu'il la conçoive : c'est ainsi que l'idée de Dieu nous vient par les créatures qui nous annoncent son existence & ses perfections :

* *Cæli enarrant glóriam Dei.* ** *Invisibília* * Psal. 13.

enim ipsius per ea que facta sunt intellecta ^{v. 1.} *conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus* ** *Ad Rom,*
I. v. 20.

& *divinitas.* Une montre nous dit qu'il y a un ouvrier qui l'a faite, l'idée qu'elle fait naître en moi de cet ouvrier, quelque indéterminée qu'elle soit, n'est point l'idée d'un être abstrait, elle est l'idée d'un être réel qui doit avoir de l'intelligence & de l'adresse : ainsi l'Univers nous apprend qu'il y a un Créateur qui l'a tiré du néant, qui le conserve, qu'il doit avoir des perfections infinies, & qu'il exige de nous de la reconnoissance & des adorations.

Les abstractions sont une faculté particulière de notre esprit, qui doit nous faire reconnoître combien nous sommes élevés au-dessus des êtres purement corporels.

Dans le langage ordinaire, on parle

des abstractions de l'esprit come on parle des réalités, les termes abstraits n'ont même été inventés qu'à l'imitation des mots qui expriment des êtres physiques. C'est peut-être ce qui a donné lieu à un grand nombre d'erreurs où les homes sont tombés, faute d'avoir reconu que les mots dont ils se servoient en ces occasions, n'étoient que les signes des affections de leur esprit, en un mot, de leurs abstractions, & non l'expression d'objets réels; de là l'ordre idéal confondu avec l'ordre physique; de là enfin l'erreur * de ceux qui croient savoir ce qu'ils ignorent, & qui parlent de leurs imaginations métaphysiques avec la même assurance que les autres homes parlent des objets réels.

* Absit error opinantium se scire quod nesciunt.

Aug. in Enchirid. ad Laur. de Fide, Spe, & Char. cap. 59. T. vi. p. 213. Paris, 1685.

Les abstractions sont un pays où il y a encore bien des découvertes à faire, & dans lequel on feroit quelques progrès, si l'on ne prenoit pas pour lumière ce qui n'est qu'une séduction délicate de l'imagination, & si l'on pouvoit se rapeler, sans prévention, la manière dont nous avons aquis nos idées & nos connoissances dans les premières années de notre vie; mais cela n'est pas maintenant de mon sujet.

Réflexions sur les abstractions, par rapport à la manière d'enseigner.

Come c'est aux Maîtres que j'adresse cet ouvrage, je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions par rapport à la manière d'enseigner. Le grand art de la Didactique, * c'est de savoir profiter des connoissances qui sont déjà dans l'esprit de ceux qu'on veut instruire, pour les mener à celles qu'ils n'ont point; c'est ce qu'on apèle aler du connu à l'inconnu. Tout le monde convient du principe, mais dans la pratique on s'en écarte, ou faute d'attention, ou parce qu'on suppose dans les jeunes gens des connoissances qu'ils n'ont point encore acquises. Un métaphysicien qui a médité sur l'infini, sur l'être en général, &c. persuadé que ce sont là autant d'idées innées, parce qu'elles sont faciles à acquérir, & qu'elles lui sont familières, ne doute point que ces connoissances ne soient aussi familières au jeune homme qu'il instruit, qu'elles le sont à lui-même; sur ce fondement, il parle toujours; on ne l'entend point, il s'en étone; il élève

* La Didactique, c'est l'art d'enseigner. *Διδασκτικὸς*, aptus ad docendum. *Διδέσκω*, doceo.

la voix, il s'épuise, & on l'entend encore moins. Que ne se rapèle-t-il les premières années de son enfance ? Avoit-il à cet âge des conoissances auxquelles il n'a pensé que dans la suite, par le secours des réflexions, & après que son cerveau a eu acquis un certain degré de consistance ? En un mot, conoissoit-il alors ce qu'il ne conoissoit pas encore, & ce qui lui a paru nouveau dans la suite, quelque facilité qu'il ait eue à le concevoir ?

Nous avons besoin d'impressions particulières, & pour ainsi dire, préliminaires, pour nous élever ensuite par le secours de l'expérience & des réflexions, jusqu'à la sublimité des idées abstraites : parmi celles ci, les unes sont plus faciles à acquérir que les autres, l'usage de la vie nous mène à quelques-unes presque sans réflexion, & quand nous venons ensuite à nous apercevoir que nous les avons acquises, nous les regardons come nées avec nous.

Ainsi il me paroît qu'après qu'on a acquis un grand nombre de conoissances particulières dans quelque art ou dans quelque science que ce soit, on ne sauroit rien faire de plus utile pour soi-même,

que de se former des principes d'après ces connoissances particulières, & de mettre par cette voie, de la netteté, de l'ordre, & de l'arrangement dans ses pensées.

Mais quand il s'agit d'instruire les autres, il faut imiter la Nature; elle ne commence point par les principes & par les idées abstraites: ce seroit commencer par l'inconnu; elle ne nous donne point l'idée d'*animal* avant que de nous montrer des oiseaux, des chiens, des chevaux, &c. Il faut des principes: oui sans doute; mais il en faut en tems & lieu. Si par principes vous entendez des règles, des maximes, des notions générales, des idées abstraites qui renferment des connoissances particulières, alors je dis qu'il ne faut point commencer par de tels principes.

Que si par principes vous entendez des notions communes, des pratiques faciles, des opérations aisées qui ne suposent dans votre élève d'autre pouvoir ni d'autres connoissances que celles que vous savez bien qu'il a déjà; alors, je conviens qu'il faut des principes, & ces principes ne sont autre chose que les idées particulières qu'il faut leur donner, avant que de passer aux règles & aux idées abstraites.

Les règles n'apprennent qu'à ceux qui savent déjà, parce que les règles ne sont que des observations sur l'usage : ainsi commencez par faire lire les exemples des figures avant que d'en donner la définition.

Il n'y a rien de si naturel que la Logique & les principes sur lesquels elle est fondée ; cependant les jeunes Logiciens se trouvent comme dans un monde nouveau dans les premiers tems qu'ils étudient la Logique, lorsqu'ils ont des maîtres qui commencent par leur donner en abrégé le plan général de toute la Philosophie ; qui parlent de *science*, de *perception*, d'*idée*, de *jugement*, de *fin*, de *cause*, de *catégoric*, d'*universaux*, de *degrés métaphysiques*, &c. comme si c'étoient là autant d'êtres réels, & non de pures abstractions de l'esprit. Je suis persuadé que c'est se conduire avec beaucoup plus de méthode, de commencer par mettre, pour ainsi dire, devant les yeux quelques-unes des pensées particulières, qui ont donné lieu de former chacune de ces idées abstraites.

J'espère traiter quelque jour cet article plus en détail, & faire voir que la méthode analytique est la vraie méthode d'enseigner, & que celle qu'on appelle syn-

thétique ou de doctrine, qui comence par les principes, n'est bone que pour mètre de l'ordre dans ce qu'on fait déjà; ou dans quelques autres occasions qui ne sont pas maintenant de mon sujet.

XII.

DERNIERE OBSERVATION.

S'il y a des mots Synonymes.

Nous avons vu qu'un même mot peut avoir par figure d'autres significations que celle qu'il a dans le sens propre & primitif: *voiles* peut signifier *vaisseaux*. Ne suit-il pas de là qu'il y a des mots synonymes, & que *voiles* est synonyme à *vaisseaux*?

Monseigneur l'Abbé Girard a déjà examiné cette question, dans le discours préliminaire qu'il a mis à la tête de son *Traité de la justesse de la langue françoise*. Je ne ferai guère ici qu'un extrait de ses raisons, & je prendrai même la liberté de me servir souvent de ses termes, me contentant de tirer mes exemples de la langue latine. Le Lecteur trouvera dans le

A Paris,
chez d'
Houry,
1718.

livre de M. l'Abbé Girard de quoi se satisfaire pleinement sur ce qui regarde le françois.

» On entend comunément par *synonymes*
 » les mots qui ne diférant que par l'articulation de la voix, sont semblables
 » par l'idée qu'ils expriment. Mais y a-t-il
 » de ces sortes de mots? Il faut distinguer :

Id. p. 26.
 & 27.

» Si vous prenez le terme de *synonyme*
 » dans un sens étendu pour une simple
 » ressemblance de signification, il y a des
 » termes synonymes, c'est-à-dire; qu'il y
 » a des mots qui expriment une même
 » idée principale : « *ferre* ; *bajuläre* , *portäre* , *töllere* , *sustinäre* , *gèrere* , *gestäre* , seront
 en ce sens autant de synonymes.

p. 28. Mais si par *synonymes*, vous entendez des
 mots qui ont » une ressemblance de signi-
 » fication si entière & si parfaite ; que le
 » sens pris dans toute sa force & dans toutes
 » ses circonstances soit toujours & absolument
 » le même, enforte qu'un des
 » synonymes ne signifie ni plus ni moins
 » que l'autre ; qu'on puisse les employer
 » indiférament dans toutes les occasions,
 » & qu'il n'y ait pas plus de choix à faire
 » entre eux pour la signification & pour
 » l'énergie, qu'entre les gouttes d'eau d'une

» même source pour le goût & pour la
 » qualité : dans ce second sens, il n'y a
 » point de mots synonymes en aucune
 » langue. « Ainsi *ferre*, *bajulâre*, *portâre*,
tôllere, *sustinère*, *gérere*, *gestâre*, auront
 chacun leur destination particulière : en
 éfet,

Ferre, signifie porter, c'est l'idée prin-
 cipale.

Bajulâre, c'est porter sur les épaules ou
 sur le cou.

Portâre se dit proprement lorsqu'on fait
 porter quelque chose sur des bêtes de
 somme, sur des charètes ou par des croche-
 teurs. *Portârî dicimus ea quæ quis juménto*
secum ducit. Voyez le titre XVI. du cin-
 quantième livre du Digeste de *verbórum*
significatióne.

Tôllere, c'est lever en haut ; d'où vient
 le substantif *tolléno*, *ónis*, c'est une ma-
 chine à tirer de l'eau d'un puits.

Tite-Live,
 l. xxxviii.
 n. 5. Festus,
 v. Tolléno.

Sustinère, c'est soutenir, porter pour em-
 pêcher de tomber.

Gérere, c'est porter sur soi : *Gáleam gérere*
in cápite.

Corn. Nep.
 14. 3.

Gestâre vient de *gérere*, c'est faire parade
 de ce qu'on porte.

Malgré ces différences, il arive souvent

que dans la pratique on emploie ces mots l'un pour l'autre par figure, en conservant toujours l'idée principale; & en ayant égard à l'usage de la langue; mais ce qui fait voir qu'à parler exactement, ces mots ne sont pas synonymes, c'est qu'il n'est pas toujours permis de mettre indifféremment l'un pour l'autre. Ainsi quoiqu'on dise *morem gerere*, on ne diroit pas *morem ferre* ou *morem portare*; &c. Les Latins sentoient mieux que nous ces différences délicates, dans le tems même qu'ils ne pouvoient les exprimer, *nihil inter factum & gestum interest; licet videatur quaedam subtilis differentia*, dit un ancien Jurisconsulte. D'autres ont remarqué que *acta propria ad togam spectant; gesta ad militiam*. Varron dit que c'est une erreur de confondre *agere, facere & gerere*; & qu'ils ont chacun leur destination particulière. *

Nous avons quelques recueils des anciens Grammairiens; sur la propriété des

* Propter similitudinem agendi, & faciendi, & gerendi; quidam error his qui putant esse unum: potest enim quis aliquid facere & non agere: ut poeta *facit* fabulam & non *agit*; contra actor *agit* & non *facit*, & sic à poeta *fabula fit* & non *agitur*, ab actore *agitur* & non *fit*: contra Imperator qui dicitur res gerere, in eo neque *agit*, neque *facit*, sed *gerit*, id est sustinet: translatum ab his qui onera gerunt: quod sustinent. *Varr. de ling. lat. l. v. sub finem*,

inots

L. licet. § 8.
Digest. de
verbórum
significa-
tione.

mots latins : tels sont Festus *de verbórum significatióne* ; Nonius Marcellus *de variâ significatióne sermónum*. Voyez *Grammatici veteres*.

On peut encore consulter un autre recueil qui a pour titre : *Autóres linguæ latinæ*. De plus, nous avons un grand nombre d'observations répandues dans Varron *de linguâ latinâ*, dans les Commentaires de Donat & de Servius : elles font voir les différences qu'il y a entre plusieurs mots que l'on prend comunément pour synonymes. Quelques auteurs modernes ont fait des réflexions sur le même sujet, tels sont le P. Vavasseur, Jésuite, dans ses remarques sur la langue latine, Scioppius, Henri Étienne, *de latinitate falsò suspectâ*, & plusieurs autres.

On tire aussi la même conséquence de plusieurs passages des meilleurs auteurs ; voici deux exemples tirés de Cicéron, qui font voir la différence qu'il y a entre *amâre* & *diligere*.

Quis erat qui putâret ad eum amórem quem erga te habebam, posse áliquid accédere ? Tantum accéssit, ut mihi nunc dénique amâre videar, antea dilexísse. » Qui l'auroit pu croire ; dit Cicéron, que l'affection que j'a-

Cicer. Ep.
ad fam. 1.
9. Ep. 14.

» vois pour vous eût pu recevoir quelque
 » degré de plus : cependant elle est si fort
 » augmentée , que je sens bien qu'à la vé-
 » rité vous m'ériez cher autrefois ; mais
 » qu'aujourd'hui je vous aime tendrement.

Et au livre 13. Ep. 47. *Quid ego tibi com-
 mēdem eum quem tu ipse diligis ; sed tamen,
 ut scires eum non à me diligī solam ; verum
 etiā amāri , ob eam rem tibi hęc scribo.*

» Vous l'aimez , mais je l'aime encore da-
 » vantage ; & c'est pour cela que je vous
 » le recomande. «

Voilà une différence bien marquée entre
 amāre & diligere ; Cicéron observe ailleurs
 qu'il y a de la différence entre *dolere* & *la-
 borare* , lors même que ce dernier mot est
 pris dans le sens du premier : *Interest ali-
 quid inter laborem & dolorem ; sunt finitima
 omnino , sed tamen differt aliquid : labor est
 functio quedam vel animi vel corporis , gra-
 vioris operis vel muneris ; dolor autem motus
 asper in corpore. . aliud inquam est dolere ,
 aliud laborare. Cum varices secabantur Cn.
 Mário , dolēbat ; cum estu magno ducēbat ag-
 men , laborābat.*

Les savans ont observé de pareilles di-
 férences entre plusieurs autres mots , que
 les jeunes gens & ceux qui manquent de

Tufcul. 1.
 2. n. 15.

gôût & de réflexion regardent come autant de synonymes. Ce qui fait voir qu'il n'est peut-être pas aussi utile qu'on le pense de faire le thème en deux façons.

M. de la Bruyère remarque » qu'entre
 » toutes les différentes expressions qui peuvent
 » rendre une seule de nos pensées, il n'y en a
 » qu'une qui soit la bone : que tout ce qui ne
 » l'est point est foible, & ne satisfait pas un
 » home d'esprit. « Ainsi ceux qui se sont
 doné la peine de traduire les auteurs latins en un autre latin, en affectant d'éviter les termes dont ces auteurs se sont servis, auroient pu s'épargner un travail qui gête plus le goût qu'il n'apporte de lumière. L'une & l'autre pratique est une fécondité stérile qui empêche de sentir la propriété des termes, leur énergie, & la finesse de la langue, come je l'ai remarqué ailleurs.

Lucus veut dire un bois consacré à quelque divinité; *Sylva*, un bois en général: Virgile ne manque pas à cette distinction; mais le Traducteur latin est obligé de s'écartier de l'exactitude de son original.

Ne quis sit lucus quo se plus jactet Apóllo.

Virg. Ecl.
6. v. 73.

Ainsi parle Virgile. Voici coment on le traduit, *Ut nulla sit sylva, quâ magis Apóllo gloriatur:*

V ij

Nex, necis, vient de *necare*, & se dit d'une mort violente ; au lieu que *mors* signifie simplement la mort, la cessation de la vie. Virgile dit parlant d'Hercule :

Æn. 8. v. Nece Geryonis spoliisque superbus ;
202.

Mais son traducteur est obligé de dire *morte Geryonis*.

Je pourois rapporter un grand nombre d'exemples pareils : je me contenterai d'observer que plus on fera de progrès, plus on reconôtra cet usage propre des termes, & par conséquent l'utilité de ces versions qui ne sont ni latines ni françoises. Ce n'est que pour inspirer le goût de cette propriété des mots, que je fais ici cette remarque.

Voici les principales raisons pour lesquelles il n'y a point de synonymes parfaits.

1. S'il y avoit des synonymes parfaits, il y auroit deux langues dans une même langue. Quand on a trouvé le signe exact d'une idée, on n'en cherche pas un autre. Les mots anciens, & les mots nouveaux d'une langue sont synonymes : *maints* est synonyme de *plusieurs* ; mais le premier n'est plus en usage : c'est la grande ressemblance de signification qui est causé que

l'usage n'a conservé que l'un de ces termes, & qu'il a rejeté l'autre come inutile. L'usage, ce tyran des langues, y opère souvent des merveilles que l'autorité de tous les souverains ne pouroit jamais y opérer.

2. Il est fort inutile d'avoir plusieurs mots pour une seule idée ; mais il est très-avantageux d'avoir des mots particuliers pour toutes les idées qui ont quelque rapport entre elles.

3. On doit juger de la richesse d'une langue par le nombre des pensées qu'elle peut exprimer, & non par le nombre des articulations de la voix. Une langue sera véritablement riche, si elle a des termes pour distinguer, non-seulement les idées principales, mais encore leurs différences, leurs délicatesses, le plus & le moins d'énergie, d'étendue, de précision, de simplicité, & de composition.

4. Il y a des occasions où il est indifférent de se servir d'un de ces mots qu'on apèle synonymes, plutôt que d'un autre ; mais aussi il y a des occasions où il est beaucoup mieux de faire un choix : il y a donc de la différence entre ces mots ; ils ne sont donc pas exactement synonymes.

Lorsqu'il ne s'agit que de faire entendre l'idée comunc, sans y joindre ou sans en exclure les idées accessaires, on peut employer indistinctement l'un ou l'autre de ces mots, puisqu'ils sont tous deux propres à exprimer ce qu'on veut faire entendre : mais cela n'empêche pas que chacun d'eux n'ait une force particulière qui le distingue de l'autre ; & à laquelle il faut avoir égard selon le plus ou le moins de précision que demande ce que l'on veut exprimer.

Ce choix est un effet de la finesse de l'esprit, & suppose une grande conoissance de la langue.

FIN.



T A B L E

PREMIERE PARTIE.

Des Tropes en général.

ART. I.	I <i>Dée générale des figures.</i>	pag. 1.
ART. II.	I <i>Division des figures.</i>	12.
ART. III.	<i>Division des figures de mots.</i>	13.
ART. IV.	<i>Définition des Tropes.</i>	15.
ART. V.	<i>Le Traité des Tropes est du ressort de la Grammaire ; on doit conoître les tropes pour bien entendre les auteurs & pour avoir des conoissances exactes dans l'art de parler & d'écrire.</i>	19.
	<i>Réponse à une objection.</i>	20.
ART. VII.	<i>Sens propre , Sens figuré.</i>	22.
ART. VII.	<i>Réflexions générales sur le sens figuré.</i>	26.
I.	<i>Origine du sens figuré.</i>	ibid.
II.	<i>Usages ou éfets des tropes.</i>	27.
III.	<i>Ce qu'on doit observer , & ce qu'on doit éviter dans l'usage des tropes , & pourquoi ils plaissent.</i>	34.
IV.	<i>Suite des réflexions générales sur le sens figuré.</i>	37.
V.	<i>Observations sur les Dictionnaires latins françois.</i>	39.

T A B L E

S E C O N D E P A R T I E.

Des Tropes en particulier.

I. L A Catachrèse , abus , extension ou imitation.	page 46.
II. La Métonymie.	67.
III. La Métalepse.	90.
IV. La Synecdoque.	97.
V. L' Antonomase.	113.
VI. La Communication dans les paroles.	123.
VII. La Litotès.	124.
VIII. L'Hyperbole.	126.
IX. L'Hypotypose.	129.
X. La Métaphore.	132.
Remarques sur le mauvais usage des métaphores.	146.
XI. La Syllepse Oratoire.	151.
XII. L'Allégorie.	153.
XIII. L'Allusion.	162.
XIV. L'Ironie.	171.
XV. L'Euphemisme.	173.
XVI. L'Antiphrase.	185.
XVII. La Périphrase.	189.
XVIII. L'Hypallage.	197.
XIX. L'Onomatopée.	208.
XX. Qu'un même mot peut être doublement figuré.	211.

T A B L E.

- XXI. *De la subordination des tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, & de leurs caractères particuliers.* 213.
- XXII. I. *Des tropes dont on n'a point parlé.*
 II. *Variété dans la dénomination des tropes.* 218.
- XXIII. *Que l'usage & l'abus des tropes sont de tous les tems & de toutes les langues.* 222
-

T R O I S I E M E P A R T I E.

- D***Es autres sens dans lesquels un même mot peut être employé dans le discours.* page 226.
- I. *Substantifs pris adjectivement, adjectifs pris substantivement, substantifs & adjectifs pris adverbialement.* 227.
- II. *Sens déterminé, sens indéterminé.* 233.
- III. *Sens actif, sens passif, sens neutre.* 234.
- IV. *Sens absolu, sens relatif.* 240.
- V. *Sens collectif, sens distributif.* 241.
- VI. *Sens équivoque, sens louche.* 242.
- VII. *Des jeux de mots & de la Paronomase.* 247.
- VIII. *Sens composé, Sens divisé.* 249.

T A B L E.

IX. <i>Sens littéral, sens spirituel.</i>	251.
<i>Division du sens littéral.</i>	252.
<i>Division du sens spirituel.</i>	259.
<i>Sens moral.</i>	260.
<i>Sens allégorique.</i>	261.
<i>Sens anagogique.</i>	264.
X. <i>Du sens adapté, ou que l'on donne par allusion.</i>	266.
<i>Remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens.</i>	267.
<i>Suite du sens adapté. De la Parodie & des Centons.</i>	273.
XI. <i>Du Sens abstrait, sens concret.</i>	281.
<i>Des Termes abstraits.</i>	284.
<i>Réflexions sur les abstractions par rapport à la manière d'enseigner.</i>	297.
XII. <i>Dernière observation. S'il y a des mots synonymes.</i>	301.

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

JAi lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Livre intitulé : *Des Tropes, ou des différens sens dans lesquels on peut prendre un même mot, &c.* lequel m'a paru exact & instructif. A Paris, ce 24. Décembre 1750.

P. GERMAIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,
à nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans
nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes
ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt
de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans
Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra;
SALUT, Notre bien amé le Sieur DU MARS AIS,
Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer
& donner au Public les Œuvres de sa composition,
s'il nous plaïsoit lui accorder nos Lettres de Privi-
leges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant
favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons
permis & permettons par ces Présentes, de faire
imprimer seldites Œuvres autant de fois que bon
lui semblera, & de les faire vendre & débiter par-
tout notre Royaume pendant le tems de dix années
consécutives, à compter du jour de la date des
Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-
Libraires, & autres personnes de quelque qualité
& condition qu'elles soient, d'en introduire d'im-
pression étrangere dans aucun lieu de notre obéis-
sance; comme aussi d'imprimer, faire imprimer,
vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire les-
dites Œuvres, sous quelque prétexte que ce puisse
être, sans la permission expresse & par écrit
dudit Exposant, ou de ceux qui auront de lui; à
peine de confiscation des exemplaires contrefaits,
de trois mille livres d'amende contre chacun.

des contrevenans , dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles. Que l'impression desdits Œuvres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes. Que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. Qu'avant de les exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression desdites Œuvres, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur DE LA MOIGNON. Qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur DE LA MOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chancelier Garde des Sceaux de France le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos ordres : le tout à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucuns troubles ou empêchemens : Voulons que la copie

des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi y soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-deuxième jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cens cinquante-quatre, & de notre regne le trente-neuvième. Par le Roi en son Conseil. Signé, PERRIN.

Extrait du Registre XIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 327. fol. 259. enregistré le neuf Avril 1754. que je certifie véritable. A Paris le 28. Septembre 1756.

P. G. LE MERCIER, Syndic.

1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--



